

# *Konoko*

## *Nouvelles et contes*

Georges Lacoste  
Tout droits réservés  
15 février 2003

Reproduction interdite sans l'accord préalable de l'auteur

# Les pieds de vigne

décembre 2002

En 1932, au cœur de l’Afrique tropicale, la capitale de la colonie de Konoko bouillonnait d’activité. Un paquebot en provenance d’Europe venait d’accoster dans le port dont les quais étaient encombrés d’immenses troncs d’acajou, d’ébène et de wenge destinés aux marchés d’Europe.

Le jeune Clément Pavie laissa débarquer les plus pressés avant de se diriger vers la passerelle. Casque colonial en main, vêtu d’une chemise de flanelle blanche et d’un ample pantalon kaki, Clément appela un porteur puis salua les officiers de bord. Le commandant Degrué lui serra la main.

- J’espère que l’Afrique vous réussira, lui dit-il. Ce fut un plaisir de vous avoir parmi nous tout au long de la traversée. Au revoir et bonne chance.

Un indigène s’empara des maigres bagages du jeune aventurier. Ils trottèrent le long du quai avant d’emprunter le boulevard planté de cocotiers qui file le long de la côte. L’air moite sentait le poisson pourri et la sève des grands arbres. Des mouettes criaient en tournoyant autour d’une barque.

Grosse bourgade de bord de mer, la capitale de Konoko vivait des activités du trafic maritime et de l’administration du territoire colonial. Ses quelques rues perpétuellement embourbées, alignaient des maisonnettes en tôle ondulées, quelques comptoirs de bric à brac et les bâtiments de l’administration coloniale. Située à l’embouchure du fleuve, elle voyait passer les navires fiers et hautains, les petits chalands qui remontaient la côte en toussotant ou qui s’enfonçaient dans la forêt tropicale jusqu’au cœur du pays. D’autre part, des pirogues timides venaient voir à quoi ressemble la civilisation. Leurs passagers à moitié nus apercevaient pour la première fois l’activité d’un port colonial et l’immensité de l’océan.

Le jeune homme découvrit la terrasse d’un petit café-restaurant en bord de mer. On s’y laissait bercer au rythme des vagues et l’air marin

rafraîchissait la moiteur qui suintait de la masse forestière. Tout l'invita à s'y arrêter un instant. Il commanda une menthe à l'eau. Sur la terrasse, désertée à cette heure matinale, un jeune couple s'évertuait à discipliner un bambin bruyant. A sa gauche, une jeune femme écrivait. Elle lui tournait le dos. Une épaisse chevelure soyeuse aux reflets cuivrés couvrait ses épaules. Absorbée par son travail, elle ne remarqua pas l'entrée du jeune homme. Plusieurs feuilles de papier jonchaient sa table. De temps en temps, elle levait la tête pour scruter l'horizon.

La chaleur humide, une sensation toute neuve pour le jeune homme, faisait perler la transpiration sur son front et dans son dos. Accroché au plafond de bambou de la véranda, un gros ventilateur égrainait un rythme saccadé.

Une risée se leva sur la mer, chevaucha vers la plage, agrippa brusquement un peu de sable qu'elle souffla sur la terrasse. La jeune femme plaqua ses mains sur les feuilles de papier mais l'une d'elles s'envola et atterrit aux pieds de Clément Pavie. Il se baissa pour la ramasser. La jeune femme se retourna pour récupérer son bien. Clément leva les yeux et son regard rencontra celui de sa voisine. Tous deux s'immobilisèrent, bouche bée, la main de l'un tenant la feuille et celle de l'autre tendue pour la recevoir. Ils restèrent ainsi, sans bouger, pendant un temps qui leur parut éternel, le regard de l'un perdu dans celui de l'autre.

Clément était surpris par les yeux bleu violet de la jeune femme et par la finesse de ses traits. Celle-ci ne s'attendait pas à voir à côté d'elle un jeune homme séduisant dont le regard reflétait une joie et une détermination à toute épreuve.

Elle ébaucha un sourire:

- Je m'excuse... Je vous remercie!
- C'est avec plaisir... que vous m'avez dérangé, balbutia-t-il.
- Pardon?
- Je veux dire... ce n'est rien!

Elle prit la feuille de papier couverte d'une écriture ronde et régulière.

- Vous écrivez? Demanda-t-il bêtement.
- Oui, je prépare un article.
- Oh! Mais suis-je stupide... Bien sûr que vous écrivez, n'est-ce pas?

Elle murmura:

- Il fait chaud...
- Oui, très chaud!
- Vous voyez, je suis bête moi aussi! Tout le monde sait qu'il fait chaud sous les tropiques.

Elle hésita un instant puis fit geste de reprendre sa place. Il lui demanda:

- Savez-vous où se trouve le bâtiment de l'administration coloniale?
- Avez-vous débarqué ce matin?
- C'est exact... Tout frais moulu! Prêt pour l'aventure.
- Quelle aventure?
- La colonie... L'aide aux populations...
- Quel métier pratiquez-vous?
- Je suis agronome. Regardez  
Il prit le paquet et en tira des bâtonnets piqués de bourgeons.
- Ce sont des pieds de vigne...
- Ils ne pousseront pas sous ce climat!
- J'irais dans un climat qui leur sera favorable.
- Ce sera très loin, dans les montagnes de l'Est peut être?
- Je n'ai guère le choix.  
Il lui sourit et ajouta:
- Et vous? Travaillez-vous aussi pour la colonie?
- Oh non! Je suis journaliste pour un quotidien européen. Le patron m'a dépêché ici pour rédiger une série d'articles sur notre colonie.  
Il jeta un coup d'œil sur sa montre:
- Je dois m'excuser, mademoiselle. Mon rendez-vous avec les administrateurs est dans vingt minutes.
- Ce n'est pas loin, dit-elle. Le grand bâtiment sur votre droite.
- Merci bien... Je vous souhaite un agréable séjour.
- Bonne chance pour vous et pour vos pieds de vigne. Quelle est votre nom?
- Clément Pavie. Et le vôtre?
- Sonia Pauly...
- Embarrassé, il se leva, trébucha contre ses futurs vignobles puis sourit gauchement:
- Au revoir!
- Attendez! Lança-t-elle. Je voudrais vous dire... Voilà, je pense que le coup de vent qui a balayé ma table n'est pas le fait du hasard...
- Pourquoi donc? Interrogea le jeune homme, intrigué.
- Lisez donc les quelques lignes qui sont écrites en haut de la page, dit-elle en lui tendant la feuille.
- Il lut à voix haute:
- «J'ai rencontré deux sortes d'êtres humains. Ceux qui croient que l'homme est prédestiné, que son destin est écrit dans un Grand Livre par une puissance supérieure qui joue avec lui comme avec une marionnette désarticulée. Puis ceux qui estiment que rien n'est écrit à l'avance et que

l'être humain est libre de créer son propre futur, en consacrant toute son énergie sur le présent.

Les premiers ne cherchent pas à recevoir. Ils s'efforcent de vivre pleinement et sont tout simplement heureux de vivre. Les seconds prient pour recevoir. S'ils reçoivent, ils sont heureux.»

Le jeune homme resta un instant pensif puis tendit la page vers la journaliste.

- C'est un peu contradictoire, dit-il, mais je ne comprends pas ce que cela à voir avec un coup de vent et le hasard...

- N'êtes-vous pas sur le chemin que vous avez tracé, par vos propres décisions?

- Je ne suis pas certain que mes décisions soient pleinement libres, répondit-il.

- Vous désiriez changer votre vie et chercher à vous réaliser?

- Vous avez raison...

- Les gens craignent le changement. Ils haïssent d'être éloignés de leur confort. Ils exècrent l'inconnu. Plus un être humain avance dans la vie, plus il enferme son travail, ses hobbies, sa famille et ses mesquineries dans un carcan bien cadenassé par sa crainte du nouveau.

- J'en conviens, dit-il. C'est ce qui gèle la majorité des gens dans une vie monotone.

- C'est aussi ce qui restreint l'éclosion de la créativité, ajouta la jeune fille. Pour être créatif il ne faut pas craindre de changer ses habitudes.

- Bien entendu. Il faut s'enthousiasmer à goûter des nouveaux plats, découvrir de nouveaux horizons, se faire de nouveaux amis, entreprendre des projets abracadabrants, lire des nouveaux livres.

Sonia sourit des ses beaux yeux bleu violet, si fascinants.

- Il faut accepter de se remettre en question constamment. Le changement éveille la créativité car il la nourrit de renouveau. Vivre au bord d'un précipice oblige de rester éveillé, alerte, dans le moment présent. S'endormir dans un cocon d'uniformité ne provoquera jamais de «Euréka»

- Pour moi, c'est intuitif ; c'est le résultat d'une force qui m'a poussé à venir jusqu'ici, dit le jeune homme.

- On ne peut grandir que si l'on ne craint pas les changements. Ils sont des occasions grandioses pour accomplir un pas de géant dans sa croissance personnelle.

- Je vous écouterai parler pendant des heures, dit Clément. Mais le destin m'appelle. Je dois partir. Au revoir.

Elle le regarda partir et murmura:

- Mon Dieu! Existe-t-il un homme plus séduisant que celui-ci?

Il marcha vers le grand bâtiment, le sourire sur les lèvres, suivi de son porteur. À peine fut-il sur le trottoir qu'il fut saisi d'une vive secousse qui fit trembler tout son corps.

Elle le regardait encore et murmura:

- Bonne chance !

Clément Pavie fut introduit dans un des nombreux bureaux de l'administration coloniale. Bâtisse massive dont les petites fenêtres laissaient entrer la brise humide. Les murs épais, de brique rouge, isolaient un peu de la chaleur torride.

- Quel est votre métier? Questionna l'un des deux agents de l'emploi.

- Je suis agronome. Voici mon diplôme.

Ils y jetèrent un coup d'œil furtif.

- Nous cherchons du personnel pour exploiter la forêt, des élagueurs, des contre-maîtres, des récolteurs de caoutchouc...

- J'aimerais faire pousser mes pieds de vigne.

Les deux hommes pouffèrent de rire. L'un en perdit ses lunettes d'écaille aux verres épais et l'autre, un bon vivant joufflu et couperosé, faillit s'étouffer en respirant par son œsophage.

- Vous plaisantez? Savez-vous qu'on est sous les Tropiques.

- Des vignes! Ah! Ah! Vous ne sentez pas la chaleur?

- Envoyez-moi dans une région montagneuse où je pourrais faire pousser des plantes et des arbres fruitiers.

L'administrateur avait rampé sous la table et retrouvé ses besicles. Il scruta le jeune homme, puis le mis en garde.

- Ici, mon garçon, on ne fait rien pousser. La nature n'a pas besoin de nous. On abat, on coupe, on exploite et on creuse. Puis on expédie Outre-Mer tout ce butin pour enrichir la mère patrie. Voilà le destin des expatriés de Konoko. On laisse les plantes tranquilles. Elles n'ont pas besoin de nous pour croître.

- Et les gens? Demanda Clément. Ne peut-on les aider à prospérer?

- Les gens d'ici sont encore dans les langes de la terre. Il vaut mieux qu'ils y restent.

Le second administrateur toussait encore et avala un demi-verre de whisky. Il suggéra:

- Enfin...

- Enfin quoi? Demanda son collègue.

- Puisqu'il insiste, envoyons-le dans les collines de Lutuho. Dans les hauteurs de l'Est, sur l'équateur, à 2000 mètres d'altitude.
- Bonne idée, ricana le second.
- Qu'y a-t-il à Lutuho? S'inquiéta Clément.
- Alors ça, jeune homme, vous comprendrez vite. Lutuho, c'est le début du désert. C'est comme le dessus de mon crane. Une fois que les cheveux tombent, ils ne repoussent plus jamais.
- Il devrait être possible de changer cet état des choses.
- Vous êtes trop jeune pour savoir qu'une calvitie est irrécupérable mon ami.
- La terre n'est jamais entièrement stérile.
- Pourquoi voulez-vous changer ce pays?
- Je ne veux rien bouleverser. Je désire savoir. Ensuite on avisera.
- On vous paiera avec un lance-pierres!
- Ca n'a pas d'importance. Envoyez-moi plutôt des semences et des outils.
- Nous verrons, jeune homme. Il faut encore que vous arriviez dans ce pays maudit!
- Et que vous y restiez!

Clément Pavie embarqua sur l'une des coquilles de noix qui remontaient le fleuve en toussotant. Ils s'enfoncèrent dans la chevelure poisseuse de la forêt, en glissant sur des eaux d'airain, troublées parfois par le sillage paresseux d'un crocodile ou les ébats d'une famille d'hippopotames. Le cri rauque des chimpanzés ou l'appel des perroquets tranchaient d'un coup de sabre le silence oppressant. A bord, les repas du soir recevaient la visite de centaines de Goliath volants aussi gros que des grenouilles. Il n'était pas rare que l'une de ces bestioles se glisse sous la chemise d'un homme. Celui-ci bondissait alors en jurant et en se dénudant très vite. L'insecte se défendait en vidant ses excréments sur la peau trop blanche de sa victime. De quoi en perdre l'appétit !

Après quatre jours de navigation lascive, le bateau parvint au cœur du pays, au bord des premiers rapides. Une petite caravane d'une centaine de porteurs se mit alors en route vers les montagnes. Deux missionnaires et trois officiers de police accompagnaient Clément. Les six expatriés prirent place dans des chaises à porteurs qui tanguaient doucement sous la dense frondaison, dans des petits chemins empruntés depuis des siècles par les éléphants, les pygmées et les marchands d'esclaves. Les mains moites des passagers brassaient l'air pour chasser les moustiques.

Au bout du sixième jour de marche, les compagnons de voyage de Clément atteignirent le but de leur expédition. Il les salua et poursuivit son chemin. Après le quatrième jour, le paysage se modifia progressivement. L'altitude oppressait les arbres qui perdaient leur majesté et se faisaient de plus en plus rares. Une montagne, un col, une autre montagne et soudain ce fut Lutuho. Un paysage de collines dégarnies, trotinant l'une derrière l'autre dans un vallonnement infini.

- Vous êtes arrivé! Annonce le chef des porteurs.

- Quelle catastrophe a pu raser toute la végétation? Demanda Clément. Pourquoi n'y a-t-il pas d'arbres, ni d'arbustes?

Le chef haussa les épaules. Les porteurs déposèrent les maigres effets du colon auprès d'une source d'eau claire, lui construisirent une petite case en feuillage et branches sèches, puis rebroussèrent chemin vers la forêt. Seul sur cette mer houleuse, Clément fit face à son destin.

- Commençons par établir la topographie des lieux, se dit-il, et donner un nom aux collines. Ca me permettra de ne pas me perdre dans ce labyrinthe de nudité.

C'est ainsi qu'aujourd'hui on peut encore y trouver le mont Chauve, le mont Nu et les monts Tondu, Pelé, Rasé, Cul nu, Stérile, Lunaire, etc. A cette époque, les collines étaient tailladées à grands coups de machette par l'érosion. Leurs blessures de latérite rouge suintaient dans l'herbe rare. Cette vaste contrée avait subi la déforestation des tribus primitives qui y plantèrent quelques légumes puis, saison après saison, détruisirent davantage de forêt pour en faire de nouveaux champs. Le vent et la pluie se chargèrent d'éroder la terre qu'ils abandonnaient derrière eux. Aucune graine ne s'accrochait longtemps sur la terre nue. La pluie emportait toutes les jeunes plantes dans les ravines, vers les rivières de la forêt gourmande.

Une semaine après son arrivée, le jeune colon avait déblayé un morceau de terre près de la source qu'il baptisa «source Sonia» Il en fit sa pépinière. Un peu plus tard, il déposa la couronne d'une ceinture anti-érosive sur le sommet de la colline la plus proche. C'est à ce moment que les indigènes bravèrent leur timidité et vinrent voir ce que faisait l'homme blanc. Les corps nus comme l'ébène éclaboussée d'huile s'approchèrent chaque jour davantage, observant les allées venues et les coups de houe et de bêche que le jeune homme donnait à la terre.

Un groupe d'une vingtaine d'hommes et d'enfants paraissait chaque matin. Ils restaient assis, indolents jusqu'au crépuscule puis s'enfuyaient vers la forêt.

- Je ne suis pas le clown du cirque local, leur lança Clément. A partir d'aujourd'hui, vous travaillez avec moi ou vous rentrez chez vous.

Il leur tendit houes et pelles. Les indigènes rirent de toutes leurs dents pourries et refusèrent de travailler.

- Ouste! Cria Clément. Rentrez chez vous.

Ce fut une opération aussi ardue que d'enlever des jeunes enfants de leur poste de télévision. Il était très rare, dans ce pays du bout du monde, de s'amuser autant. L'ardeur du blanc attirait chaque jour davantage de spectateurs. Plus il les chassait, plus il hurlait et plus ça les amusait. Le cirque était arrivé dans la région.

Un matin, l'orage tonna et la pluie se déversa en trombes. Trempé jusqu'aux os, Clément vit disparaître dans les ravines la moitié de son travail. La foudre tomba sur un groupe d'indigènes réfugiés sous des branches coupées. Six hommes gisaient inertes. Les autres hurlaient des cris de détresse.

Le jeune homme vint à leur aide. Un vieillard, ne survécut pas au choc, mais Clément ressuscita cinq victimes à coup de mouvements de respiration artificielle. Ce fut le miracle qu'il attendait. A partir de ce jour, les indigènes craignirent le sorcier blanc qui parvenait à enlever la foudre du corps des hommes. Ils acceptèrent toutes ses instructions et ses ordres.

Six mois plus tard, le mont Nu et le mont Chauve étaient ceinturés de longues lanières de terre. La pluie n'emporterait plus leur glaise. La guerre anti-érosive était déclarée sur le territoire de Lutuho. Les jeunes plantes ne tardèrent pas à percer la terre des ceintures qui striaient les collines. Un an plus tard, dès que la première récolte fut collectée, Clément reçut l'aval du chef coutumier de Lutuho. Il lui donna deux cent paires de bras pour ceinturer toutes les autres collines.

Un après-midi, on entendit une pétarade dans la forêt. Portée par le vent, elle s'approchait puis s'éloignait. Enfin, un animal inédit surgit des bois, faisant fuir les indigènes à bonne distance. Une Harley-Davidson montée par un missionnaire en robe blanche, portant lunettes et longue barbe poivre au sel, s'arrêta devant l'agronome.

- Au nom du seigneur Jésus-Christ, s'exclama le visiteur, de l'évêque et du pape, je vous salue...

- Marie, murmura Clément.

- Je suis le père Abricot, répondit-il avec un large sourire et un accent espagnol. Ne riez pas; j'ai francisé mon nom.

- Que faites-vous dans les parages?

- Ma paroisse est à 100 kilomètres, au-delà de Lutuho. On m'a signalé votre présence et me voici.

- Avez-vous l'intention de me convertir?
- J'essaierai peut-être.
- Ne comptez pas me voir à votre messe du dimanche. Il faudrait que je parte de chez moi le mardi pour y arriver.
- On viendra faire la messe ici.
- Je prie Dieu dans mes champs. Il n'existe aucune cathédrale plus belle que la nature en pleine éclosion.
- Le père espagnol essuya la poussière autour de ses yeux.
- Alors comme ça, Marie, il paraît que vous faites des miracles?
- A qui parlez-vous? Si c'est à moi, mon nom est Clément.
- Ah! Mais j'ai cru...
- Ce n'était qu'un jeu de mot enfantin. Quant aux miracles, vous les voyez devant vous. Je n'ai pas prié. J'ai relevé les manches et le miracle s'est produit.
- Dieu vous a assisté.
- Jésus m'a envoyé la foudre du tonnerre de son Père.
- Le prêtre estima que les subtilités du langage de l'homme de Lutuhô le dépassaient. Clément lui offrit l'ombre de sa tonnelle de feuilles séchées et un bon verre d'eau de source.
- Mon Dieu, les vignes du Seigneur! S'exclama Abricot, en voyant deux rangs de jeunes vignes. Vous avez planté des vignes? Je n'en crois pas mes yeux de Catalan.
- Vous le constatez. On pressera le premier raisin dans deux ans.
- Le père espagnol découvrait soudain une raison supplémentaire pour rendre visite à l'agronome. Il ajouta:
- Vous devriez construire une maison. Ce n'est pas bon de dormir sous les feuilles.
- Je m'y suis fait.
- Je reviens vous voir dans un mois et en avant la construction! J'étais maçon et un peu architecte avant de porter la chasuble. Je viens de terminer l'église. On commencera par votre maison puis on bâtira un entrepôt.
- C'est vraiment gentil à vous. Je ne sais comment vous rendre la pareille.
- Ça me fait plaisir. Et puis, vous me donnerez des légumes, des fruits et du vin pour la messe. Ça me changera du poisson, du singe boucané et de l'alcool de banane.

\*\*\*

Le prêtre revint comme convenu. Quelques mois plus tard, Clément pendit la crémaillère d'une maisonnette de deux chambres, plantée sur le mont Cul nu. Le missionnaire ne fut pas offusqué. Il en avait vu d'autres.

Il dit la messe et se promena autour de la maison en l'aspergeant d'eau bénite. Il mâchonnait:

- Bénissez Seigneur cette humble maison plantée sur le Cul nu.
- Amen! Répondirent Clément et la troupe bariolée d'indigènes.

Un repas grandiose fut servi à tous.

- Légumes et fruits du jardin, annonçait Abricot, et recettes espagnoles.

Ses visites devinrent régulières. Les longues journées face à ses brebis et à Dieu ne remplaçaient pas l'amitié d'un homme de sa race. Il apporta quelques poussins, deux porcelets et une chèvre. Clément reçu l'ordre de commencer un élevage et une basse cour. A défaut de paella, l'Espagnol tenait à démontrer ses talents culinaires avec œufs, poulets, cochonnaille et fromage de chèvre.

Après maintes requêtes, l'administration envoya des graines d'arbres divers. Clément les planta le long des chemins pour couper la force du vent.

Un soir qu'il pleuvait dru, les deux hommes fumaient la pipe au coin du feu et racontaient leur passé, leurs espoirs et leurs nostalgies. Abricot les évoquait avec toute l'ardeur du méditerranéen.

- Hier je vous ai porté des poules, dit-il. Demain, je vous porterai une señorita.

- Comment? Que voulez-vous dire?

- Vous ne pouvez pas vivre seul ainsi pendant des années. Il vous faudra fonder un foyer. J'aimerais baptiser vos muchachos.

- Oh ! j'ai le temps pour ça, répondit Clément.

- Que comptez-vous faire lorsque toutes les collines de Lutuhó seront couvertes de cultures? Vous transformez le désert en paradis mais il faut des enfants dans cet éden. Si vous restez seul, sans enfant, sans femme, sans foyer, le désert poussera dans votre cœur.

Clément contemplait les flammes du foyer. Il revit soudain la jeune fille qui écrivait au bord de la mer. Il se demanda ce qu'elle faisait en ce moment. Sans doute était-elle mariée.

- Lorsque mon travail sera fini, je reprendrais la route.

- Pour aller où?

- L'homme est un voyageur. J'ai trouvé une source fraîche qui m'a abreuvé et m'a fait découvrir mon potentiel. Je reprendrais la route et je m'abreuverai à d'autres sources.

- Pourquoi ne pas vous établir pour toujours ici?

- Que dirais-je à Celui qui m'a mis sur la route lorsque je le reverrai au bout du chemin? Lui dirais-je que je me suis arrêté sous le premier arbre, qu'il y faisait bon et que je me suis endormi? Lui dirais-je que la première source m'a désaltéré, que j'ai eu peur de poursuivre le voyage et que j'y ai planté ma tente?

- Il n'y a rien de mal à cela!

- Je préfère lui dire que je me suis abreuvé à chaque source qu'il avait placée sur mon chemin et reposé sous chaque arbre qu'il y avait planté. Puis, que je me suis remis en route pour chercher les autres sources, sans craindre les dangers et les difficultés des chemins rocailleux et des épines.

- Pour moi, dit le père blanc, la vie est comme une course en moto. On joue et on ramasse les trophées ou bien on se casse la gueule. Il importe peu d'avoir gagné ou perdu. L'essentiel est d'avoir joué. Les jeunes enfants le savent. Les adultes l'oublient.

- Les adultes insistent pour gagner, acquiesça Clément. Ils divisent le monde entre les gagnants et les perdants, les vainqueurs et les vaincus.

- L'homme heureux rapporte le souvenir du jeu chez lui, le soir après la fauchaison. Celui qui transporte butins et trophées risque fort de se les faire voler sur la route et d'arriver chez lui les mains vides. Celui qui rapporte les larmes de honte et l'amertume des défaites n'aura pas envie de retourner au foyer. Par contre, celui qui est riche du plaisir d'avoir joué, riche de l'extase du vécu et de l'excitation de l'aventure sera accueilli comme un véritable vainqueur.

Le prêtre releva sa soutane blanche et plongea la main dans sa poche. Il en retira deux gros cigares.

- J'ai emprunté ces trophées à l'évêque. Dieu ne m'en tiendra pas rigueur.

Clément posa sa pipe sur l'âtre.

- Une fois n'est pas coutume, dit-il. Célébrons vos talents d'architecte et la longue vie de deux célibataires endurcis.

- Je suis marié à l'Eglise, renchérit Abricot.

- C'est une épouse fidèle qui pardonne beaucoup de choses! Vous avez sans doute fait le bon choix.

- N'avez-vous pas laissé une petite amie derrière vous en Europe, questionna le prêtre.

Clément sourit, l'air rêveur.

- Il y en a une, peut-être! Mais elle doit être mariée à présent.

- Ecoutez! Interrompit le prêtre.

Le feu de bois crépitait, mais on entendait un hululement au dehors.

- Une chouette! Ca alors...

- Vous avez fait du bon travail, acquiesça Abricot. D'abord les vers de terre et les insectes sont revenus, ensuite les souris et les mulots, et enfin les chouettes.

- L'équilibre écologique reprend ses droits.

- Savez-vous comment les indigènes vous surnomment? Akila makila, «l'albinos qui arrête le désert» C'est un titre bien mérité.

- Il y a encore tellement de travail à faire...

- La chouette est un signe, insista l'Espagnol. Après la chouette viendra la femme. J'y veillerai et je prierai la madone pour qu'un ange vienne vous visiter.

Quelques années passèrent. Clément faisait chanter la terre et les sources. Mais plus le sol sentait l'humus, plus les collines se couvraient de plantes, plus il flairait une sève de désir monter dans son corps. Les tropiques ne laissent pas l'homme tranquille. Les changements de saison annonçaient toujours un regain. Un sang nouveau battait dans son cœur et tentait de se libérer. Il essayait d'oublier. Les longues nuits de solitude lui dévoraient le ventre. Il se levait très tôt et travaillait double. Fourbi, éreinté, il s'endormait alors entre ses deux maîtresses: la solitude et la fatigue.

Aurait-il toujours l'énergie d'éteindre le feu qui s'embrasait sans crier garde? Il lui faudrait prendre une décision, tôt ou tard, épancher sa soif sous une autre source. Certes, il caressait avec joie les épis de blé qui couvraient d'une chevelure blonde la tête des collines. Il se délectait des fruits suaves et parfumés de son Eden reconquis. Les basses-cours et les nids regorgeaient de poussins et d'oisillons. Les feuillages de ses arbres frémissaient sous la brise. Mais son désir semblait s'approcher de lui et vouloir l'engloutir. Une force mystérieuse cherchait à le rejoindre.

- Pourquoi n'ai-je pas souffert de cette soif durant les premières années à Lutuho, se disait-il. Pourquoi ce feu est-il de plus en plus intense chaque jour?

Un matin de début de saison sèche, il se leva au premier chant du coq. Sa résolution était prise. Après 8 années à Lutuho, les indigènes n'avaient plus besoin de lui. Le travail terminé, il avait créé et devait partir.

L'administration avait construit une route et les camions des marchands portugais délivraient semences et outils puis emportaient les superbes moissons vers les marchés citadins. A peine construite, cette route coûta la vie du père Abricot. Il y roulait trop vite et percuta un arbre. Sans doute

rêvait-il du baptême des enfants de Clément? Son décès soudain chagrina le jeune homme.

De nouveaux colons essaimèrent bientôt toute la région suivant les traces des deux pionniers que furent Clément et le père Abricot. L'accident du missionnaire détermina la décision de Clément.

Ce matin-là, comme d'habitude, il partit examiner ses champs. Sa dernière inspection avant le départ. Il marcha longtemps, vadrouillant sur les terrasses des collines à plusieurs kilomètres de la maison. Il traversa plusieurs ruisseaux et salua les travailleurs des champs. Il grimpa à travers les champs de maïs du mont Stérile et se dit qu'il serait peut-être correct de rebaptiser ses collines. Mais Abricot l'avait abandonné et pris son eau bénite avec lui. Il contempla la succession des monts, autant de mamelons à perte de vue. Son regard s'embruma. La sève frémissait à nouveau dans ses veines. Elle la sentait s'approcher inexorablement et lui pétrir les reins. Elle coulait dans ses membres comme une torpeur sucrée. Il se remit en marche, rencontra des travailleurs et les invectiva pour rien.

- Quelque chose lui monte à la tête, murmura l'un d'eux. La tempête s'approche.

Il marcha ainsi toute la journée comme un ivrogne qui essaie de se débarrasser de sa soûlerie. Envahit de fatigue, il reprit le chemin de retour en fin d'après-midi. Le soleil chauffait encore la crinière blonde des collines ainsi qu'une petite piscine naturelle qu'il avait emménagée dans un détour de roches. Le ruisseau s'y jetait en petites cascades, caché des regards par une succession de buissons. Il parvint à 50 mètres de la piscine et s'arrêta net.

- Quelqu'un chante? Est-ce dans ma tête?

Il écouta.

- Ca vient de la piscine.

Il avança prudemment.

- Oh misère! Qu'est-ce que c'est?

Il s'était enraciné derrière un bouquet de bambous. A cinquante mètres de lui, une fille nue se baignait dans sa piscine, sous l'une des cascades et chantait.

- Je rêve ou quoi? Est-ce une albinos? Je n'en connais aucune dans la région!

Il lorgnait en clignant des yeux.

- C'est une femme européenne. Que fait-elle dans ma piscine?

Il écarquilla les yeux et se les frotta vivement. La fille était belle, un corps jeune et ferme.

- Voilà ce que c'est que de vivre seul aussi longtemps, se dit-il. Maintenant j'imagine une fille nue dans mon ruisseau. Demain, je prendrais mes poules pour des danseuses de samba, et mes chèvres pour des collégiennes en manque. C'est grave! Il faut que je quitte ce pays sinon je deviendrai un vieux cochon ou je finirai dans un asile.

La jeune fille sortit de l'eau, se couvrit d'une serviette, ramassa ses habits et disparu.

- J'ai tellement rêvé d'une femme ces derniers temps, se dit-il. A force d'expédier mes pensées autour du monde, la fée Carambole m'a entendu. Elle a emprunté une de mes citrouilles!

Son imagination s'était enchevêtrée dans les racines, sous ses pieds. Il réalisa soudain que sa vision s'était dissipée.

- J'ai rêvé? Où est-elle?

Il s'élança sur sa piste. Son corps tout entier jouait des castagnettes. Ses muscles étaient tendus à craquer. Il courut, sauta le ruisseau, glissa sur une pierre et s'étala de tout son long dans l'eau fraîche.

- Merde! s'écria-t-il. Me voilà tout mouillé.

Il se releva, s'élança mais glissa à nouveau. Sa tête heurta un rocher. Il s'évanouit.

La douleur le réveilla plus tard. La nuit l'avait recouvert de son manteau d'étoile; il grelottait. Ses habits buvaient l'eau du ruisseau. Il mit la main sur son front où une douleur irradiait.

- Qu'est-ce que je fais là, dans l'herbe, à côté du ruisseau. Et cette bosse?

Il se releva, un peu étourdi. Son corps lançait des coups de lame dans ses muscles glacés. La nuit était froide dans les collines, à cette altitude. Il marcha vite en se tapant le corps pour se réchauffer. Sa mâchoire tremblait:

- Vite! A la maison. Je vais attraper une pneumonie si je reste comme ça.

Il vit l'ombre de l'entrepôt, la doubla et découvrit celle de sa maison. La faible lueur d'une lampe à pétrole éclairait une fenêtre. Le vieux boy savait prévoir les désirs de son maître.

- On dirait une maison hantée, se dit-il. Ce n'est plus mon pays, ça. Je dois partir. Il le faut!

Il sentit l'odeur acre d'un feu de bois et de maïs grillé. Le boy cuisait le repas à l'extérieur; une marmite gazouillait sur les braises. Il frôla les murs et, par la fenêtre du salon, il vit le feu danser dans la cheminée.

- Brave bougre, bredouilla-t-il. J'ai bougrement besoin de cette chaleur.

Il s'arrêta brusquement devant la fenêtre. Assis dans les fauteuils au coin du feu, deux hommes conversaient.

- D'où viennent-ils, ces deux là? Que font-ils dans ma maison? Est-ce bien ma maison?

Et brusquement sa vision réapparut. La belle jeune fille aux cheveux de reflets cuivrés servait à boire aux hommes.

- Ca alors! Je n'ai pas rêvé. Que font-ils chez moi, à 100 kilomètres de la première bourgade?

Une autre voix s'éveilla en lui:

- Alors, tu entres ou tu restes dehors à te geler?

Le froid le saisit. Il tremblait comme les ramures de ses peupliers sous le vent. Il trébucha vers la porte d'entrée et parut dans le vestibule. Les trois personnes se retournèrent, surprises.

Il s'évanouit et s'étala sur le sol de ciment ciré.

Lorsqu'il revint à lui, il se sentit nu, allongé devant l'âtre. Les deux hommes massaient ses jambes et des mains très douces massaient son cou et son thorax. Une serviette couvrait son ventre.

- Vous revenez de loin, murmura la jeune femme, en avançant son visage.

- Et vous, répondit-il, venez-vous de loin?

Elle rit d'un rire franc et gai.

- Vous n'avez pas changé, «monsieur qui arrête le désert» Toujours aussi séduisant, malgré cette grosse bosse sur le front.

Il réalisa tout à coup.

- Sonia... Sonia Pauly? Je n'y crois pas!

- C'est bien moi, répondit-elle. Et ces messieurs, les reconnaissez-vous?

Il les dévisagea. Etait-elle venue avec son mari? L'un portait de grosses lunettes à verres épais. L'autre était joufflu et la peau couperosée.

- Vous n'êtes pas parvenu à refaire repousser vos cheveux, leur dit-il.

- Nous sommes venus vous demander la formule magique, répondit l'un d'eux en riant.

- Est-ce la seule raison de votre visite?

Sonia caressait doucement la nuque de Clément et répondit:

- J'aimerais que vous me montriez ce qui est arrivé à vos plants de vigne.

~~~~~

## Le sourire

Mon patron n'était pas content.

- Vous avez l'air triste, Bernard, me dit-il en me croisant aux toilettes.
- Oh! Non, monsieur le Directeur, je ne suis pas triste. Que du contraire!
- Pourquoi faites-vous donc cette triste mine?
- Moi? Je fais une triste mine?

J'auscultais mon visage dans un miroir. Je me tirais les joues et m'efforçais d'accrocher un grand sourire béat aux poils de mes oreilles.

- Voilà! C'est mieux ainsi, dit-il d'un air satisfait.
- Mais je ne peux pas garder ce sourire forcé sur mon visage toute la journée! Me plaignais-je.
- Dans ce cas, cela signifie que vous êtes triste.
- Je vous le répète, je ne suis pas triste. Dans ma tête, je n'arrête pas de rire...

- On se fiche de ce qui se passe dans votre tête, Bernard. On veut vous voir sourire tout le temps. Ca prouvera que vous êtes heureux de travailler chez nous. Et puis, tenez, je vais vous envoyer à des cours de danse et d'expression corporelle. Après les heures, bien sûr! C'est très bon pour perdre vos inhibitions! Car vous avez des inhibitions Bernard... Ca se voit sur votre visage.

- Si vous y tenez vraiment, répondis-je.

Je n'avais aucune envie de le contrarier car je tenais surtout à recevoir ma prime de Noël. Le mois de décembre approchait bien vite.

C'est ainsi que je ne suis retrouvé dans une sacrée ménagerie humaine. On dansait deux heures d'affilée, chaque jeudi soir, dans la salle d'une église méthodiste, sur un vieux parquet de bois bien ciré. Nous étions 19 animaux étranges: trois hommes et seize femmes de tout âge. Certaines très belles, d'autres très laides. Mais ça ne comptait pas! Il fallait rire et je remarquais que beaucoup de belles femmes deviennent disgracieuses quand elles se forcent à rire tandis que les vilaines acquièrent un charme

mystérieux en riant. Depuis ce jour-là, j'ai conseillé à toutes mes amies disgracieuses de rire beaucoup. Ca me réchauffe le cœur et ça adoucit leurs traits.

- En demi-cercle! Cria l'institutrice. Tout le monde autour de moi! Buenos diaz!

C'était une petite brunette boulotte, enceinte de cinq mois. Elle faisait contempler son ventre découvert entre un pantalon qu'elle n'arrêtait pas de remonter et une chemise qui s'arrêtait au-dessus de son nombril.

- Samba! Samba!

Avec ses longs cheveux noirs, un peu crépus, la señorita s'est mise à danser sur des airs de samba. Elle était sud-américaine: le continent où les gens naissent et grandissent sans inhibitions.

- Allez-y, disait-elle, jetez les épaules en arrière! Bombez le torse. Montrez vos seins! Ils sont beaux vos seins... Ne courbez plus le dos et les épaules pour les cacher!

Et vlan ! Dans le mille des inhibitions féminines. Vous parlez d'une méthode pour des méthodistes !

- Samba! Dansez ...

Les femmes étaient très timides, mais l'institutrice faisait ça avec une telle décontraction qu'il ne fallut guère de temps pour qu'elles se mettent toutes à bomber le torse en jetant les bras dans toutes les directions. Les mouches n'avaient pas l'air d'aimer ça ! Nous, les hommes, nous bombions le torse comme des orphelins en manque.

- Samba! Le soleil brille! On est heureux!

Nous faisons de grands pas, avec de grands déhanchements, comme au Brésil, comme au carnaval, en se croisant comme des marionnettes déhanchées, en se lançant des sourires tout forcés. Certaines ne se pressaient pas, bien timorées, le corps resplendissant d'inhibitions; elles serraient les fesses et balançaient les bras comme des automates. D'autres vacillaient dans un grand orgasme collectif.

- Samba! On tourne, on pivote, on se démène!

Une fille au visage de fouine, sèche comme un poteau télégraphique, déambulait en lançant un sourire désarticulé sur tous ceux qui la croisaient. Elles défilaient toutes devant moi, à me regarder quelques secondes avec des bouches ouvertes jusqu'aux oreilles, des dents qui s'alignaient comme un bel épis de maïs sous des lèvres retroussées.

- Samba! On ne s'arrête pas!

Une belle fille, mince dans son pantalon fuseau noir et son chemisier bleu tournoyait. Ses longs cheveux blonds la suivaient comme une traîne de mariée. Elle n'affichait aucune difficulté à bomber le torse pour faire la

publicité de ses seins bien pointus. Elle tordait ses épaules dans tous les sens comme si elle tortillait du linge dans un lavoir public. Avec tous les mamelons bien gonflés autour d'elle, elle se croyait dans un manège d'autos tamponantes. Gare aux pare-chocs! Les hommes frôlaient mais gardaient leurs distances pour éviter les secousses. On connaît les conséquences !

- Macarena, Samba, Brasilia, tralala...

La belle blonde s'était accaparé un sourire tellement forcé qu'elle en avait attrapé deux plis sur chaque côté de son nez. Elle ressemblait alors à un petit chien morveux et effarouché qui va mordre.

Oh lala !...Mais que vois-je? Je déambulais derrière une autre beauté.

- Mama mia! Quelles fesses! Mon Dieu, quel enjoliveur!

Les fesses se tortillaient dans un envoûtement indécent. Je m'arrêtais de sourire, ensorcelé par les appâts qui se cachaient dans un pantalon très moulant et très bas, laissant voir la corde d'un string bleu.

- Samba! ... Vous, là! On danse ici...Hurle l'institutrice.

Pas le temps de mordre à l'hameçon. L'institutrice vint coller sa hanche contre la mienne.

- Tu ne te déhanches pas assez, me dit-elle...

- C'est pas dans ma nature de marcher comme ça! Je ne suis pas né à Rio, moi !

Et le rythme reprenait de plus belle. Les sourires mécaniques se croisaient comme des jets de lumière dans un feu d'artifice.

Au Brésil, ils dansent comme ça n'importe où et n'importe quand. Ça ressemblait plus à une invite aux jeux de l'amour qu'à la déchéance des inhibitions. Pas étonnant que le Tiers-monde souffre de surpopulation !

Je glissais à l'oreille d'un intellectuel à cheveux long:

- Si ce jeu continue, toutes ces femelles déhanchées vont nous violer!

- Quoi? Pas possible!

Il poursuivit sa course sambatesque en état d'érection.

Mais nous étions dans la salle d'une église puritaine ! Dieu veillait sur ses brebis. La Brésilienne connaissait son petit monde.

Je montrais l'institutrice au hippie:

- Elle s'est fait prendre le ventre à cette foire d'abandon!

Il rit tellement fort qu'il en perdit son dentier.

La Brésilienne calma l'atmosphère avec quelques jeux d'expression corporelle où l'on perd son identité en fermant les yeux. En perdant son identité, on perd aussi ses intentions et ses érections. Fini la Samba! Fini la Banda !

- On clôture la séance avec des danses individuelles, annonça-t-elle. Des jeux d'expression corporelle très lents, et des danses deux par deux, les bras

tendus, les yeux fermés. On tient les mains de l'autre, pour mieux communier à l'extase collective et sentir qu'on n'est jamais seul ou abandonné.

Peu après elle ajouta:

- Formez un grand cercle en tenant la main de chaque personne à vos côtés. Fermez les yeux pour communier dans un ensemble humain plus vaste, en pliant ou balançant les bras comme à l'école gardienne.

- Plus question de foire à la fesse, murmurais-je au hippie.

On était redevenu enfant. Mais une jeune femme à ma droite s'est mise à me tripoter la main et les doigts, à les serrer par petites pressions amoureuses, à les palper de ses doigts chauds et pleins de vie.

- Oh! Qu'est-ce qui m'arrive? Que me veut-elle?

Plus étonné qu'inquiet, je décochais un rapide coup d'œil à sa droite pour découvrir qu'elle faisait la même chose avec la femme qui tenait sa main droite. Est-ce une habituée ?

- Où va-t-elle nous mener?

Plus tard, après maintes caresses et massages, elle ouvrit les yeux. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Mais elle semblait heureuse. Que s'était-il passé? Avait-elle retrouvé un contact humain perdu depuis longtemps? Avait-elle essayé d'exprimer aux deux âmes proches d'elle, toutes les peines et les douleurs qui déchiraient son cœur d'enfant solitaire? Malgré ses larmes, son visage rayonnait.

Je découvris soudain que j'avais participé à l'éclosion d'un bonheur. Peut-être éphémère, mais extrêmement vivace.

Tout ce que j'avais reçu pendant ces deux heures de danse et d'expression corporelle, les sourires vrais ou faux, le spectacle de beaux corps qui se trémoussaient, tout cela n'avait plus d'importance. Ce que je portais précieusement en moi, ce premier soir, en regagnant mes pénates, c'était une joie profonde. La joie d'avoir pu donner gratuitement, d'avoir contribué à libérer ces larmes de bonheur sur un visage étranger.

Le lendemain, quand le directeur me croisa dans les toilettes ( il y allait souvent à cause d'une prostate belliqueuse ) il ne manqua pas de me faire remarquer combien je semblais heureux de travailler dans sa minable petite boîte.

Je lui répondais qu'il ferait bien d'aller chez les méthodistes lui aussi !

~~~~~

## Le jour et la nuit

- Bonsoir professeur! Dit monsieur Yad. Je pars dans le désert pour mes études et observations habituelles.

L'homme agrippa son bâton, ajusta sa casquette et baissa les pans sur ses épaules pour protéger son cou du soleil.

- Vous mettez votre vie en danger! Répondit le professeur Krad. Je n'arrête pas de vous le dire et vous en faites à votre guise. Ne désirez-vous pas passer au moins une soirée ici? Il y a un excellent film d'horreur ce soir à la télé, de la nourriture en abondance dans le réfrigérateur et de bonnes bouteilles dans le cellier.

Comme chaque soir, à la tombée de la nuit, Monsieur Yad avait rempli son sac à dos de quelques sandwiches, de bouteilles d'eau filtrée et de son GPS pour l'aider à retrouver son chemin. Il s'apprêtait à quitter la maisonnette préfabriquée qu'il partageait avec son collègue le professeur Krad. Celui-ci était confortablement assis dans un grand fauteuil en osier face au poste de télévision. Monsieur Yad l'observa avec une pensée triste.

- Vous connaissez mon dégoût pour votre boîte magique. Je préfère le spectacle grandiose de la nature.

- Comme vous le voulez ! Faites à votre guise. S'il vous arrive un malheur, je ne viendrais pas vous chercher. Et puis,... n'oubliez pas de fermer la porte!

- Je ne comprends pas votre lubie et vos craintes, professeur. Vous savez bien qu'il n'y a pas un chat à 200 kilomètres à la ronde!

- On ne sait jamais! On ne sait jamais! Il vaut mieux être prudent. Si vous saviez ce qui se passe dans le monde. Il y a encore eu un carnage en Indonésie! Plus de quatre cents morts... Et un tremblement de terre en Turquie... mille cinq cents morts! Et en Afrique du Sud, un crime toutes les heures! ...

\*\*\*\*

Après une longue nuit à vadrouiller dans le désert, monsieur Yad revint sur ses pas et traversa l'oasis. Les lueurs sanglantes de l'aurore se

dispersaient sur l'or des dunes. Il atteignit la véranda de la maison préfabriquée.

- Tiens, se dit-il, qui a cassé le pot de géranium? Le vent, sans doute. Je viendrais balayer tout ça après mon petit déjeuner. Mes clefs? Où ais-je mis mes clefs? Les voilà. Pourquoi le professeur insiste-t-il pour que les portes soient fermées à clef? Quelle lubie dans un lieu si paisible!

Il entra dans le salon.

- Oh quelle odeur! Y-a-t-il un rat crevé ici?

L'écran de télévision était allumé.

- Professeur! S'exclama monsieur Yad. Vous êtes-vous encore endormi sur le canapé?

La pénombre l'avait empêché de regarder le sol. Il buta contre un obstacle étendu devant lui.

- Mon Dieu! Qu'est-ce que... Qui est-ce? Professeur Krad? Que faites-vous là... Voyons, professeur, réveillez-vous!

Une flaque de liquide sombre attira son attention. Elle s'étalait sous le professeur qui était allongé sur le ventre.

- La lumière! Se dit-il. Vite, allume l'interrupteur, bon Dieu !

L'éclairage néon lui révéla immédiatement la scène d'un meurtre.

- C'est un cauchemar! S'exclama Yad. Ce n'est pas possible... Est-ce que son cœur bat encore? Mais non, imbécile! Il est froid comme du fer blanc. D'où vient donc le sang? C'est ça, bouge le corps. Merde! C'est un couteau! En plein cœur...

\*\*\*\*

Située à l'extrême sud de la république de Konoko, dans le désert du Latarou, l'oasis était parsemée de palmiers et de dattiers, ainsi que de quelques épineux qui tiraient du sable le peu d'humidité nécessaire à leur survie. L'oasis n'avait jamais été habitée. Les deux experts étaient les seules âmes dans ce coin reculé de la planète, situé à plus de 200 kilomètres de la première bourgade. Ils recevaient le courrier, leurs réserves d'eau et de nourriture, une fois par mois, par un camion Unimog dont le chauffeur était assez téméraire pour subir les vagues de dunes, la chaleur torride et les dangers du désert.

Monsieur Yad se distinguait par des muscles saillants et longs, couverts d'une peau basanée par de longues marches dans la nature. Ses cheveux noirs, frisés naturellement, couronnaient un visage anguleux. Ses yeux bruns

en forme d'amande reflétaient une intelligence perspicace et une personnalité tranquille. L'homme se distinguait comme une espèce rare: séduisant, esthète et ascète.

Trapu, large d'épaule, autrefois svelte, le professeur Krad quant à lui, s'empêtrait d'un embonpoint qui s'arrondissait chaque jour davantage. Sa vie sédentaire et une gourmandise excessive l'avaient épaissi à vue d'œil. Un large front bombé, une calvitie naissante et d'épais sourcils noirs introduisaient ses yeux bleus, placés trop près l'un de l'autre. Ils filtraient une âme en proie à de grands tiraillements internes. Une âme rongée par l'inquiétude.

- Qu'ais-je donc fait depuis hier soir? Se demanda Yad. Que s'est-il passé dans notre oasis pour qu'un crime horrible y soit commis? J'ai traversé l'oasis et me suis dirigé vers une falaise de pierre brûlée qui forme une barrière naturelle entre l'oasis et le désert.

Sa première halte fut au pied de la falaise. C'était l'heure des couleurs féériques; le rose bleuté du ciel coulait doucement sur l'or des dunes de sable. L'oasis se recroquevillait derrière lui.

Là-haut, coincé entre deux pans de roche, dans une crevasse, un Kokeboom, épineux malingre, déjouait toutes les lois naturelles. Se moquant du soleil brûlant et du désert, il était parvenu à croître dans un endroit où aucune vie n'était possible. Il bravait la roche et plantait ses racines dans une anfractuosité verticale. Il endurait l'enfer du jour et la froideur de la nuit, les tempêtes de sable et la gourmandise de petits rongeurs qui convoitent toute végétation opiniâtre.

Yad encourageait l'arbuste chaque fois qu'il passait à ses côtés. Il admirait son ardeur à combattre, son obstination à vivre. Il avait inspecté les lieux pour déceler la présence de scorpions ou de cobras puis s'était assis sur une pierre pour contempler le crépuscule et écouter la vie qui s'éveillait à la nuit tombante. Ici, on vivait à l'opposé du reste de la planète. On s'éveillait au soir et on se couchait à l'aube. On vivait la nuit. Il était impossible de faire autrement car, de jour, la chaleur brûlait tout. Elle vous empêchait même de penser.

Peu à peu, le sable avait crissé sous les pattes des lézards, des scorpions, des araignées ou des petits rongeurs qui sautaient comme s'ils voulaient éviter de se brûler les pattes. Un de ces rongeurs pointa le museau à travers une crevasse. Il huma l'air, écouta avec intensité pour déceler la présence de rapaces ou de cobras. Chemin libre, il se faufila entre les roches, traversa une aire découverte, s'arrêta chaque fois pour humer l'air et observer. Il

emplit ses bajoues de quelques graines et racines, maigre pitance pour sa progéniture. Il traîna encore un peu dans la nuit d'encre puis plongea dans son terrier, évitant de justesse les griffes d'un hibou.

Yad s'était levé pour entrer dans le désert. Il tangua d'une dune à l'autre et marcha longtemps. Le sable crissait et coulait sous ses grosses chaussures de cuir. Il suivit la direction des trois étoiles d'Orion, et aperçut l'étoile Sirius qui se levait derrière une dune. La limpidité du manteau céleste se piquait de millions d'étoiles.

Il écuma une poignée de sable.

- L'infiniment petit dissimule quelque chose d'infiniment grand, murmura-t-il.

La nuit s'écoula lentement, sans se presser. L'air sentait la poussière de sable. Il étudia, observa, pensa et dicta ses remarques alors que l'air fraîchissait davantage et que la nuit avançait.

Beaucoup plus tard, une petite lueur bleutée s'éveilla derrière les dunes en levant le manteau d'étoiles.

- Déjà! S'exclama Yad. Comme la nuit passe vite !

Il enregistra sa position et l'heure sur son GPS satellite puis questionna l'appareil pour le chemin à prendre pour l'oasis.

- Le désert est une mer houleuse, se dit-il. Les dunes ne restent jamais les mêmes. Le désert ne meurt jamais; il prend des formes différentes. Pourtant, une dune est réelle, tangible, avec ses courbes et sa vie. Le vent l'emporte et une autre dune paraît plus loin, différente d'aspect mais faite du même sable.

Yad s'était arrêté et pensait à voix haute:

- L'homme n'est-il pas une dune d'une immensité plus vaste que le désert?

Voilà donc ce que fut sa nuit.

Il se laissa choir sur le banc de la véranda, tout préoccupé par l'assassinat de son collègue.

- Qui a bien pu le tuer? On est si loin de tout !

Il examina soudain les alentours.

- Mais suis-je inconscient! Le tueur doit encore rôder dans les lieux.

Il se leva d'un bond.

- Ah salaud! Jura-t-il. Tu m'attendais? Tu penses m'avoir moi-aussi? Pas si vite!

Il saisit sa grosse canne en acacia et se mit doucement à la recherche d'un indice ou d'une présence insolite. Il inspecta chaque pièce, chaque meuble, chaque recoin.

- Il ne doit pas être loin. Où s'est-il donc caché? Montre-toi donc, sale brute!

Il se dirigea vers l'extérieur; la lumière de l'aube lui permit une inspection autour de la maisonnette et de l'entrepôt.

- Je n'y comprends rien! Aucune présence insolite, aucune trace de pas dans le sable. J'ai tout inspecté, tout vérifié. Où est-il passé?

Le soleil levant allumait les braises rougeâtres de l'oasis. Toute la vie nocturne se retrancha dans les terriers et sous l'ombre des rochers. Avec la montée du jour, le silence déshabillait la voûte céleste de son manteau étoilé.

- J'en ai contemplé des aurores depuis cette véranda, se dit-il en retombant dans le fauteuil en osier. Je m'attendais à tout, mais ça? Non...

Le professeur, son collègue du désert depuis quatre longues années, venait de mourir dans des circonstances incompréhensibles. Soudain, l'horreur de la situation lui apparut.

- Je suis seul ici; il n'y a aucune trace d'agresseur. Nous sommes à 200 kilomètres du premier village et le désert nous sépare. Bien sûr! Oui, bien sûr... On va m'accuser de ce meurtre!

Ses yeux reflétaient une expression de surprise sans panique.

- Quels sont mes alibis? Aucune preuve en ma faveur... Mon Dieu ! La loi de la République de Konoko condamne les meurtriers à être pendus. Eh bien, ça prend mauvaise tournure !

Il se rendit dans la salle radio. Le crachotement du haut-parleur attendait la communication quotidienne avec la capitale.

- Yad pour Alpha Bravo!

- Oui, bonjour Yad. Je vous reçois 4 sur 5. Quel temps fait-il sur vos plages exotiques?

- Mauvais! Très mauvais!

- Ah bon? Curieux, la météo ne nous a rien signalé.

- Le professeur est décédé!

- Décédé?... A quoi faire?

- Dé-cé-dé! Articula Yad. Mort, trépassé, assassiné!

- Quoi? Vous êtes devenu fou?

- Je vous le confirme; le professeur fut assassiné la nuit passée!

- Par qui? Avez-vous reçu des visiteurs?

- Non! Aucun visiteur. Prière envoyer un hélicoptère pour la dépouille, un médecin légiste et un inspecteur de police.

- Bien compris.

- Dépêchez-vous! La chaleur va le faire fondre.

- Ne bougez pas. On arrive!

- Où voudriez-vous que j'aille? Tonna Yad en clôturant la communication.

Quatre ans auparavant, Yad avait coopéré sur plusieurs projets écologiques avec le professeur. Il accepta l'offre de l'Organisation Mondiale pour étudier le grand désert. Ayant travaillé très jeune pour une compagnie d'exploitation forestière et assisté à la déforestation de milliers d'hectares en Amazonie, il ne s'était alors guère soucié du fait que l'un des poumons de la planète souffrait d'un mal irrémédiable. Un matin, il découvrit un marché brésilien où quelques autochtones vendaient les jeunes animaux captifs et des oiseaux rescapés de la destruction de leur habitat. Il se rendit soudain compte de l'énormité du crime qui se commettait contre la planète et contre le futur de l'humanité. Il abandonna immédiatement son poste et entreprit des études d'écologie et de botanique. Il signa un pacte avec son destin. Sa présence dans l'oasis résultait de cette vocation. Quel meilleur milieu peut-il exister pour protéger la planète que l'étude des déserts et leurs oasis ? Après une brève période de destruction, Yad avait saisi le gouvernail de son existence et choisit le chemin le plus difficile: comprendre le désert et encourager la création de la vie à partir du néant.

Le professeur Krad, quant à lui, avait accepté ce poste malgré lui. Sa mission dans l'oasis était motivée par l'excellent salaire qui couvrait tous les frais de son divorce. Un divorce très onéreux, une pension considérable pour son ex-épouse et ses deux enfants et de larges émoluments aux avocats. Au cours de la première année dans l'oasis, le professeur sortit deux fois dans le désert puis s'enferma dans la maisonnette préfabriquée, à l'abri de la chaleur et des dangers imaginés. Son poste de radio babillait chaque instant du jour et de la nuit. Il lui était absolument impossible de confronter le silence.

- Le silence, c'est la mort, disait-il.

- Le silence, c'est l'origine de la vie, répondait Yad.

Deux personnages aussi dépareillés réussirent malgré tout à s'accepter et à vivre auprès l'un de l'autre.

- Vous êtes un illuminé et un ascète, déclarait le professeur. Vous n'avez aucune idée des jouissances matérielles ou physiques qu'offre la vie.

Les opinions des deux hommes divergeaient sur de nombreux sujets. Ils échangeaient d'abondantes conversations scientifiques et des tête-à-tête houleux, mais ils se respectèrent.

- Le désert est une nature morte, disait le professeur. C'est le mariage de l'ennui avec la stérilité.

- Détrompez-vous! J'y vois les efforts considérables de la vie pour se maintenir et se développer. J'y puise un enseignement passionnant.

- Vous mettez votre vie en péril chaque fois que vous sortez! Le désert n'a rien d'amusant...
- Que du contraire! C'est la découverte de l'inconnu. Tout ce que je ne connais pas encore changera ma vie. La qualité de mes lendemains dépend de ma soif de découvrir.
- Le désert c'est le néant... Il n'y a plus rien à y découvrir.
- Professeur, changez pour un instant votre perception des choses et de la vie. Voyez la plénitude où vous croyez voir le néant! Voyez le potentiel au lieu de l'échec et de l'abandon.
- Vous parlez bien Yad, mais vous n'arriverez jamais à me convaincre que le désert n'est pas la porte du néant. Dans l'univers, deux forces s'opposent: la vie et la mort. Vous prétendez voir la vie où il y a la mort. Désolé, cher monsieur, mais mon imagination n'est pas assez exubérante pour méprendre ces deux forces qui régissent l'univers.
- Vous venez de poser le doigt sur le problème, professeur. Votre perception dirige votre raisonnement et votre attitude. Changez votre perception et tout changera autour de vous.
- Je suis libre de manipuler ma perception des choses et je n'accepte pas que l'on me dise comment percevoir l'univers. Ma liberté est un principe fondamental, acquis par mes choix, et personne, vous m'entendez, personne ne me dictera mon comportement et mes choix.

Le professeur craignait la solitude; il refusait de se trouver dans le silence, face à lui-même. L'isolation lui était un poids énorme, une source d'anxiété qu'il éloigna grâce au poste de radio puis de la télévision. Pour Yad, au contraire, la solitude lui garantissait des moments d'intimité avec son esprit et son âme. Il méditait pour chercher la réponse aux questions qu'il se posait sur l'existence, sur l'être humain et sur le futur.

- Vous prétendez être libre, professeur, vous prétendez être le seul à déterminer votre existence? Quelle est cette liberté? Un fantasme, une auto suggestion?
- Une croyance inébranlable!
- Votre liberté de déterminer la politique de votre pays se libelle démocratie. Vous êtes tellement convaincu de votre incapacité à faire entendre votre mécontentement que vous ne manifestez plus d'intérêt pour les élections. La démocratie est un beau mot, dénué de sens, vide de puissance individuelle dans la majorité des pays du monde. Les élus du tiers-monde l'accaparent, se créent des privilèges et s'incrustent au pouvoir au nom de ce beau principe égalitaire qui y a créé autant d'inégalités que lorsqu'il n'existait pas!

- Mon âme est libre, déclarait le professeur. Dieu m'aime et je suis heureux.

- L'amour d'un personnage de l'au-delà est-il essentiel pour vivre heureux? Demandait Yad. N'a-t-on pas renforcé une dépendance morale sur votre liberté.

- Je suis libre de choisir mes plaisirs et mes émotions!

- Pourquoi abusez-vous alors de l'alcool, du tabac et des drogues interdites? N'est-ce pas pour aller contre ce que les autorités ont décidé de bon ou de mauvais, de juste ou d'injuste. Vous n'acceptez pas qu'on vous dicte la tenue à adopter et vous réagissez en consommant des drogues. Votre dépendance devient encore plus grande et votre liberté? Pfutt... évanouie.

- Je suis libre de rire!

- En êtes-vous certain? Rappelez-vous un cercle d'enfants, il y a quarante ans, devant un des dessins animés originaux de Walt Disney. Ils éclataient de rire à chaque instant! Ils libéraient leurs émotions sans retenue. Aujourd'hui? Entendez-vous rire devant un poste de télévision? Oui, certes, après chaque point d'exclamation. Mais les rires proviennent du régisseur qui appuie sur la touche de la machine à rire chaque fois qu'il estime bon de rire. Pas un rictus sur les lèvres des spectateurs. Leurs yeux sont figés mais ils ne rient pas. Où est passé la spontanéité et la liberté quand le régisseur vous impose de rire comme une machine?

- La première chose que je ferais en sortant de ce désert, assurait le professeur, sera d'aller tenter ma chance à Las Vegas.

- Je vous y vois! Vous actionnez la manette d'une machine à sous; vous appuyez sur les boutons et la chance vous sourit? Bravo! Mais regardez derrière les machines. Un câble relie chacune d'elles à un ordinateur central. Le comité de gestion décide laquelle gagnera et à quel moment! Où est votre liberté?

- Que reste-t-il alors?

- Si l'excitation du jeu est un leurre, le jeu de l'excitation en devient un autre avec les drogues qui forcent l'érection. L'homme croit qu'il est viril et qu'il est libre de jouer et de jouir.

- Je suis libre de choisir mes aliments!

- Bien! Disait Yad. Profitez-en car «liberté» n'est pas un mot qui grandit. Au contraire, il s'amenuise chaque jour. Les savants cherchent à modifier les combinaisons génétiques des céréales et des fruits afin qu'il n'y ait plus, un jour, qu'une seule variété de chaque et que la clé génétique devienne la propriété de leur «conseil d'administration» Bientôt, vous n'aurez même plus la liberté de choisir vos aliments. Réveillez-vous cher ami! On vous endort de promesses, de belles paroles, de fabuleux, d'illusion, de magie! Et vous

ruminez bêtement dans votre prairie en attendant qu'on vous mène doucement vers l'abattoir!

Le professeur était confus, embarrassé et fâché que l'on questionne ses perceptions, qu'on lui offre la possibilité de mettre en doute toutes les valeurs acquises depuis son enfance.

- Vous exagérez monsieur Yad! Vous dites ça pour me faire peur.

- Voulez-vous savoir, poursuivait Yad, ce que je fais chaque nuit dans le désert? Très simple! J'exerce une liberté essentielle, la seule qu'aucune organisation, aucun gouvernement ne pourra jamais me prendre, celle que vous avez renié en vous cristallisant devant votre boîte magique: la liberté de penser.

Le professeur haussait les épaules et s'en allait se cacher dans son bureau, emportant avec lui sa boîte à musique.

\*\*\*\*

Le super-frelon de l'armée de l'air parvint à l'oasis quatre heures plus tard.

Six hommes en descendirent, bravant le tourbillon de sable qui obscurcit le ciel longtemps après l'arrêt des moteurs. Le délégué du Concert de Nations, avança dans une impeccable saharienne bleu cendré, le regard austère avec sa petite moustache taillée comme un objet d'art. Le commissaire de police bedonnant, aux yeux rieurs, était accompagné de deux gendarmes, un médecin et deux infirmiers.

- Drôle d'affaire, murmura le délégué à l'écologiste. Vous placez le Concert des Nations dans un sacré merdier !

- Pardon?

- On se serait volontiers passé de ce cadavre. Imaginez-vous ce que Genève va nous faire subir?

- Vous avez une victime, répondit Yad. Auriez-vous déjà un coupable?

- Bien sûr, Yad. Il ne reste plus qu'à remplir les formalités. On vous donnera le meilleur avocat. Mais dans les circonstances, je ne vois pas ce qu'il pourrait faire pour vous.

- Vous tirez des conclusions hâtives.

- Je ne suis pas né de la dernière pluie, Yad ! Ne me prenez pas pour un enfant de Chœur.

Le commissaire photographiait le cadavre dans tous les angles possibles. Il inspectait chaque détail puis écrivait assidûment ses notes et remarques dans un calepin. Un gendarme jouait nerveusement avec une paire de menottes en jetant des coups d'œil furtifs sur l'habitant de l'oasis. Puis ce fut

le tour du médecin et ses aides de se rendre dans le salon pour examiner la victime.

Ils en sortirent une heure plus tard.

\*\*\*

Avant de recevoir le poste de télévision et l'antenne parabolique pour capter les émissions mondiales, émises par satellite, le professeur déambulait sans cesse avec son poste de radio. Son partenaire de mission ne pouvait endurer le jacassement permanent.

- Professeur, pouvez-vous, je vous prie, éteindre votre boîte à bruit...

Le professeur le dévisageait d'un regard surpris.

- C'est impossible...

- Pourquoi?

- Parce que je dois écouter les nouvelles. Il me faut savoir ce qui s'est passé dans le monde. Je dois être au courant des dernières actualités.

- Ne pouvez-vous pas l'ouvrir seulement aux heures du journal parlé?

- Non, ce n'est pas possible.

- Ce verbiage m'énerve! Venez dehors! Venez donc écouter la nature, le vent dans les palmiers, le crissement du sable, les vibrations des insectes... et le silence! Le grand silence du désert! N'est-ce pas merveilleux?

- Votre silence n'existe pas, répondait le professeur. Il y a toujours le bruit de quelque chose. Moi, je remplace le bruit de la nature par un bruit moderne...

- Bien sûr que le silence existe! Il faut savoir le chercher en vivant dans l'instant présent. Accompagnez-moi la nuit dans les dunes et vous découvrirez ce grand silence qui contient toutes les pensées du monde et tout le potentiel des hommes. En fait, l'immensité du désert, comme celles de l'océan ou du ciel, nous permet de calmer toute l'agitation de notre esprit; elles nous imposent la sérénité.

Il y eut un moment de répit puis le professeur enchaîna:

- Depuis ma plus tendre enfance, j'ai vécu avec le bruit à mes côtés. Ce fut d'abord le chemin de fer à côté de la maison, puis le trafic routier des grandes villes. Pour couvrir ces bruits, mes parents écoutaient la radio puis la télévision. Enfant, je m'endormais avec un poste de radio à mes côtés. J'ai fait toutes mes études avec un poste de radio allumé sur mon bureau. Il m'est impossible de vivre autrement.

- En d'autres mots, vous êtes pollué! Pollué par le bruit...

Après quelques instants de silence et d'hésitation, le professeur affichait un sourire forcé, un sourire d'angoisse, et se dirigeait vers le poste qu'il rallumait. L'angoisse disparaissait. Il allumait une cigarette et aspirait quelques bouffées nerveusement.

- Ne vous en faites donc pas professeur, disait Yad avec pitié. L'inquiétude ne gagnera jamais si vous vous attellez aux forces qui font évoluer le monde. Des milliers de générations avant la nôtre ont vécu prisonnières de la superstition, des forces occultes, des souffrances et des guerres. Cela n'a pas empêché l'homme de se libérer après d'immenses combats.

- Vous venez de me dire que l'être humain est en train de perdre sa liberté, interrompait le professeur.

- L'éternel flux et reflux du yin et du yang le font transiter par des époques de chaos, des âges sombres où tout semble voué à disparaître. Mais il existe, dans les déserts, des petites semences plus perspicaces, plus opiniâtres que les autres. Ce sont elles qui évitent à la nature de s'effondrer. Il en est de même pour l'humanité.

«Par-dessus les forces destructives, plus persistante que le sac et le ressac des marées, plus puissante que l'énergie des éclairs, plus vivace que l'impact de la pluie, plus insinuante que les vents du désert, plus brûlante que la lave ardente, il existe une force, une puissance contre laquelle il est impossible de lutter: l'instinct de reproduction.

- Je sais de quoi vous parlez! J'ai entendu une chatte en chaleur pleurer toute la nuit en circulant dans le périmètre de son territoire, tourmentée, miaulant son désir d'accouplement et me laissant le souvenir de nuits d'insomnie?

- Connaissez-vous les grognements, les piaffements, les expirations bruyantes des antilopes mâles en rut lorsqu'elles se battent toute la nuit en ignorant la peur du carnassier, subjuguées par l'instinct de reproduction?

- J'ai vu à la télé les mers d'Alaska recouvertes de mousse blanchâtre sur des centaines de kilomètres lorsque au printemps, des centaines de millions de harengs déposent leurs œufs dans les baies d'eau calme.

- Avez-vous observé l'instinct animal de l'adolescente de quinze ans, son engouement pour plaire, sa recherche vestimentaire, ses efforts pour parfaire sa beauté, poussée par une sensualité latente qui soudainement se réveille en elle comme chez toute femelle en chaleur?

- Il suffit de jeter des vieilles chaussures sur les chattes pour les faire taire!

- Avez-vous essayé la même méthode sur l'adolescente?

- Non, je risquerais de recevoir la chaussure en retour.

- Il n'est guère possible d'arrêter le flot saisonnier de cet instinct qui, année après année, siècle après siècle, millénaire après millénaire, a contribué à la

survie et à l'évolution des espèces de la terre. Aucune autre force ne réussira jamais à l'anéantir car la vie est plus forte que la mort, la vie se reproduit sans cesse dans tous les coins du globe, au fond des mers les plus profondes, au creux des dunes des déserts les plus torrides, sur les pics des plus hautes montagnes.

- J'ai cherché à comprendre ce qui pousse l'oiseau à s'asseoir sur ses oeufs pendant plusieurs semaines. Personne ne lui a donné d'instruction. Est-ce l'instinct enregistré sur des codes génétiques depuis des millions d'années? La nature est indéniablement extraordinaire dans son harmonieuse organisation.

- L'instinct de reproduction, poursuivait Yad, est le moteur de la survie des espèces. Mais l'homme ne s'en est pas satisfait. Lorsque la libido s'amenuise avec l'usure du corps, l'instinct de survie ne disparaît pas. Que du contraire!

- Que voulez-vous dire, demandait le professeur.

- L'être humain n'est pas entièrement satisfait lorsqu'il a enfanté. La partie animale en lui, faite de matière et d'énergie, s'enchante et s'extasie devant son petit, mais la partie consciente de son être désire plus que la vie reproduite, elle désire ardemment un espoir d'éternité.

- Est-ce parce que la conscience provient de l'éternité?

- Une énergie nouvelle grandit avec l'éveil de la conscience humaine. Il ne s'agit plus d'un instinct mais d'une énergie liée à la liberté de choix de l'être humain. La pensée permet à l'être humain de déterminer ses choix, son type d'existence et son futur. Il est alors possible d'envisager que l'être humain, grâce à cette force de devenir qui meut sa conscience, crée lui-même l'après vie de cette conscience.

- Probable!

- Oui, professeur! N'est-ce pas une délicieuse probabilité?

\*\*\*\*

Le médecin ôta ses gants de latex puis ferma sa trousse. Les infirmiers traînaient un brancard sur lequel reposait une longue gaine remplie de glace, enveloppant le corps du professeur.

- Eh bien docteur ! Questionna le délégué, quelles sont vos conclusions?

- Avant de vous les divulguer, j'aimerais avoir deux mots avec l'inspecteur.

Ils se retirèrent dans le bureau de Yad pour échanger leurs trouvailles.

- Avez-vous préparé votre valise? Demanda le délégué à Yad.

- Pourquoi donc, cher monsieur? Avez-vous décidé de m'expulser unilatéralement?

- Vous n'aurez guère besoin d'effets personnels en prison, mais il serait correct de mettre un peu d'ordre dans vos affaires.

- Vous insistez beaucoup pour m'envoyer dans un cachot, n'est-ce pas? Pourquoi mon employeur est-il le premier, et le seul, pour l'instant, à m'accuser?

- Je ne vous accuse pas Yad! Je constate.

- Vous constatez trop vite! Evitez de jouer les rôles du commissaire, du médecin ou du tribunal.

Le délégué répondit par un rire gras, nerveux et méprisant.

\*\*\*\*

L'écologiste se remémora une prise d'assaut du professeur.

- L'instinct de reproduction est détraqué, s'était écrié Krad.

- Que voulez-vous dire?

- Depuis un bon millier d'années, l'instinct de reproduction favorise certaines créatures aux dépens d'autres. Il accepte l'extinction d'un nombre considérable d'espèces sur notre planète. L'étude de l'évolution des espèces nous démontre pourtant que le délicat équilibre de la Terre repose sur une écologie qui a su réagir dès que les dinosaures encombraient la surface du globe. Elle assure qu'une explosion anormale de la progéniture d'insectes, tels que les sauterelles, soit très vite rééquilibrée par des prédateurs ou par des conditions atmosphériques. Mais il n'en est pas de même pour l'homme!

- L'espèce humaine est-elle une exception à la règle? Demanda Yad.

- Son explosion démographique déséquilibre le fragile état de chose et cause chaque année la disparition d'une centaine d'autres espèces animales. Ne croyez-vous pas qu'il y ait là raison de se lamenter plutôt que de se réjouir ?

- J'en conviens cher professeur, j'en conviens. Les forces naturelles mijotent-elles en sourdine un plan de rééquilibre? Quelques nouveaux virus du genre Sida ou Ebola sont un avertissement de catastrophes possibles. La concentration de dizaines de millions d'individus dans des zones urbaines sera la cible idéale pour de futures attaques virales ou nucléaires.

- Vous me faites peur, monsieur Yad !

- N'est-ce pas où vous vouliez en venir, professeur ?

- Oh non, pas si loin, pas si loin ! Cependant, il n'est pas du ressort de l'homme de changer ce qui est écrit.

- Vous avez lancé l'idée, professeur. Les hommes qui pensent comme vous n'ont plus qu'à attendre l'éveil de Pan.

- Voyez-vous une échappatoire?
- Un seul mot est écrit dans le Grand Livre Universel, professeur, c'est le «passé» ! Le présent et le futur ne sont inscrits nulle part car l'homme les façonne en permanence par ses pensées, ses actions et ses souhaits. Malheureusement peu d'individus réalisent cet état de chose.

\*\*\*\*

Après une bonne heure de conciliabules, l'inspecteur et le médecin sortirent du bureau.

- Nous rencontrons une contradiction majeure, annonça l'inspecteur. Mes conclusions indiquent que le professeur fut assassiné. N'ayant trouvé aucune trace de pas, aucun signe de présence dans l'oasis d'une autre personne que monsieur Yad, je conclus qu'il est le coupable.

- Je n'en suis pas certain, déclara le médecin. L'autopsie confirmera mon point de vue. A mon avis, le professeur est mort d'une crise cardiaque! Vers 12h30.

- Bien sûr! S'exclama le délégué. De quoi d'autre peut-on mourir lorsqu'on a un couteau planté dans le cœur?

- A mon avis, le couteau n'a pas touché le cœur. Il a perforé le poumon droit et s'est arrêté à 4 centimètres du cœur. Ensuite, le cœur s'est arrêté de battre avant que la blessure causée par le couteau puisse entraîner la mort.

Le délégué ricana.

- Voulez-vous dire que le professeur a eut une crise cardiaque et qu'ensuite il se soit planté le couteau dans les poumons? Ca ne tient pas debout.

- J'en conviens, ajouta le commissaire inspecteur.

- La question est de savoir comment cette lame s'est plantée là! Il serait peut être bon de questionner monsieur Yad.

- Je n'en ai aucune idée, répondit l'écologiste. J'ai passé toute la nuit dans le désert!

- Y alliez-vous souvent? Interrogea le médecin.

- Chaque nuit.

- Que faisait le professeur pendant que vous visitiez le désert?

- Pourquoi n'y allait-il pas avec vous? Demanda le délégué.

- Le professeur craignait le désert, répondit Yad. Il se mijotait un bon souper et s'enfermait chaque nuit dans le salon, devant son poste de télévision.

- A quelle heure rentriez-vous de vos vadrouilles nocturnes? Requit l'inspecteur.

- Toujours à l'aube.  
 - Le professeur dormait-il à votre retour?  
 - Je le trouvais très souvent endormi sur le canapé du salon, devant la télé allumée.

- Quel canal regardait-il, demanda le médecin.  
 - Nous digressons, dit l'inspecteur.  
 - Il sautait d'un canal à l'autre, répondit Yad. Mais hier soir, il me semble qu'il comptait regarder un film d'horreur. Il m'a invité à le regarder.

Le médecin s'adressa à l'inspecteur..

- Pourriez-vous demander à l'un de vos gendarmes de questionner votre central. Demandez-leur quel film d'horreur passait hier soir, sur quel canal et à quelle heure.

Le médecin prit Yad en aparté.

- J'ai bien l'impression que nos experts tirent des conclusions opportunes.  
 - Je ne me vois pas encore assez loin du gibet, gémit Yad.  
 - Nous prenons nos distances. Vous me semblez être un honnête homme. Je ne vous sens pas une âme de tueur.

L'inspecteur revint à la charge.

- Quelles relations aviez-vous avec le professeur?  
 - Comme le jour et la nuit! Interrompt le délégué.  
 - Nous avons des divergences de point de vue mais nous nous respectons.  
 - Que pensiez-vous de lui? Renchaîna l'inspecteur.  
 - Il m'a toujours semblé jouer un rôle.  
 - Un rôle?  
 - Comme un personnage de théâtre ! Le rôle d'un personnage enturbanné de tristesse, de lassitude, de mélancolie et de peurs.  
 - Le rôle est écrit, prédestiné ou imposé. N'était-ce pas plutôt un choix?  
 - Les hommes manigancent en eux des orages qui éclatent tôt ou tard, répondit Yad. Il avait sans doute choisi de tourmenter le cyclone qui s'était formé en lui dans sa jeunesse. Ses petites décisions quotidiennes le menaient progressivement vers un orage.

Le gendarme était de retour.

- Le film «L'ombre de Dracula» jouait à 11h30 sur le canal 16. J'ai vérifié le poste de télé; il est toujours sur canal 16.  
 - Merci. Ceci répond-il à votre question, docteur?  
 - Absolument. J'ai vu ce film moi-même, il y a quelques mois. La séance la plus violente se passe en fin du film. Cela nous donne environ minuit trente. A mon humble avis, c'est l'heure à laquelle j'avais estimé le décès du professeur.  
 - Prétendez-vous qu'une immense terreur ait déclenché la crise cardiaque?

- Possible!

- Mais le couteau? Demanda le délégué. Vous oubliez le couteau.

L'inspecteur semblait deviner le raisonnement du médecin. Il demanda à Yad.

- Quel temps faisait-il sur l'oasis hier soir?

- Très beau temps.

- Pas de vent?

- Oui, quelques rafales assez tard dans la nuit. Mais cela n'a pas duré.

Le médecin montra le pot de géranium brisé près du banc.

- Depuis quand est-il cassé?

- Je l'ai découvert ce matin, dit Yad.

- Voilà votre réponse, annonça le docteur au délégué. Voici la raison du couteau.

- Si j'ai bien compris, enchaîna l'inspecteur, la victime avait un cœur fragile à cause d'excès de nourriture, de boissons et de tabac. De plus, elle était craintive et inquiète.

- C'est exact, acquiesça Yad.

- Malgré ses craintes, il raffolait de films d'horreur et se délectait de nouvelles catastrophiques?

- Exact.

- Ce matin vers 12h30, le vent s'est levé et une bourrasque aurait fait tomber le pot de géranium. Le professeur était encore sous le coup de l'effroi de son film d'horreur. Il a imaginé que Dracula était à sa fenêtre. Il a saisi la première arme à sa portée, un grand couteau de cuisine. En se dirigeant vers la porte de la véranda, il a succombé sous une attaque cardiaque massive. Il est alors tombé, par malchance, sur le couteau.

- C'est à peu près ce que je pense, conclut le médecin.

- Il me faut ajouter que les victimes poignardées tombent en général sur le dos, ajouta l'inspecteur. Le professeur est décédé dans une position questionnable.

- Il nous reste à espérer que l'autopsie confirmera vos dires, ajouta le délégué.

- Que ferez-vous entre-temps? Demanda le docteur à Yad.

- Je reste dans l'oasis. Mes études ne sont pas terminées.

Le médecin aperçut le GPS qui sortait à peine du sac à dos de Yad, sur le banc.

- Quel est cet appareil? Demanda-t-il.

L'écologiste y jeta un coup d'œil furtif.

- Mon GPS... Cet appareil sert ...Mais oui, suis-je donc bête!

- Quoi donc?

Yad souriait comme un vainqueur, toutes dents blanches sur son visage buriné.

- J'y ai enregistré ma position et l'heure ce matin avant de revenir vers l'oasis. Je me trouvais à environ 5 kilomètres d'ici.

- Excellent alibi! Ajouta l'inspecteur.

Il faisait encore jour.

L'hélicoptère s'envola, emportant la dépouille du professeur.

L'inquiétude lui avait ouvert la porte des mystères de la nuit.

Yad regarda l'hélicoptère s'éloigner et poussa un long soupir de soulagement.

~~~~~

## Le mouton

Nous étions plusieurs amis réunis autour de cette belle table, agrémentée de mets délicieux, placée sur la pelouse du jardin de Pierre Truelle, dans sa villa jouxtant Saint Rémi de Provence.

Un lilas mauve embaumait les parterres de tulipes rouges et jaunes. Le printemps était doux et, dans l'arrière pays, la tramontane aiguissait les pics des montagnes enneigées.

La conversation s'était figée autour de souvenirs de lycée, et chacun ravivait la mémoire de ses amis par des anecdotes amusantes. Il était bien loin ce temps d'audace et de joie, d'amourettes et d'incertitudes adolescentes! À présent, nous étions essaimés aux quatre coins du monde, et

le hasard nous avait retrouvé, avec nos rides et nos cheveux grisonnants, autour de cette table provençale.

Patrick, celui qui avait toujours eu la tignasse ébouriffée et la peau balafrée de cicatrices, celui qui aimait la bagarre et qui grimpaux arbres comme un écureuil, vivait à présent en Thaïlande. Il avait découvert une source paisible car il s'était métamorphosé en un homme calme dont les yeux reflétaient une intense paix interne.

- Raconte-nous ta vie, Patrick. Pourquoi as-tu décidé de vivre dans cette contrée d'Asie?

- Je n'avais pas réalisé, répondit-il, que sous ma peau de téméraire et de bagarreux se cachait une grande soif de liberté. J'avais soif d'être libre de vivre ma vie comme j'avais toujours rêvé de la vivre. Adolescent, je me sentais pris dans un carcan social limité par mes craintes, mes peurs, mes anxiétés. On m'avait revêtu d'une peau qui ne m'appartenait pas et je désirais de tout cœur découvrir ma vraie nature, celle qui exprimait la pureté que je possédais le jour de la naissance. Quelqu'un me dit un jour que nous sommes tous de purs diamants lorsque nous naissons et que la société nous recouvre de saletés, de boue et de pourriture. Le miroir de l'humanité nous leurre et nous recouvrons nos tares de vernis brillant puis nous édifions notre personnalité autour de ce crépi. Il arrive, par accident, qu'une fissure se fasse et nous découvrons soudain un reflet de diamant... Alors, à partir de ce jour, la vie prend un tournant extraordinaire!

- Ce diamant n'est-t-il pas la conscience ? Demanda Jacques. N'est-ce pas la clarté de cette conscience pure, émerveillée qui somnole dans les replis de chaque être ?

- De chaque être humain, ajoutais-je.

- De tout être vivant, répliqua Jacques.

- Prétends-tu que la conscience existe aussi chez l'animal ?

- Pourquoi pas, répondit Jacques. Un mouton dispose sans doute d'une conscience très limitée mais capable d'expérimenter des choix simples.

- Se faire tondre, s'accoupler, brouter, suivre le berger! Appelons cela instinct plutôt que conscience chez l'animal, veux-tu ?

Daniel, celui qui vivait sous les tropiques, sortit du cocon qui l'enveloppait. Il avait toujours froid !

- Eh bien messieurs, dit-il, à propos d'ovidé, j'ai connu un mouton bien différent des autres!

- Bêlait-il d'un ton mou? Demanda Pierre avec une pointe d'ironie mal placée.

Daniel ignore les raclements de gorge qui désapprouvaient l'humour rugueux. Il poursuivit:

- C'était bien avant que le dictateur Muncham Kundu détruise Konoko. Je vivais alors sur le plateau du Kunderoo qui est un vaste semi-désert, parsemé de belles collines de pierre séchée par le soleil qui se poursuivent jusqu'au désert du Latarou, dans le sud-ouest de Konoko. C'est une contrée envoûtante où le soleil et le vent luttent pour régner sur la nature. L'aurore et le crépuscule y sont les plus beaux du monde. La lumière est pure comme le cristal et les teintes orange ou rouge-sang du soleil couchant trempent le paysage de reflets grandioses. C'est un pays d'herbe rare où le vent roule à perte de vue des petits arbustes desséchés. Sur le plateau gambadaient autruches et antilopes, et dans les collines vivaient babouins, hyènes et léopards. Les terres sont tellement pauvres que les fermiers possédaient de vastes domaines de 20 à 40000 hectares où ils élevaient des moutons. L'un de ces grands éleveurs, Monsieur Karama, possédait un avion bimoteur que je pilotais. Nous visitions souvent les troupeaux de moutons, et j'accompagnais monsieur Karama en véhicule tout-terrain ou à cheval lorsqu'il n'avait pas besoin de son avion.

«Un jour, nous étions partis à plus de 20 kilomètres de son ranch et nous chevauchions au pied de collines parsemées d'aloès et d'arbres aux troncs blancs dont l'écorce ressemble aux feuilles de papier déchiqueté. Mon chapeau fut happé par l'épine courbe d'un petit acacia que l'on appelle poétiquement «attends un peu» Je descendis de cheval pour le ramasser, et j'aperçus un groupe d'une dizaine de moutons se reposant dans une enclave cachée entre des blocs de roche. Une brebis était allongée et nourrissait un jeune animal grisâtre qui n'avait rien d'un agneau. Je m'approchais doucement et constatais que l'animal n'était autre qu'un jeune babouin âgé de quelques jours. Monsieur Karama m'avait suivi:

- Comment diable as-tu hérité de cet affreux primate? Gronda-t-il la brebis.

- Je trouve cela plutôt extraordinaire! Ajoutais-je. Il tète aussi gloutonnement qu'un agneau. Peut-être s'est-il égaré?

- J'en doute. Un babouin femelle n'abandonne jamais un nouveau-né derrière elle. Il a dû se passer un événement grave et la mort de sa mère, pour que ce rejeton se soit trouvé seul. Peut-être un léopard a-t-il attaqué la troupe et la mère fut sa proie? Le petit a dû errer jusqu'à ce qu'il trouve cette brebis.

- Qu'allez-vous en faire?

Monsieur Karama se gratta le menton et repoussa son chapeau sur un front ridé comme une écorce de mimosa.

- J'ai l'habitude de laisser faire la nature, mon cher Daniel. Si ce jeune babouin doit devenir un mouton, et bien qu'il soit ainsi! Après tout, le troupeau pourrait bien bénéficier de ce mouton sans laine!

«Il décida de faire descendre la brebis vers son ranch et le petit babouin se cramponna avec détermination aux touffes de laine qui s'éclaircissaient sur le ventre de sa mère adoptive.

«Je revis souvent la brebis et son babouin que les jeunes enfants de mon employeur avaient nommé «Baboun» Au début, il voyageait toujours la tête en bas, accroché au ventre de la brebis, puis peu à peu, en gagnant de la force, il parvint à grimper puis à sauter sur son dos. La riche toison de laine lui offrait pendant les nuits froides plus de chaleur que lui aurait offerte la fourrure de sa propre mère. Peu à peu, Baboun s'aventura à quelques mètres de la brebis et sa première rencontre avec un agneau fut spectaculaire. Ils tombèrent nez à nez. Surpris de voir une créature aussi bizarre, l'agneau fit un bon en arrière, tomba sur son arrière-train, se redressa vivement et gémissant de tous ses. poumons, s'enfuit vers sa mère. Baboun fut aussi déconcerté, en quelques bonds il rejoignit la toison sécurisante de sa nourrice.

«Grimpé sur le dos de la brebis, il disposait d'une vue parfaite du troupeau; il se rendit vite compte qu'il y avait de nombreux agneaux autour de lui. Il ne tarda pas à descendre de sa monture et à gambader, sautiller et rouler comme le font tous les jeunes singes. Les agneaux s'approchèrent progressivement de cette étrange créature et, bientôt, le joignirent dans des courses folles. Il arriva plus d'une fois que Baboun saute à califourchon sur les agneaux. Un véritable rodéo s'ensuivait d'où Baboun sortait toujours vainqueur. Tous les agneaux et les moutons du troupeau l'acceptèrent pour l'un des leurs. Il devint un mouton.

- C'est amusant, en effet! Interrompit Jacques.

- Voyons, tais-toi un peu! Lui dit Pierre. Il n'a pas fini son histoire. Je veux connaître la suite... s'il y a une suite?

- Absolument, poursuivit Daniel. La carrière du mouton Baboun ne faisait que commencer. Il devint un adolescent enjoué mais il eut quelques difficultés lorsque sa mère refusa de l'allaiter. Il essaya bien de brouter mais l'herbe n'était définitivement pas à son goût. Après quelques jours de jeûne et des essais téméraires pour bénéficier du lait de sa mère ou d'autres brebis, toujours soldés par des coups de patte ou de tête, il découvrit son instinct de primate omnivore et se mit à glaner insectes, fruits sauvages, feuilles d'arbustes, petits lézards...

«Un jour, il essaya de bêler comme un des moutons à ses côtés. Assis sur son postérieur, il leva le museau bien haut et tendit ses lèvres vers le ciel. Un son rauque en sortit. Un aboiement qui ressemblait peu au bêlement. Les moutons levèrent la tête, étonnés tout d'abord, puis se remirent à brouter. Il était pourtant fier de ce cri rauque car il arpentait le troupeau en bombant le torse. Il en fut ainsi pendant les jours qui suivirent jusqu'au moment où les boucs décidèrent de passer à l'action. Le jeune Baboun devenait un mâle fier et dominateur; les boucs n'aiment pas la concurrence. Baboun était occupé à déguster quelques insectes lorsque le premier bouc se présenta devant lui. L'œil sévère, le front bas, le sabot grattant le sol... le combat commençait. Baboun paraissait s'en moquer et ne leva pas le défi. Maître bouc n'allait pas laisser un pleutre sans l'assommer d'un bon coup de cornes. Il chargea. D'une détente de ses pattes arrières, Baboun voltigea au-dessus du bouc qui déchira l'air de ses cornes. Il s'arrêta, surpris de n'avoir rien heurté et de ne plus voir le babouin insolent devant lui. Où était-il passé? Volatilisé? Il fit volte-face et découvrit Baboun, à la même place, toujours en train de ramasser des insectes. Ciel bleu! Le bouc chargea à nouveau, et le même saut, et le même bouc étonné. Cela dura très longtemps. Jusqu'au moment où le bouc accepta le fait qu'un Baboun soit fait de la même substance que l'air. Ereinté, il s'en alla régner sur ses brebis, content tout de même de n'avoir pas été vaincu. Quelques autres boucs s'essayèrent à la même corrida et, impassible, Baboun se moqua d'eux. Il en acquit sans doute une certaine autorité sur le troupeau. Il était un mouton rapide, un peu différent de ses frères, mais un mouton quand même. Il avait depuis longtemps oublié sa vraie nature, et les circonstances de sa vie lui démontrèrent bien clairement qu'il ne pouvait pas être autre chose qu'un mouton.

«Un jour d'été où les fortes chaleurs forçaient le troupeau à somnoler, les enfants de monsieur Karama découvrirent Baboun qui s'ébrouait dans leur piscine. Chose très curieuse car les babouins n'aiment généralement pas l'eau. Le jeune singe s'élançait du plongeoir comme un gamin, barbotait jusqu'au bord, posait les coudes sur la margelle et regardait autour de lui puis s'élançait à nouveau vers le plongeoir. Etrange comportement pour un animal des plateaux !

«Deux faits divers donnèrent à Baboun une réputation qui devait vite faire le tour des ranches. Monsieur Karama fut témoin des deux aventures alors qu'il inspectait ses troupeaux. Baboun circulait à son aise parmi les moutons. Il avait presque acquis sa taille adulte. De temps en temps, il regardait autour de lui, puis jetait un coup d'œil rapide vers le lointain. Il resta figé, fixant un point vers les premières collines qui prenaient à cette heure une teinte bleu-cobalt. Puis, il se mit à sautiller, à geindre et à pousser des cris de plus en

plus intenses. Monsieur Karama saisit ses jumelles et chercha dans la direction du regard de Baboun. Ce n'est qu'après une très lente recherche qu'il comprit la raison de l'affolement du primate. Très loin d'eux, un mamba noir glissait sur le plateau vers un monceau de pierres ocre, sans doute à la recherche de gros rats.

«Quelques jours plus tard, à la tombée de la nuit, Baboun entreprit le même manège et fixa avec intensité un point à l'horizon. Il se mit à aboyer et à faire les cent pas autour des moutons. Monsieur Karama rechercha à nouveau avec ses jumelles l'objet de la fureur du babouin. Il aperçut très loin une hyène brune qui profitait du crépuscule pour aller chercher sa pitance. L'œil d'un homme n'aurait jamais pu déceler ni la présence du serpent ni celle de l'hyène. Le babouin est doté d'une excellente vue et peut à loisir découvrir des ennemis naturels bien avant qu'ils n'approchent. L'instinct l'avait averti du danger et la précision de son regard lui permit de voir ce qu'aucun berger ou chien de berger ne pourrait jamais découvrir aussi vite. La vocation de Baboun prit brusquement un nouveau tournant. Il était promu gardien de troupeau. À partir de ce jour, les moutons ne pouvaient plus craindre les serpents ou les carnassiers qui font tellement de ravages dans cette contrée. Les moutons réagirent très vite au cri de ralliement ou de fuite de Baboun. Il n'était pas rare, lorsqu'une hyène ou un léopard se glissaient entre les arbustes ou les aloes, de voir Baboun chasser les moutons dans la direction opposée. Souvent même, il cueillait un agneau retardataire ou trop faible, et l'on voyait courir Baboun, avec son agneau sous le bras, jusqu'au moment où ils atteignaient un lieu sûr. Il le déposait délicatement, toujours auprès de la mère.

«Un an plus tard, il avait atteint sa taille d'adulte. Grand et fort, ses énormes incisives faisaient fuir tous les rapaces, même un grand aigle qui avait failli emporter un agneau nouveau-né.

- Ton mouton Baboun devait quand même sentir qu'il était différent, interrompit Jacques. Sa voix, ses pattes, ses dents... tout cela devait contribuer à lui faire prendre conscience des différences?

- Aussi surprenant que cela puisse vous paraître, il n'en semblait pas conscient. Il n'y eut aucun signe, à cette époque, démontrant le contraire. Patrick pourra certainement confirmer qu'un enfant à qui l'on a dit sans arrêt «tu es un incapable» acceptera difficilement la parole de celui qui lui annoncera le contraire.

Patrick acquiesça:

- Il est tout à fait possible de manipuler un jeune animal ou un enfant et de lui faire croire qu'il est une entité différente de sa vraie nature. Regardez autour de vous. Combien de gens vivent à côté de leurs sabots, se croient

incapables, indignes d'amour, laids, responsables d'événements qu'ils n'ont pas créés ou tout simplement moins intelligents que la moyenne. Et puis, ne sommes nous pas tous conditionnés par le milieu où nous vivons et les expériences que nous avons vécues? Jean qui a toujours vécu à Paris, voit les choses sous un angle différent de Jean-Pierre qui a toujours vécu à la campagne, et encore plus différemment de Jean-Paul qui a toujours vécu sous les tropiques. Donnez au premier un père «Président de la République», au second un père «fermier», au troisième un père «chasseur» dans la forêt tropicale. Vous aurez trois personnes dont les perceptions, les réactions, les manies, les paroles, les hantises et les perceptions seront totalement différentes.

«En bref, si l'homme peut se croire indigne ou stupide, il n'y a aucune raison qu'un babouin ne puisse se croire «mouton»

Les considérations philosophiques n'intéressaient pas notre ami Pierre.

- Vos élucubrations m'ennuient, dit-il en riant, je voudrais savoir si l'histoire est finie. J'ai faim...

- Une faim de loup? Demanda Daniel.

- Je crois deviner que ton Baboun fut dévoré par un léopard, annonça Pierre.

- Oh non! Certes non ! Sa fin fut plus tragique.

Un léger murmure résonna dans plusieurs gorges.

- Une autre année s'écoula sur le plateau du Kunderoo. Une année au climat étrange. Cette contrée semi-désertique fut tout à coup arrosée d'orages continus. L'eau coulait dans les ravines asséchées, inondant la terre crevassée, créant des rivières abondantes et courroucées, remplissant une nappe phréatique qui était assoiffée depuis plusieurs décennies. Quelques mois plus tard, l'herbe nouvelle couvrait le plateau, drue et verdoyante. On n'avait plus vu un tel paysage de mémoire d'homme. L'hiver fut doux et les moutons avaient à peine entamé les nouveaux pâturages. Au printemps, l'herbe sèche et haute drapait d'or le plateau. Elle offrait de magnifiques contrastes avec les collines bleu-cobalt et la rougeur orange des couchers de soleil.

«Un matin, le vent se leva à l'Est et souffla sa froidure pendant toute la matinée. Baboun s'abrita derrière les brebis qui ne craignaient pas ce vent froid. Il ne vit pas arriver un incendie allumé on ne sait comment dans le lointain. L'odeur de l'herbe brûlée le réveilla; il se mit à aboyer et courir autour du troupeau pour fuir l'incendie qui était encore loin mais qui galopait aussi vite qu'un étalon. Il parvint à protéger le troupeau en le faisant escalader les rochers stériles d'une colline. A mi distance, il aperçut un agneau égaré qui se dirigeait vers les flammes. Le berger Baboun s'élança en

direction de l'agneau. Il devait y avoir un demi-kilomètre entre eux. Il ne lui fallut guère de temps pour arracher le jeune animal et repartir vers la colline. Mais le vent avait changé de direction. L'herbe brûlait à présent entre eux et la colline. Il lui fallait s'échapper droit devant l'incendie. Seul, il aurait pu s'en sortir, mais avec un agneau sous le bras... Il lui était impossible de courir plus vite que les flammes!

A ce moment du récit, j'observais mes amis. La bouche bée, ils attendaient la suite. Après un court instant de silence, Daniel reprit:  
- On les a retrouvés tous les deux quelques jours plus tard. Calcinés ! Baboun serrant très fort l'agneau contre lui...

Daniel avait terminé son récit. Il y eut un long silence et l'on entendait le vent jouer sa petite musique en froissant les aiguilles d'un cyprès.  
- Eh bien oui ! Conclu Jacques. Il avait une bonne conscience ton mouton... Peu d'hommes risqueraient leur vie pour un agneau égaré.  
- Conscience ou pas, je n'ai plus faim ! Déclara Pierre dont l'œil était humide.

~~~~~

## **La main du destin**

Le monde est mal géré. Les humbles sages qui devraient être à la tête des gouvernements passent leur vie à méditer dans des temples, et les hypocrites et prétentieux qui devraient être dans les temples pour apprendre l'humilité dominant l'échelle du pouvoir.

Ce jour-la, la capitale de la République de Konoko était en pleine effervescence. Son Président, le général Deo Gracias Mucham Kundu revenait de voyage après un séjour de plusieurs semaines de vacances dans ses châteaux et ses domaines d'Europe, où il profita pour renouer ses liens d'amitié avec les chefs d'état des grandes démocraties. Plus de deux cents personnes l'avaient accompagné, une troupe bariolée de gardes du corps, de secrétaires, de ministres, de concubines, d'enfants légitimes ou non, de journalistes et de serviteurs.

Le luxueux Boeing présidentiel venait d'atterrir. Le tapis rouge s'étalait jusqu'à la passerelle. Bien dignes dans leurs beaux costumes, les fanfarons de la fanfare nationale crachouillaient des airs à la gloire du «Père du peuple» Les mamans nationales trémoussaient leurs gros derrières pour attirer l'attention du maître absolu. Femmes de la nation et du parti unique, elles dansaient à l'unisson, affublée chacune d'un pagne et d'un tee-shirt identique où le portrait du général trônait, enchâssé entre deux seins qu'elles faisaient gigoter dans une danse lascive, de quoi lui donner des maux de tête.

Gonflé comme un Bibendum fraîchement bronzé par le soleil méditerranéen, le despote fit d'immenses efforts pour descendre ses cent soixante kilos le long de la passerelle. On se courbait devant lui, on n'en finissait par de lui faire des révérences de subalterne pour éviter ses mauvaises humeurs. Certains parvenaient même à embrasser ses chaussures en peau de crocodile pour essayer de ramasser la poussière d'une faveur.

Entre temps, sur la route qui mène de l'aéroport au palais présidentiel, la seule route maintenue en bon état sur toute l'étendue du pays, des individus de triste mine préparaient de graves événements. Car ces jours-là, la majorité des enfants de Konoko avait triste mine, une tristesse causée par l'extrême pauvreté dans laquelle les manigances du tyran les avaient plongés. Seuls, ceux de la famille du maître ou ceux qui étaient assez serviles pour tourner autour de l'opresseur comme des sangsues gourmandes avaient des raisons de sourire. Tous les autres avaient triste mine.

Konoko avait deux types de citoyens: ceux qui rampaient devant le général et ceux qui rampaient dans la misère. Les «souriants» et les «tristants»

Bref, l'avenue qu'emprunta le convoi présidentiel était protégée par un cordon militaire derrière lequel on avait massé tout un petit peuple de «tristants» pour hurler «gloire et longue vie» à celui qui réclamait la

paternité nationale. Armés de chicotes cinglantes, les sbires de la police d'état veillaient à ce que les cris de bienvenue soient aussi joyeux que possible. C'était comme ça la liberté à Konoko depuis qu'ils avaient hérité de la démocratie.

Quelques automobiles étaient arrêtées au bord de la première intersection. Circulation interdite pendant qu'on rendait hommage au grand homme!

Dans l'une de ces voitures quatre citoyens de Konoko complotaient: ils étaient de révolutionnaires déguisés en employés de l'administration, dignes et portant cravate. Lorsque le convoi présidentiel s'approcha, ces messieurs se mirent à transpirer très fort. Pour jouer l'innocent, le chauffeur lorgna son rétroviseur en faisant mine de chercher des poux dans ses cheveux. Il épongea la transpiration qui coulait sur ses yeux. Les autres attendaient un signe.

- Attention ! Leur dit-il. Tenez-vous prêts! Vingt secondes, dix neuf, dix huit...

Le convoi s'approchait ; tout d'abord une centaine de gendarmes motorisés puis une jeep militaire avec quelques officiers, bien droits dans leurs uniformes amidonnés. Ensuite une auto blindée, puis la Cadillac décapotable dans laquelle le général trônait, fier, brillant de luxe et de médailles.

- Dix sept, seize...

La foule scandait: «Gloire et longue vie papa Muncham Kundu! » La chicote fouettait l'air et tombait sur les corps décharnés. Il valait mieux hurler le plus fort possible.

- Quinze, quatorze ! .... Enlevez la goupille... treize, douze...

Les douze secondes qui suivirent leur semblèrent aussi lentes qu'une heure. Enfin, le moment arriva.

- Trois secondes. Lancez vos grenades! Hurla le chauffeur.

Les grenades furent lancées.

Il n'arriva rien!... Je veux dire qu'il n'arriva rien au général.

Par contre, dans le véhicule des quatre individus à la triste mine, ce fut une formidable explosion, comme étouffée dans une cocote-minute. Ils avaient tout simplement oublié d'ouvrir leurs vitres.

Le général en sortit indemne, pour la vingt neuvième fois. Ces terroristes avaient eu de la chance dans leur malheur. Ils s'étaient vaporisés instantanément dans la fumée de l'explosion. Mort sur le champ d'honneur ! Cela valait mieux que le sort de tous ceux qui avaient tenté à la vie du chef d'Etat jusqu'à ce jour: mort lente sous les griffes du bourreau qui arrachait la

peau et les tripes centimètre par centimètre, avant de jeter ce qui restait de viande sanguinolente, encore consciente, dans la gueule d'un crocodile.

Une fois de plus, les «souriants» sortaient vainqueurs d'un combat inégal. Le général fut acclamé par ses amis, les chefs d'Etat occidentaux, pour sa bravoure contre les périls du terrorisme international.

\*\*\*\*\*

Quelques jours plus tard, dans le palais présidentiel, le général s'apprêtait à recevoir les lettres de créance de nouveaux ambassadeurs puis accepter l'audience d'une kyrielle de quémanteurs, d'hommes d'affaires et de courtisans «souriants»

Depuis une vingtaine d'années, le président de la République de Konoko veillait à la destinée de son pays en gonflant sa bedaine et ses comptes en banque étrangers. Elu aux fonctions suprêmes de Konoko après le départ du colonisateur grâce aux principes démocratiques les plus honnêtes, c'est-à-dire cinquante et un pour cent des voix, et aux promesses les plus mensongères, c'est-à-dire : 'Votez pour moi et je vous donnerais tout ce que vous voulez', le général estimait qu'il était devenu le chef tribal de son peuple. Or, un chef tribal ne renonce jamais au pouvoir: il gouverne tant qu'il est en vie, puis il est remplacé par l'un de ses fils.

Pour bien signifier qu'il était le chef «bien aimé» des citoyens de Konoko, il se faisait réélire tous les sept ans. Ses opposants n'étaient que des «souriants» déguisés en «tristants», et les urnes présentaient au peuple le choix de bulletins vert «en faveur» ou rouge «contre» Quelques inspecteurs de la police assuraient la sécurité des urnes en surveillant bien ceux qui oseraient choisir un bulletin rouge. La plupart du temps, leur travail était facilité par l'imprimeur d'Etat qui se trouvait soudain à court de bulletins rouges. Les centres de vote recevaient donc 99% de bulletins verts. Le général sortait toujours vainqueur de ces élections truquées et les politiciens du monde libre félicitaient chaque fois l'heureux vainqueur.

Les loups ne frayent pas avec les biches.

Bref, après vingt ans de tyrannie sur la magnifique contrée de Konoko, la population mourrait de faim sur une terre excessivement fertile, une terre qui avait été l'un des greniers du monde. Les fermiers avaient été expropriés pour que leurs terres soient distribuées «équitablement» parmi les citoyens désavantagés du temps de la colonie, soit essentiellement à la famille du tyran et aux militaires qui assuraient sa sécurité. Ceux-ci, bien entendu,

n'avaient jamais eu aucune intention de maintenir les fermes et les entreprises en état de production. Ils confondaient aisément bénéfices et chiffre d'affaire. A force de vider les caisses de toute somme qui s'y présentait, ils avaient trait la vache, découpé le pis pour savoir pourquoi le lait ne coulait plus et, enfin, en dépit de cause, mangé la viande de cette vache qui leur refusait son lait.

Le monde occidental se fichait bien du sort de Konoko. Après tout, c'était bien le peuple qui avait choisi le général pour le gouverner! La démocratie permet que l'on se mêle des affaires des autres peuples mais ne permet pas que l'on se mêle des affaires d'un chef suprême aussi généreux dans ses cadeaux à ses confrères étrangers et aussi magnanime dans ses achats d'armes.

Pour avoir bonne conscience, le Concert des Nations offrait chaque année des navires entiers de céréales pour soulager la misère du peuple. Les employés du Concert des Nations fermaient les yeux lorsque l'armée saisissait les céréales pour son compte et que les officiers réexportaient les dons humanitaires vers les pays voisins après les avoir remballés dans des sacs marqués «made in Konoko»

\*\*\*

Ce matin là, le général avait posé son immense ossature et sa viande gélatineuse sur un trône en or incrusté de diamants, édifié sur une estrade couverte de tapis d'Aubusson et de Cachemire. La salle des audiences brillait d'un luxe époustouflant, reflété par une centaine de miroirs, des carrelages en marbre d'Italie, des chandeliers de cristal et des meubles d'époque dont la fourniture avait fait la fortune de certains marchands étrangers.

Le général portait l'un de ses 500 couvres-chef en peau de lion en hommage à cet animal qui était en voie d'extinction dans son pays. Son uniforme d'apparat fourni par le meilleur tailleur de Paris se décorait de dizaines de médailles de tout ordre et de tous les ordres nationaux. Une épaisse chaîne en or rehaussait son poitrail. Chacun de ses doigts boudinés arborait une énorme bague dont la valeur aurait pu nourrir une famille entière de Konoko pendant vingt ans. Ses chaussures en peau de crocodile provenaient de la collection des mille cinq cent paires pour lesquelles il avait fait construire des pièces climatisées et des armoires luxueuses. Il rendait ainsi hommage à l'espèce animale qui l'aidait à se débarrasser de ses ennemis politiques.

Après les ambassadeurs, un homme d'affaires de la République d'Abkhazie fut introduit auprès du général qu'il salua avec déférence.

- Votre honneur, Grand Pacificateur, Lance de la Nation, je me permets de vous offrir une proposition d'affaires. Nos actionnaires désirent construire des puits pétroliers à l'Ouest de Konoko...

- Combien pour moi? Interrompit le despote.

Le visiteur rougit et bégaya:

- Généralissime... nous n'avons pas encore pensé à cela...

- Sortez! Cria le général d'une voix de ténor. Sortez de mon Konoko immédiatement.

Les gardes avaient été alertés par la voix de leur maître. Il se saisirent de l'infortuné visiteur et le jetèrent dans la rue, après lui avoir pris son portefeuille et sa montre.

Un autre visiteur fut annoncé: le représentant du Concert des Nations. Il se courba devant l'estrade.

- Excellence, Père du peuple, Puissant Lion bien aimé, je vous présente les vœux de santé et de richesse des nations puissantes que je représente dans votre beau pays.

- Bonjour, marmonna le général en se curant le nez.

- Le Concert des Nations est très sensible au sort de votre peuple. Il est vivement concerné par la sécheresse soudaine qui cause tant de famine et d'épidémie dans Konoko. Une nouvelle donation de cinq navires de dix mille tonnes chacun de céréales modifiées génétiquement vient d'être approuvée. Splendide nouvelle n'est-ce pas?

- En effet, très beaucoup splendide. Combien pour moi?

- Quarante pour cent du lot sera alloué à ...votre village natal.

- Très excellent, répondit le général en se frottant les mains.

- Une condition cependant, Votre Excellence, une seule condition...

- Laquelle? Bougonna Mucham Kundu.

- Que vous donniez ordre d'allouer 20% du lot à un ami qui fait du commerce.

- Il s'occupe de tes intérêts, en tout cas?

Le délégué ne répondit pas. Il ébaucha un sourire et le général comprit le message.

- Très bien, tu es mon frère et tu peux manger aussi. Voyez mon secrétaire pour les détails.

Le délégué se félicita d'avoir mené à bien sa démarche personnelle en si peu de temps. Il n'ignorait pas que certains de ses collègues du Concert des

Nations s'allouaient un pourcentage sur tous les achats effectués pour les opérations humanitaires alors que d'autres s'arrangeaient à faire inclure une commission confidentielle par les bénéficiaires de contrats de service. L'un de ses collègues venait bien d'acheter deux bâtiments de dix étages dans la capitale d'un pays voisin par l'intermédiaire d'un ami. Celui-ci avait reçu un contrat de location pour toute une délégation du Concert des Nations pour cinq ans à des loyers extrêmement confortables. Sous les tropiques, on se débrouille pour survivre et le délégué avait très vite transformé son apostolat humanitaire en «profitons-en tant que ça peut durer» La chaleur tropicale l'avait baptisé à coup d'exubérantes promesses, de sa luxuriante abondance végétale et de ses énormes potentiels irréalisés.

Le prochain visiteur était un homme râble et rondelet, chauve et rouge comme une patate douce, au nez arqué comme la corne des vaches, aux yeux brun, brillants de gourmandise.

- Je salue très bas le plus grand général de la terre, le puissant chef d'état de Konoko la prospère... Je vous apporte une proposition commerciale très alléchante.

- Expliquez... ordonna Muncham Kundu avec impatience.

- Nous proposons d'acheter tous les diamants produits par votre monopole étatique à un prix de vingt pour cent plus élevé que nos compétiteurs.

- Combien pour moi?

- Cent millions cette année et 20% de plus l'an prochain.

- Approuvé! Voyez mon secrétaire pour les détails.

L'homme quitta la salle d'audience avec un large sourire. Il frottait ses mains fébrilement en murmurant:

- Cent millions de centimes, bien sûr! On te roulera sur l'évaluation de tes diamants, espèce d'ignare. Tes sbires n'y connaissent rien...

Le général quitta l'estrade, éreinté, fourbu par le travail intense de ses responsabilités. Il hurla vers son chef de cabinet:

- Préparez-vous à aller chasser. Je veux tuer le lion ou le leopard ce week-end!

\*\*\*

La République de Konoko s'étale aux abords de la grande forêt tropicale, bordée à l'est par de grands plateaux où la savane et l'altitude permirent à d'immenses troupeaux d'animaux sauvages de se multiplier pendant des millénaires. Plus loin, le plateau s'élève, se tourmente,

s'arrondit puis se transforme en chaîne montagneuse. Vers le sud, il se convertit en semi-désert qui rampe jusqu'au désert du Latarou.

La majorité des éléphants, buffles, antilopes et carnassiers des plateaux furent exterminés tout d'abord par la folie destructrice de grands chasseurs européens puis par l'armée du général. Les survivants furent pris au piège et consommés par les peuplades affamées. Les seuls animaux qui survécurent le carnage se réfugièrent dans la réserve de Gwashu, enclavée entre plusieurs montagnes, difficile d'accès.

Le roi de la tribu des Gwashus parvint à faire protéger la réserve naturelle par les autorités du Concert des Nations. Située à 900 kilomètres de la capitale de Konoko, elle disposait d'un statut de patrimoine mondial et ses animaux n'étaient fusillés que par les appareils photo des touristes.

Le général s'était jusqu'à ce jour contenté de chasser dans tous les autres coins de sa république mais le gibier se faisait tellement rare qu'il décida, sous couvert de visite touristique, d'aller chasser à Gwashu.

Ce jour-là, à l'entrée de la réserve, un grand arbre maroula étendait ses ramures au-dessus de la route, et dans ses branches plusieurs tisserins construisaient fébrilement leurs nids. L'oiseau male trime comme un esclave à construire un nid solide, suspendu au bout d'une branche pour éloigner le danger des serpents qui se nourrissent d'œufs et d'oisillons.

L'un des tisserins venait de terminer le logis dans lequel sa femelle viendrait pondre ses oeufs. Le nid était suspendu juste au-dessus de la route. Les tisserins de Gwashu ont un plumage jaune vif avec une tête et un bec noir. Ils bâtissent leur nid en tissant de longs lambeaux de feuilles de palmier qu'ils déchirent avec une adresse extraordinaire, héritée sans doute de centaines de milliers d'années d'évolution. On peut aisément croire qu'à chaque période de cent mille années l'espèce ajoutait un autre lacet dans l'enchevêtrement ordonné qui a finalement produit ce nid merveilleux, serré comme une grosse pelote de ficelle.

La femelle inspecta l'ouvrage, tira fébrilement sur quelques brins pour s'assurer de la solidité, se lança contre le nid comme une poignée de grêlons, puis finalement s'attaqua à détruire le nid. Il n'était pas à son goût, sans doute trop fragile et perméable. Lorsque les débris jonchèrent le sol, le tisserin male voleta autour de sa branche. Cela ne faisait que la troisième fois que sa femelle détruisait l'ouvrage. Il s'envola à la recherche de feuilles de palmiers qu'il découpa d'un coup de bec agile pour en tirer de longues fibres, et reprit la construction avec une patience et une fébrilité extraordinaire d'architecte et de bâtisseur industriel.

Son nouveau nid fut terminé le jour où le convoi armé du général Mucham Kundu entra dans la réserve : quelques voitures blindées suivies d'une vingtaine de motards, des camions contenant une troupe d'élite, deux ambulances, puis la limousine décapotable du chef d'état. Le convoi se terminait par d'autres voitures blindées. Le tout roulait à plus de 100 kilomètres à l'heure et ne daigna pas ralentir aux portes de la réserve. Noblesse oblige!

Au moment où le convoi passa sous le grand maroula, la femelle tisserin détachait une fois de plus le nid minutieusement construit par son compagnon. Il tomba sur le pare-chocs d'une voiture blindée, rebondit et s'écrasa sur le visage d'un des militaires qui tenait une lourde mitrailleuse. Les autres militaires pouffèrent de rire.

Le général fit chasser les touristes qui occupaient l'hôtel de la réserve et y installa son entourage et ses gardes du corps. Il exigea qu'on lui présente le meilleur traqueur guide de Gwashu, celui qui était capable de le mener jusqu'au félin qu'il voulait chasser.

Or, le meilleur guide de la réserve était le jeune Tiva Gwashu, fils du roi de la tribu Gwashu. Celui-ci avait un remarquable instinct de traqueur, savait lire toutes les traces sur le sol et menait toujours les touristes auprès des animaux qu'ils désiraient voir. Certains prétendaient que Tiva avait un don merveilleux: celui de communiquer avec les animaux.

Les Gwashu respectaient les animaux sauvages depuis toujours et vivaient en pleine harmonie avec leur habitat. Bénéficiant de la protection internationale, Gwashu était un îlot de paix et d'équilibre dans un pays en proie aux plus grandes misères.

Mais le jeune Tiva avait ressenti de grands troubles auprès des animaux de la réserve depuis plusieurs jours. Ce fut un événement hors du commun dans cette plaine qui n'avait jamais reçu la visite de chasseurs ou de braconniers. Il se présenta donc devant le président général.

- Je veux tuer le lion demain matin à l'aube, ordonna le despote.

Le jeune guide réfléchit bien vite.

- On a vu un léopard, il y a quelques jours, dans une ferme à côté de la réserve.

- Très magnifique! On va alors tuer le léopard par là-bas!

Tiva s'empressa de préparer un plan pour assurer la protection des animaux de la réserve.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, il se présenta à l'hôtel dans un 4X4 décapotable. Il remplit un frigo portable avec des glaçons et plusieurs bouteilles des meilleurs whiskys et champagnes de l'hôtel. Lorsque le général parut, entouré de ses gardes du corps, habillé dans un treillis militaire de camouflage, le directeur de l'hôtel lui offrit une belle coupe de champagne en lui présentant les compliments de la maison tout en gaussant le valeureux chasseur qui allait affronter son destin.

- Vous avez un grand courage, dit-il obséquieusement au général, mais un petit verre de champagne permet d'être encore plus brave.

Sur la route, Tiva offrit à boire régulièrement, en racontant des histoires abracadabrantes sur la férocité du léopard blessé.

Le général pompait son courage à grandes gorgées d'alcool, et bientôt sa vision se troubla.

- Nous y voici, annonça le jeune traqueur. Il faut descendre du véhicule à présent.

Un jeune garçon attendait au bord du chemin. Tiva lui demanda bien haut:

- As-tu vu le léopard?

- Oui, il est dans cette direction, répondit-il en pointant du doigt.

Tiva entra dans un chemin de terre bordé de broussailles et de grands arbres. On entendait la terre qui s'éveille avec quelques plaintes d'animaux. Un chacal cria et le général serra les fesses. Il avait instantanément levé le canon de son fusil, en tremblotant comme une feuille au vent.

- C'est un chacal, s'empressa d'annoncer le traqueur. Ce n'est pas dangereux.

Le général respira bien fort, laissa tomber son ventre et laissa s'échapper tous les gaz de son dernier repas. Derrière lui s'allongeait une file de vingt gardes du corps aux abois. Ils crurent que leur maître tirait au canon.

- Je m'excuse de vous annoncer, Ô! Grand général, que nous ne trouverons aucun léopard avec ce vacarme de tremblement de terre. Veuillez dire à vos soldats de rester loin derrière.

L'ordre donné, le tyran se rinça le gosier d'une nouvelle lampée de whisky pour réaffirmer son courage. Après un long cheminement qui le fit transpirer tout en le faisant haleter comme un soufflet de forge, ils parvinrent dans une clairière où la végétation changea, étouffée par les ombrelles d'arbres magnifiques. Tiva indiqua un taillis au général.

- Vous restez là, aux aguets. Je vais observer les environs avec mes jumelles.

Muncham n'était pas à l'aise.

- Le léopard est passé ici ce matin! Annonça le jeune traqueur. Voyez ces traces et ces herbes pliées...

Le général leva son fusil.

- Pas encore! Attendez... Prenez encore une gorgée de whisky.

Il ne se fit pas prier.

Tiva balaya l'horizon de ses jumelles et fixa un point, assez loin, au bout de la clairière.

- Je vois le léopard dans un arbre, déclara-t-il. Avançons un peu.

Ils se faufilèrent d'un tronc d'arbre vers un autre, en choisissant les plus gros pour camoufler l'embonpoint du despote.

- Le voilà, sur la grosse branche du mashatu. Le voyez-vous?

- Ah oui, vraiment, je le vois, balbutia le despote. Vite, il faut le tuer !

Le félin somnolait sur une branche haute, les pattes ballantes.

Le général visa en tremblant beaucoup. La transpiration ruisselait sur son visage. Il était gris de peur. Il tira, n'importe comment et n'importe où. Le léopard tomba.

- Vous l'avez tué! S'exclama le guide. Vous l'avez eu... Ô grand chasseur valeureux!

- Vraiment? C'est vrai? Moi? Je suis le plus grand chasseur...du monde ! Ricana-t-il.

Tiva mit le dictateur en garde.

- Attendez! Il est peut-être blessé. Il faut s'assurer qu'il ne présente aucun danger. Voulez-vous aller voir?

- Oui... oh! Non... hésita le général. C'est mieux que toi tu vas voir vous-même.

- Bien, attendez-moi un instant!

Tiva se glissa vers l'orée de la clairière. Tout s'était passé comme prévu. Son ami le fermier avait bien suivi ses instructions. Il s'était procuré un léopard tué quelques mois plus tôt par un collègue et conservé dans un congélateur. Le félin avait pu être dégelé à temps pour la grande chasse. On l'avait installé sur la branche épaisse du mashatu, dans la pause que prennent les léopards qui somnolent. Une corde attachée à la patte avait permis au fermier de faire tomber l'animal dès qu'il entendit le coup de feu. L'homme avait détaché la corde, vidé un flacon de sang de poule sur la vieille blessure puis s'était éclipsé dans la jungle.

Tiva cria au général:

- Vous pouvez venir, il est bien mort...

Le général déplaça toute sa graisse en criant vers ses soldats: «Moi! moi, je suis le plus grand chasseur... » Toute sa troupe le suivait en hurlant des mots d'éloge pour le valeureux guerrier. On prit une centaine de photos du

général écrasant la tête du félin sous ses bottes dans des airs de Tartarin triomphant. Le général était trop saoul pour réaliser la supercherie mais Tiva voulait éviter que ses gardes du corps ne découvrent le pot aux roses.

- Je vous conseille, Ô! Général, de ne pas rester trop longtemps avec le léopard. Parfois on les croit mort et ils se réveillent brusquement.

Tout le petit monde s'empressa de faire quelques bonds en arrière et de s'éloigner de la bête en la fixant avec des regards de frayeur. On décida de rentrer à l'hôtel pour raconter à la presse, à Konoko et au monde entier les exploits surhumains du héros du jour.

Tiva reçut deux médailles d'or pour avoir guidé le héros jusqu'au félin.

\*\*\*

Sur le chemin du retour vers la capitale, le général décida de visiter deux fermes qu'il avait expropriées dix ans auparavant et qu'il s'était alloué en tout seigneur tout honneur. Il avait forcé Tiva de s'asseoir dans la Cadillac pour l'accompagner dans une course folle à travers des routes en terre en très mauvais état. Après 200 kilomètres de tape-cul à avaler des tonnes de poussière, le convoi parvint auprès de la première ferme, celle qui produisait des cochons. Il n'en restait plus guère mais l'intendant conduisit le général auprès d'un bâtiment où s'ébattait une vingtaine de porcs. En s'attendrissant devant une truie qui allaitait dix huit porcelets, le général affirma à son entourage:

- Regardez ce que notre graaand pays peut produire? Admirez ces bébés... Tous, ils sont tous à moi. Qu'on donne une médaille à la mère!

Il ajouta:

- Intendant... Dites-moi, un cochon a combien de bébés ?

L'homme répondit avec beaucoup de sérieux :

- Chaque année ?

- Non, par an!

- Votre Grandeur ! Une truie porte généralement entre douze et dix huit porcelets par an.

- Ah ! S'écria Muncham Kundu, ça c'est bien, elle porte bien ma truie... Elle est digne de son père!

Tiva suivait le groupe et murmura:

- Quel goret!

Le général n'avait rien entendu et poursuivit:

- Elle doit avoir un sacré mari?

- C'est vrai, répondit l'intendant. Il est très viril...

- Comme son propriétaire! S'enhardit Muncham.  
L'assemblée se mit à glousser et félicita le despote.

Deux heures plus tard, le convoi parvint dans l'autre ferme, un vaste ranche qui avait autrefois vu des troupeaux de plusieurs milliers de têtes de bovins mais dont la majorité avait été victime de parasites, de maladies, de larcins ou tout simplement de négligence.

L'intendant de cette ferme fit immédiatement venir le petit troupeau maigre qui était toute la richesse du ranche. À peine une centaine de têtes de bétail.

Le général se glorifia de son troupeau en inspectant quelques vaches comme s'il était soudain devenu maquignon.

Il questionna l'intendant:

- Dites-moi, intendant, combien de bébés ont mes vaches, ... chaque année?

- Si tout va bien, elles portent un veau par an, Ô! Grand général.

- Comment? Hurla le despote. Comment? Qu'est-ce que vous dites?

- Je dis bien un veau par an, tremblota l'intendant.

Le général hurla:

- Vous me volez! Vous avez fait une conspiration avec le taureau pour me voler! Si le cochon peut produire dix huit bébés alors le taureau doit faire la même chose avec sa vache. Vous êtes un voleur ! Qu'on le jette en prison!

- Et le taureau, que faut-il faire du taureau? Demanda le secrétaire du général.

- Le taureau? ... Le taureau? Coupez-lui les couilles!

Tiva ne pu s'empêcher d'avoir une pensée triste pour le pauvre intendant. Il intervint en sa faveur:

- Ô général, l'intendant ne mérite pas cette punition!

- De quel droit, s'exclama le général, de quel droit tu critiques mon autorité! Qu'on jette ce révolutionnaire en prison, lui aussi!

\*\*\*\*

C'est ainsi que Tiva découvrit la capitale, les pieds et les mains liés, accroupi dans une fourrière destinée au transport des criminels.

Le général n'avait pas spécifié dans quelle prison il devait être enfermé. Personne n'osait le lui demander. On le déposa alors à la prison centrale, la pire de toutes, celle où croupissaient les anciens ministres et les députés qui

avaient osé contredire le maître absolu : ceux qui avaient frôlé la peine de mort mais qui allaient certainement mourir de faim ou de maladie, en prison après une longue agonie, oubliés de tous, enfermés dans les entrailles de la terre.

La cellule était grande, dix mètres sur dix, piètre luxe pour les cinquante prisonniers qui s'y entassaient dans une odeur d'excréments, de pourriture et d'infecte humidité. Ceux qui croupissaient dans cette cellule n'avaient aucune chance de revoir la lumière du soleil.

Tiva salua brièvement ceux qui l'entouraient dans la pénombre presque totale. On lui posa de nombreuses questions sur le pays, le général, les familles et l'espoir. Mais Tiva répondit brièvement:

- Je ne suis qu'un simple traqueur de la réserve de Gwashu. Je ne peux pas répondre à vos questions.

- Mais que fais-tu alors dans une prison pour les ennemis politiques du général?

- Je n'en sais rien! C'est sans doute une erreur.

- Une erreur qui te coûtera la vie, ricanèrent plusieurs voix dans l'obscurité.

Tiva passa les premiers jours à écouter battre le cœur de la prison, écouter les jérémiades des prisonniers, les entendre parler de la vie politique d'autrefois, de la corruption actuelle, les voir se chamailler pour un peu de nourriture. Chacun avait un avis différent des autres sur ce qu'il fallait faire pour débarrasser le pays du dictateur et de sbires. Il n'y avait aucune cohésion, aucun accord, aucune adhésion à des idées communes.

Un jour, on parla du temps de la colonie. Certains regrettaient les années grasses où le pays vivait en pleine prospérité.

- Nous n'avions pas de liberté politique, disait l'un, mais nous jouissions de toutes les autres libertés... Et puis, le peuple mangeait trois fois par jour....

- La colonie fut le début de notre misère, disait un autre. La colonie a permis l'avènement de la dictature du général. Sans la colonisation l'Afrique serait aujourd'hui aussi puissante et développée que l'Europe et les Etats-Unis. Nous aurions exploité nos propres richesses nous-mêmes !

- Certains colons étaient de braves types, ajoutait un autre dans la pénombre.

- Exception ! S'exclamait un autre.

Une voix grasse, vieille, légèrement caverneuse, plein d'autorité, se fit entendre. Le silence la recouvrit de son manteau d'ombre.

- Ne jugez pas les choses que vous ne connaissez pas! Trois types de personnes se sont intéressés à l'Afrique. Il y a eu les «exploitants», les politiciens européens, les marchands, les banquiers qui ont colonisé l'Afrique pour en tirer un maximum de bénéfices. Ce sont eux que nous avons cru mettre à la porte de l'Afrique en décolonisant. Malheureusement, l'africain n'a pas compris qu'un «exploitant» a une patience et des ressources énormes et que s'il ne peut pas exploiter une économie directement, il le fera indirectement par le biais des monnaies, des cours de matières premières, du commerce... La seconde catégorie est «l'idéaliste» Il s'agit là de gens braves et naïfs qui ont aspiré au développement de l'Afrique. Les éducateurs religieux ou laïcs, les colons agricoles, les médecins et infirmières. La majorité de ces philanthropes ont quitté l'Afrique de force lorsque la violence frappa leurs communautés expatriées.

«Enfin, «l'indépendantiste» est le troisième groupe d'individu qui s'est intéressé pour un temps très court, au destin de l'Afrique noire. Confortablement assis devant leurs postes de télévision ou derrière leurs journaux à quelques milliers de kilomètres du continent africain, ils n'avaient aucune idée de ce qui fait vibrer le cœur de notre continent. Pour eux, le principe démocratique devait régner partout, et la colonisation devait s'achever immédiatement. Ils ont oeuvré pour que le colonisateur s'en aille et, dans leur ignorance, ils ont cru que cette solution abrupte provoquerait un développement économique et social, un bien-être soudain pour la masse pauvre africaine. Le résultat fut bien sûr tout le contraire car, ils ignoraient tout du tribalisme et surtout les conséquences du progrès extraordinaire de la médecine sur le territoire africain.

- Que voulez-vous dire, patron? Questionna une voix d'ombre.

- Lorsque l'Européen s'implanta en Afrique, la majorité de nos femmes enfantaient plus de dix enfants chacune. Les maladies tropicales décimaient plus de cinquante pour cent de cette progéniture et maintenaient ainsi un équilibre vital entre l'homme et la nature. Les médecins coloniaux, équipés de vaccins et de médicaments, furent excessivement utiles et sauvèrent la majorité des enfants. Cependant, les femmes n'arrêtèrent par pour autant la production d'une vaste progéniture. Le résultat foudroyant permit en quelques décennies à la population du continent de se multiplier par trois ou quatre.

- Succès total de la médecine! Acquiesça un ancien ministre de la santé.

- J'en conviens, cependant, le reste ne suivit pas. L'éducation s'enlisa totalement, les économies gelèrent à coup de nationalisation ou simplement par la gourmandise sans limite des familles au pouvoir. Le tribalisme sortit

vainqueur et une déchéance absolue s'installa dans notre Afrique malgré la richesse inépuisable de sa terre et de son sous-sol!

- Une grande contradiction! Avisa un ancien ministre des mines.
- Une ignominie qui fut longtemps supportée et même encouragée par certaines communautés internationales et qui prendra des siècles à redresser.
- Les conséquences sont inimaginables au niveau humain et c'est pour cela que l'Afrique reste à la traîne du développement mondial. Ensuite au niveau de l'héritage naturel, la surpopulation et les problèmes alimentaires ont contraint l'Africain à détruire presque totalement l'héritage mondial de sa faune.

Un lourd silence s'établit dans la cellule, un silence pendant lequel on devine les gens ruminer la texture des paroles prononcées. L'attention de Tiva se porta une fois de plus sur la puanteur de tous ces corps décharnés qui ne pouvaient pas s'allonger pour dormir, à peine s'accroupir sur le sol crasseux.

La porte s'ouvrit et le gardien jeta une marmite. Ceux qui étaient près de la porte, les plus robustes, se jetèrent sur la bouillie comme des piranhas sur une proie. En quelques instants, il ne resta plus un seul grumeau et 30 personnes n'avaient rien mangé. Le prochain repas serait servi vingt-quatre heures plus tard.

Tiva se sentit envahir par un désespoir qui pince le cœur, accroche les intestins et resserre doucement la gorge. Les larmes coulèrent sur son visage caché dans l'obscurité. Mais, le lendemain, après une nuit de combats violents dans son cœur et son cerveau, Tiva sortit vainqueur et ébauchait un léger sourire. Il ne laisserait pas le désespoir et la mort l'envahir comme s'il était une bête. Il s'accroupit et passa de longs moments à méditer. Au bout de trois jours, la vieille voix caverneuse du 'patron' le questionna.

- Jeune Tiva, pourquoi ne parles-tu pas? Pourquoi restes-tu silencieux? Est-ce la tristesse ou le désespoir qui te rongent la langue?
- Ma langue est intacte! Répondit le jeune traqueur.
- En est-il autant de ton cœur?
- Mon cœur bat comme il se doit, répondit-il.
- Et ta tête, à quoi pense-t-elle?

Tiva ne répondit pas. Il y eut un long silence; les cinquante prisonniers attendirent, en vain. Tiva ne proféra aucune parole pendant les prochaines vingt-quatre heures. On devinait dans la tension silencieuse qu'une chose différente était en train de germer dans la cellule.

La porte s'ouvrit et la marmite fut jetée à l'intérieur. Les plus robustes la saisirent mais la voix caverneuse cria:

- Attendez! Passez-moi cette marmite!

L'ordre fut rétabli et la marmite parvint au vieillard. Il exigea qu'on lui passe toutes les écuelles. Il servit une portion à chacun, et lorsqu'ils furent tous servis, il découvrit qu'il restait encore un fond de bouillie qu'il distribua aux plus faibles.

Lorsque le maigre repas fut terminé, le vieux reprit sa question:

- Jeune Tiva, à quoi penses-tu?

- Toi, vieillard, je ne sais pas qui tu es mais ta voix porte l'autorité. Tu es capable de faire taire les hommes mais à quoi te sert ton autorité si tu ne peux pas leur offrir la liberté?

- Nos corps sont trop faibles pour cela et le général est trop fort pour nous!

- Tu te trompes! Le général n'est pas un dieu. Il est un homme avec ses forces et ses faiblesses.

- N'empêche qu'il détient le pouvoir absolu depuis vingt ans et que personne n'arrivera à le faire disparaître.

- Qui parle de l'éliminer? demanda Tiva

- C'est la seule chance qui nous reste pour recouvrir la liberté!

- Vous vous trompez, vieux! Si la liberté c'est de respirer l'air de la ville en dehors de ces murs, alors vous vous méprenez. Et vous continuerez à errer dans la misère tant que vous ne découvrirez pas que, même dans cette prison infâme, vous pouvez être libre. Tout ce passe dans votre intention et vos perceptions. À ce niveau, le général est enfermé dans une cage plus crasseuse que la nôtre.

- Ce sont des paroles vides de sens!

- Votre réalité n'est pas la mienne...

- Alors, que faut-il faire pour être libre, ricana une voix à côté de Tiva.

- Je me demande si votre désespoir est assez profond que pour me comprendre? Murmura le jeune traqueur.

- Notre désespoir est à l'image de cette prison, répondit la vieille voix caverneuse.

Tiva ne répondit pas. Il attendit patiemment. Après un long silence, la vieille voix demanda:

- As-tu une idée dans la tête?

- Dis-nous ce que tu penses? Reprurent plusieurs voix.

- Dis-le nous! Entonnèrent vingt voix.

- Dis-le nous! Répétèrent les autres.

- Voilà, avança le jeune homme, je ne suis pas plus sage ni plus intelligent que vous. Mais j'ai vécu loin de tous vos malheurs. La sagesse de mon père et de mes aïeux m'a fait découvrir ce qu'on appelle la méditation. Et la méditation m'a fait découvrir votre malheur et la raison de vos peines.

«Dans la république de Konoko, vous êtes tous d'avis que le général est la source de tous vos maux. Cela semble être un quorum... Mais en réalité, cela n'en est pas un du tout. Chacun essaie de bénéficier des faveurs du général. Et lorsque cela tourne mal, vous le haïssez. Votre haine est basée sur un désir inassouvi et sur les souffrances d'orgueil que vous subissez. Vous avez tous à un moment ou un autre essayé d'obtenir les faveurs du général et de vous enrichir avec le pouvoir. Vos souffrances et les sévices ou les dégradations dont vous souffrez actuellement ne sont que les conséquences de désirs égoïstes. Vous vivez dans une république du chacun pour soi, une république du «moi» et «les autres» où chacun est séparé des autres par l'envie. Une République de la peur!

«Or, vous n'avez rien compris.

«Le général maintiendra sa dictature absolue tant que les oiseaux eux-mêmes ne seront pas avec vous dans le désir commun, avec l'ensemble des créatures de Konoko, tant que la république de la peur ne sera pas celle de la joie et de l'amour.

- Que veux-tu dire? Demanda une voix fluette.

- Il faut que la population de Konoko réalise qu'elle est liée dans un ensemble interactif et non dans des individualités égoïstes. Cet ensemble comprend tout ce qui existe dans le pays de Konoko: homme, animaux, végétaux, insectes...

«Dans votre existence, vous mesurez tout ce qui se passe et vous classez les choses en fonction de vos besoins et de vos perceptions; vous fixez un objectif et individuellement ou en petits groupes, vous travaillez dur pour y parvenir.

«Ca, c'est ce que j'appelle Konoko l'utopique.

«Par contre, dans Konoko la réelle, vous serez confrontés chaque jour à un univers de probabilités, un immense cosmos de possibilités. Il vous faudra alors organiser un ensemble de paramètres puis la vie s'occupera du reste. Jusqu'à présent vous n'avez vécu qu'en pure utopie de désirs et le chef de la république utopique est celui qui possède les plus grandes ressources d'hypocrisie, de scélératesse, de vanité et de cruauté. Celui-là est votre chef. Débarrassez-vous tout d'abord de Konoko l'utopique et le chef disparaîtra avec elle

«Sur cette terre, lorsqu'un enfant pleure parce qu'il a le ventre vide, il pleure seul. Lorsqu'un homme pleure de misère, il pleure seul. Lorsqu'une

femme pleure parce que seins sont vides comme de vieilles chaussettes et qu'elle voit son enfant périr, elle pleure seule. Sur cette terre, les gens sont seuls, séparés, opposés. Ils ont peur l'un de l'autre. C'est un peu comme un grand corps d'homme dans lequel le petit doigt veut faire ses quatre volontés, la main veut faire les siennes et le cerveau veut en faire d'autres. Ce corps est tout désarticulé parce qu'il n'y a aucun respect entre chacun de ses membres. Voilà ce qu'est Konoko aujourd'hui, un grand corps disloqué du «chacun pour soi et Dieu pour tous» Mais Dieu ne s'occupe pas de ces affaires. Il ne se mêle jamais de ce genre de choses. Ce sont des affaires d'hommes et non des affaires de bon Dieu, tous ça...

«Dans le Konoko d'aujourd'hui, vous pensez chacun à votre petite personne. Le général ne cherche qu'à s'enrichir et acquérir de plus en plus de pouvoir; les «souriants» cherchent les faveurs du général et n'ont d'intérêt que pour leurs propres poches; les «tristants» ruminent leur misère et leur malheur et rêvent de vengeance. Même en dehors des considérations d'ordre physique chacun pense à sauver sa petite âme. On construit des chapelles comme pour acheter une police d'assurance sur l'éternité. On veut se garantir une place de choix dans l'Au-delà. Moi en premier! Les autres ensuite...

«Osez rêver que dans le Konoko de demain, on ne pensera plus à soi en terme de séparation égoïste, en terme de la course aux privilèges et à la richesse personnelle. Bien sur, le mal ne disparaîtra pas pour autant. En réalité, le mal ne disparaîtra jamais car il fait partie de l'équilibre de l'univers. Cependant, l'approche de l'être humain envers le mal sera la compassion plutôt que la condamnation.

«Oubliez les appels au secours et les plaintes auprès des citoyens du monde développé. Ceux-ci compatissent peut être en pensée mais ils sont trop préoccupés par la santé de leurs chats ou de leurs chiens, par leurs petits bobos et par les feuilletons d'amour de leur poste de télévision pour vraiment entreprendre quoi que ce soit en votre faveur. L'homme qui vit dans le confort n'aime pas qu'on lui rappelle que ses voisins croupissent dans la misère. Ca fait mal à sa conscience! Pour éviter cette douleur, il tourne simplement les yeux dans une autre direction, celle de son petit train-train, de ses petits plaisirs et de ses petits soucis. Il s'invente des raisons «très importantes» pour ne pas être à même d'alléger vos peines.

«D'autre part, évitez la confrontation car vous êtes faibles et sans ressources. La voie est l'unisson et non la séparation. Unissez vos intentions de vivre heureux. Visionnez une Konoko éblouie de bonheur, une Konoko où le respect règnera sur toutes les créatures. Unifiez-vous dans cette intention et surtout n'oubliez pas d'y joindre le tisserin, les abeilles, les animaux sauvages, les maroulas, les forêts... En vivant séparé, vous souffrez

la séparation; en vivant unifiés vous construirez des remparts d'amour et de bonheur, et vos prisons seront vides....

Lorsque Tiva arrêta de parler, un silence absolu régnait dans le cachot. On aurait cru que chaque prisonnier avait arrêté de respirer, de râler, de cracher. Cinquante corps décharnés, aux os cassants comme des bâtons de cristal, semblaient s'être gelés sur place. On se rendit alors compte que derrière la porte se dissimulait quelqu'un qui respirait très lentement. Le geôlier, était là, immobile, n'osant plus bouger. Travaillait-il pour la police d'Etat et ferait-il un rapport des conversations à ses supérieurs?

Après un long moment, la voix caverneuse rompit le silence.

- Tu as trop de sagesse pour un homme jeune...
- Les esprits de mes ancêtres planent au-dessus de ma tête. L'âge ne signifie plus rien lorsqu'on découvre le grand silence de l'univers.
- Peux-tu nous transmettre cette sagesse?
- Oui bien sûr, si vous le désirez vraiment...
- Nous le désirons, demanda la vieille voix.
- Nous le désirons, crièrent tous les prisonniers.
- Bien, commencez par chasser de votre cœur toutes les haines, tous les tiraillements, tous les désirs qui l'encombrent. Ne gardez qu'une seule pensée, qu'une seule intention: celle de vouloir un bien infini à l'un des hommes qui se trouvent à vos côtés, de préférence celui que vous aimez le moins!

Tiva se tut et ferma les yeux pour méditer. Après un long silence, un homme demanda:

- Et après, que devons-nous faire?
- C'est trop tôt! Ton désir n'a pas atteint la cheville de ton voisin. Passe tout le temps jusqu'au prochain repas à vider ta haine puis, après ce repas, passe le temps jusqu'au prochain repas à désirer le bien de ton voisin. Ne pense à rien d'autre!

Plusieurs soupirs et réclamations se firent entendre dans les coins de la geôle.

- Foutaise! On perd son temps avec des gamineries!
- Taisez-vous! Cria la vieille voix. Faites ce qu'il vous demande. On verra ensuite.

\*\*\*

Quarante huit heures plus tard, après un silence inhabituel qui fit croire au geôlier et aux prisonniers des autres cellules que les cinquante hommes étaient morts, la porte s'ouvrit doucement et le gardien fit entrer deux grandes marmites d'avoine bouillie. Il ferma la porte doucement, sans rien dire.

À la fin du repas, Tiva demanda:

- Êtes-vous prêts? Avez-vous encore de la haine sur le cœur? Celui qui a encore une goutte de haine ne pourra pas atteindre la prochaine étape.
- Nous sommes prêts, déclara la voix caverneuse.
- Nous sommes prêts! Répétèrent les prisonniers.
- A présent, vous allez méditer, déclara Tiva.
- C'est quoi, méditer? Demanda une voix aigre. C'est prier?
- Non, ça n'a rien à voir avec la prière. Quand on médite, on ne demande rien, répondit le jeune homme.
- Moi, je prie chaque jour, poursuivit la même voix, et je ne veux pas qu'on m'empêche de prier.
- Personne ne vous empêchera jamais de prier.
- Mais alors, à quoi bon méditer?
- Pour rejoindre le grand silence, pour retrouver l'immense paix du début des temps.
- Et après?
- Après, vous laisserez la vie se dérouler tout simplement. Vous ne chercherez pas à jouer d'importance ; vous laisserez la confiance vous envahir ; vous accepterez ce qui est, tout simplement. Mais votre méditation ne servira à rien si vous êtes imbibés de désirs ou d'aversion, de passion ou de haine. Les désirs nourrissent l'ego et harassent votre esprit et votre âme. Renoncez tout simplement et la vie s'écoulera avec tous ses bienfaits dans la paix profonde.
- A quoi faut-il penser alors?
- A rien!
- Comment, à rien? C'est impossible!
- Des sages le font depuis plus de 5000 ans sur le continent asiatique. C'est possible!
- Le général va bien rire de nous quand il apprendra que nous méditons pour le chasser du pouvoir, ricana une voix.
- Je vous répète que nous ne chassons personne du pouvoir, soutint Tiva. Nous allons méditer pour alléger la douleur de Konoko. N'essayez pas de comprendre ce qui va se passer dans votre tête ou ce qui ne s'y passera pas. Laissez faire l'intelligence qui plane sur vous avec l'esprit de vos ancêtres.
- Obéissez-lui! Ordonna le vieillard.

La porte s'ouvrit et le gardien parut.

- Je veux méditer moi aussi, déclara-t-il.

Il y eut un silence de consternation. Ahuris, les prisonniers ne comprenaient plus.

- Laissez-le faire, dit Tiva. Cet homme est un citoyen de Konoko tout autant que vous. Il fait partie du bonheur que vous recherchez. Avez-vous pensé au travail pénible qu'il doit faire pour nourrir sa famille?

Tiva leur apprit comment méditer, comment faire le vide absolu dans leur cerveau, comment calmer l'activité désordonnée de leur esprit.

Toutes les deux heures, les prisonniers réclamèrent vingt minutes de méditation.

Un jour, le geôlier leur dit:

- Venez avec moi. J'ai fait nettoyer une pièce plus grande. Il y a plus de lumière et vous pourrez vous allonger.

Les prisonniers clopinèrent pour la première fois en dehors de leur cellule. Un peu plus tard, le gardien organisa une douche commune et un jeu de vêtements propres pour chacun. Puis il dit à Tiva:

- Les autres prisonniers veulent apprendre à méditer. Ils demandent à vous voir...

- Combien de prisonniers avez-vous ici ? Demanda le jeune homme.

- Plus de 500! Il en meurt au moins cinq par jour, mais il en arrive presque dix chaque jour.

- Vous avez un travail ingrat!

Le gardien soupira:

- Au moins moi, j'ai du travail! Dois-je me plaindre?

\*\*\*\*

Six mois s'écoulèrent. Le sort des prisonniers s'améliorait doucement. Plusieurs fois par jour, la prison tout entière était plongée dans un silence absolu.

Dans sa capitale, le général faisait grossir son embonpoint au même rythme que ses comptes en banque étrangers. Le Concert des Nations continuait à envoyer ses cargaisons de céréales, ce qui donnait bonne conscience aux étrangers, et Gwashu pleurait la disparition de son jeune traqueur.

Une nouvelle saison d'amour s'annonça pour les tisserins de la réserve de Gwashu; les mâles étaient tout émoustillés par la construction de nouveaux

nids, affairés, voletant sans cesse entre les palmiers et les grands maroulas. L'un d'eux avait entrepris la construction d'un nid d'une taille double des nids habituels, accroché à une haute branche de maroula qui bordait la route d'entrée de la réserve.

On se demanda plus tard pourquoi ce tisserin avait-t-il décidé subitement de changer l'instruction génétique inscrite dans sa race depuis des millénaires? Était-ce un bond soudain d'évolution? Y avait-t-il quelque chose de faussé dans la structure de son cerveau? D'où lui venait cette étrange idée? Pour construire un nid de cette taille, le tisserin mâle s'affairait comme un forcené. Aucun autre oiseau ne semblait s'en inquiéter.

\*\*\*

Dans la capitale, le général s'ennuyait. Son pouvoir absolu et sa fortune colossale comblaient tous ses désirs. Il changeait de maîtresse chaque soir, balançait en prison ou faisait jeter aux crocodiles tout opposant à sa dictature, avait plus d'or dans ses coffres que le poids de cent hommes de sa taille, plus de paires de chaussure et de vêtements que les sultans ou les milliardaires américains, mais il s'ennuyait.

Il décida alors de repartir à la chasse au léopard. La dernière battue lui avait si bien réussi qu'il en rêvait nuit et jour, assis sur son trône, sur la cuvette en or de son WC ou allongé dans son lit à baldaquins de monarque. Il avait pensé s'inquiéter un moment de Tiva mais ignorait si celui-ci était encore en vie ou dans quelle prison il croupissait. Bagatelle! Il prendrait un autre traqueur de la réserve de Gwashu.

Le lendemain, le convoi présidentiel renforcé de l'état-major, des gardes du corps et des 500 soldats de sa troupe d'élite prirent la route de Gwashu. La fine fleur du pouvoir de Konoko partait s'amuser. Muncham Kundu désirait que tout son entourage soit témoin de ses talents et de son courage de chasseur de fauves. Roulant à tombeau ouvert, quarante motards ouvraient le chemin, suivis par la Cadillac noire puis les autos blindées, les ambulances, d'autres motards, les camions transportant les troupes, d'autres autos blindées puis la poussière.

Entre temps, à l'entrée de la réserve, le tisserin avait terminé son énorme nid. Fier de lui, il s'envola pour chercher sa femelle.

Peu après, un gros essaim d'abeilles se déplaçant à la recherche d'une ruche vide, parvint sur les lieux. L'avant-garde repéra le grand nid, l'inspecta et fit signe aux autres de venir s'y installer. Il était vide, neuf, bien construit et solide. La reine entra, suivie et protégée par ses gardes du corps, la soldatesque et les ouvrières. L'essaim s'attela immédiatement à emménager l'intérieur.

Une demi-heure plus tard, le couple de tisserin se posa sur la haute branche. Surprise de voir un essaim d'abeilles occuper son nid, la femelle s'irrita et détacha en deux coups de bec le lien qui attachait son nid à la branche. Son expertise et sa rapidité lui permirent d'échapper aux dards des abeilles.

Le nid et tout son contenu tombèrent au moment même où la Cadillac du général roulait à vive allure sous l'arbre. Le nid s'écrasa sur le visage du chauffeur du général. Celui-ci perdit contrôle de son véhicule qui percuta le tronc d'un mashatu. Le général s'envola et sa carcasse gélatineuse vint s'écraser, elle aussi, sur le tronc d'arbre. Le valeureux chasseur de léopard éclata sa boîte crânienne comme une pastèque et ne vit aucune chandelle. Le tombeau était ouvert!

Absolument furieuses de l'incident, les abeilles attaquèrent tout ce qui bougeait. Le convoi s'était arrêté et les soldats, les gardes du corps et l'entourage s'élançèrent dans la direction de la Cadillac. Les ambulances ne servaient plus à rien. Tout ce petit monde fut accueilli à dard ouvert par l'essaim tombé comme un fruit mûr mais aussi par trois autres essaims installés dans les arbres voisins, dérangés par tout ce chambardement et cette commotion. Prises d'une fureur collective, les abeilles chargèrent l'armée d'élite de Konoko. Les braves soldats succombèrent sous le nombre des assaillants. Plus de vingt piqûres par soldat! Leurs armes sophistiquées ne servaient à rien, ni leurs autos blindées, ni leurs ambulances. La débandade fut grandiose; on courait dans toutes les directions, en criant «maman» avant de s'affaisser. Peu d'hommes sortirent sains et saufs de ce carnage. Les «souriants» ne riaient plus. Quelques-uns s'échappèrent malgré tout, ce qui permit de raconter au monde la triste fin du despote Muncham Kundu, de son état-major et de sa troupe d'élite.

La capitale célébra le décès du dictateur en dansant pendant quinze jours. Toutes les prisons furent ouvertes et les prisonniers squelettiques libérés. Il était temps pour Konoko de lécher ses plaies. Un nouveau jour se levait sur un pays qui n'avait jamais connu le bonheur. La population de Konoko vit l'accident comme un heureux concours de circonstances. A partir de ce jour,

les chefs d'Etat étrangers se méfièrent des abeilles et le délégué du Concert des Nations se méfia des tisserins.

Quant à Tiva, il reprit gaiement la route de Gwashu. Il n'avait aucune rancune dans son cœur. Il savait ...

~~~~~

## La clé

Un vieux sage parlait à un aveugle:

- Ainsi, tu te poses sans cesse la question 'Qui suis-je ?'

- Exact ! Je voudrais savoir ce qui constitue un être humain ?

- C'est comme une maison, l'être humain. Une maison dont la porte et les volets sont fermés depuis qu'elle est construite. Le propriétaire n'a jamais reçu la clé de sa demeure.

- Alors, il ne sait pas ce qu'il y a dedans?

- Il vit dehors pendant des années et même souvent, pendant toute sa vie, à se geler l'âme en hiver ou se la brûler en été.

«Parfois, c'est une grosse résidence bourgeoise, avec une belle toiture, pleine de chichis, de beaux balcons bien arrondis, des peintures brillantes sur la façade, de beaux jardins pleins de fleurs éclatantes. Ca en met plein la vue du passant, du banquier, des copains et des copines.

«Le propriétaire bichonne tout son extérieur; il cultive son jardin et achète beaucoup de peinture pour cacher les petits défauts, les fissures du cœur ou l'usure du temps. Il remue la terre tout autour du logis; il fait semblant de chercher la clé.

- Pourquoi n'ouvre-t-il pas sa porte ?

- Il te répondra que derrière la porte et les volets, ce n'est que poussière, toiles d'araignées, vieilleries et friperies bien crasseuses. Il préfère figoler la façade et parer l'extérieur. Il veut donner l'impression d'aisance et de bonheur. Il n'ouvrira jamais la porte.

«Cet homme là ne questionne pas ses habitudes. Il arrose son jardin chaque après-midi à dix sept heures. Et, lorsqu'il pleut à cette heure la, il ouvre son parapluie, tire son tuyau d'arrosage et arrose son jardin.

«Et puis, il y a des masures toutes simples, comme abandonnées. Des maisonnettes maigrichonnes, sales, en mauvais état, avec des jardins où les mauvaises herbes envahissent les parterres, où les vergers ne donnent plus de fruits car on ne s'occupe plus d'eux. C'est comme ça! Les volets et les portes fermés eux aussi. Le propriétaire se fiche des apparences, du dedans, du dehors et de tout le reste. Il est absent la plupart du temps et il ne sait plus où il a rangé les outils, la peinture et le balai.

«Quand l'orage éclate, les propriétaires de toutes ces maisons courent comme des lapins, dans toutes les directions. Ils essaient de se réfugier sous un arbre ou sous un petit parapluie prétentieux qui leur donne l'impression d'être à l'abri de tout. Puis, au désespoir, ils s'encourent d'un abri précaire à un autre. Ils ignorent qu'au-dedans existe un refuge bien chaud, bien sec, avec un bon feu de cheminée, une table bien garnie et un lit tout douillet.

- Les pauvres !

- Quand il fait beau temps, ça sautille comme des petits singes, à grands coups de bras, à grandes enjambées. Ils sont contents de balayer du vent ! Ça leur donne l'impression de vivre.

- Est-ce donc vrai qu'il y a des trésors à l'intérieur des maisons? Demanda l'aveugle.

Le vieux répondit en levant le doigt:

- Les prêcheurs, ceux qui vendent les petits parapluies, prétendent que les intérieurs sont tous les mêmes, les meubles identiques, tous arrangés de la même façon, avec les mêmes rideaux, les mêmes lampadaires, les mêmes tapis.

«Moi, je te dis : foutaise! Je te dis: non, ça n'est jamais la même chose d'un intérieur à l'autre. Le salon d'un curé n'est pas le même que celui d'un colonel. La chambre d'une institutrice d'école de bonnes sœurs n'est pas la même que celle d'une putain...

- Pourquoi les volets restent-ils fermés? Pourquoi les propriétaires ne se soucient-ils pas de savoir ce qu'il y a dedans?

- Et bien, parce qu'ils doivent chercher la clé ! C'est une décision qui risque de les entraîner bien loin de leurs habitudes. Une fois qu'on prend une décision, on est emporté dans le courant tumultueux du fleuve de

l'aventure. On risque de se noyer ou de se faire dévorer par une bête sauvage. Alors ils préfèrent vivoter avec toutes leurs petites manies, leurs hypocrisies, leurs qu'en dira-t-on, leurs vanités...

«Ah! S'ils avaient la moindre idée des trésors enfouis dans leur maison! Non, ils préfèrent chercher le trésor sur la façade ou dans le jardin ou dans le garage. Mais le merveilleux trésor est bien caché à l'intérieur, protégé par les murs d'ignorance, de frivolité et d'orgueil des propriétaires.

- Et s'ils avaient l'idée de regarder par le trou de la serrure...

- Bonne idée ! Ils verraient un peu de reflet de cet intérieur. Ca leur donnerait peut être envie d'entrer!

- Comment fait-on cela? Interrogea l'aveugle. Comment peut-on voir par le trou de la serrure ?

- D'abord, il faut vouloir...

«Ensuite tu te calmes un peu; tu te débarrasses du despote blasé que tu as créé en toi par tes mauvaises habitudes. Tu fais la nuit totale. Tu disciplines le vol incohérent de tes pensées. Tu te plonges dans le grand silence et tu médites. Tu éteins doucement la lampe qui attire le vol désordonné des papillons de nuit. Quand il fait une bonne nuit d'encre, tu t'approches doucement de la serrure, et, plus la nuit est noire, plus ce que tu aperçois que ce petit passage est lumineux. Tes yeux s'adaptent doucement à l'illumination de l'intérieur. Et soudain, tu découvres...

- Ca semble facile! S'écria l'aveugle.

- Les gens se rendent le travail ardu, rétorqua le vieux. La plupart des gens ne sont pas prêts à éteindre la lampe complètement. Juste au cas où le voisin montrerait son nez ou la voisine dévoilerait ses seins. On ne veut pas rater le spectacle.

- Moi, ça me tente de voir par le trou de la serrure, acquiesça le malvoyant. Je me fiche du nez du voisin et des seins de sa femme!

- Laisse alors tomber la brosse et la peinture; laisse la bêche, le petit parapluie et le tuyau d'arrosage! Eteins les lumières, calme toute ta fébrilité et le remue ménage, pars à l'aventure pour chercher la clé. Quand tu l'auras trouvée, tu ouvriras les volets doucement, l'un après l'autre pour prendre le temps de découvrir les richesses qui hantent l'intérieur. Il ne servira à rien de décrire ça aux autres ; ceux qui n'ont jamais ouvert leur porte ne pourront pas comprendre...

«Vas-y, prend tes balluchons et pars chercher ta clé... »

Plusieurs années s'écoulèrent, puis un jour l'aveugle rencontra le vieillard.

- As-tu ouvert la porte et découvert le trésor ? Demanda celui-ci.

- J'ai fait la nuit totale, répliqua l'aveugle, puis j'ai regardé par le trou de la serrure. Devine ce que j'ai vu? Je n'en ai pas cru mes yeux d'aveugle! Je croyais qu'ils me jouaient un vilain tour. Eh bien là, quand j'ai collé mon œil sur la serrure, j'ai vu, là-bas, de l'autre côté, un œil qui me regardait! Ca alors, me suis-je dit, quelqu'un s'amuse à me regarder comme ça? Oh le goujat, le malotru! J'ai regardé de nouveau. Il était toujours là. Je lui ai demandé «Pourquoi m'espionnes-tu?» Il a répondu: «Je suis l'œil clairvoyant de l'aveugle. Toi et moi, nous sommes la même chose. Toi, tu vis comme un petit singe plein de puces et moi, j'observe. Je suis ton autre aspect, celui qui n'est jamais dérangé par les puces ni par la faim ou par la soif. Je suis le Toi qui as toujours été et qui ne mourra jamais. Si tu parviens à te débarrasser de ton petit singe agité, toi et moi on ne fera plus qu'un!

- C'est bien! Répondit le vieux en souriant. Mais je vais encore te confier un petit secret. Ecoute-moi un instant.

«Ce trésor qui se cache dans l'intérieur dissimule quelque chose encore plus extraordinaire. Parmi ceux qui l'ont découvert, peu ont compris qu'il existe un autre magot infiniment plus merveilleux! Tant que tu es figé à contempler l'intérieur, tu ne le verras pas !

- Oh mystère des mystères ! Déclara l'homme aux yeux de verre, je dois être bien mal en point pour n'avoir pas vu ça !

- Ca t'étonne et tu crois que je te raconte des niaiseries ? Dans ce cas, installe-toi bien au confort de ton intérieur et laisse moi parler tout seul...Ah! Mais tu veux en savoir plus? Cligne donc les yeux et regardes bien l'espace qui se situe entre tes yeux et les choses que tu vois dans la maison. Que distingues-tu ?

- Rien! Le vide...

- Le vide! ...Eh oui ! Tu as raison. C'est un espace vide. S'il n'y avait pas le vide dans l'intérieur, comment pourrais-tu te déplacer ? S'il n'y avait pas du vide dans un verre, comment pourrais-tu boire une gorgée d'eau ?

«Le vide contient tout. Je veux dire qu'il contient le potentiel de tout. C'est là que tout commence et que tout finit. Voilà ce que l'homme cherche aveuglément et qu'il ne trouvera pas tant qu'il s'agite comme un singe anxieux, autour de sa maison, languissant dans la peur du lendemain.

«Le grand silence, le grand vide hante l'espace entre l'atome et les électrons mais aussi l'immense espace entre les galaxies. Il est la source même des particules, de l'énergie, de la matière et de la conscience. Il est la matrice de la vie et de tout ce qui fut, est ou sera. Il est la demeure éternelle de l'œil qui te regarde par le trou de la serrure.

- Ca alors, s'exclama l'aveugle, pourquoi n'y ais-je pas pensé?

- Enfin, lorsque tu auras compris cela, il ne te restera plus qu'une chose à faire : une chose simple, sans fanfare et sans trompette.

- Quoi donc?

- Prend ta canne d'aveugle, pars sur le chemin de ta vie et fais en un chemin de paix, de lumière et de joie.

~~~~~

## **L'expression**

Kata avait quatre ans. Il exprimait sa joie et son exaltation. Il babillait à table avec son frère aîné.

- Laissez les grandes personnes parler! Ordonna son père en leur montrant sa ceinture.

À l'âge de cinq ans, il voulut exprimer sa joie d'apprendre. Il bavardait avec ses petits camarades, à l'école maternelle de la colonie. Les petits bureaux étaient rangés dans un ordre parfait. L'institutrice se rua vers lui, brandissant une gigantesque paire de ciseaux en main.

- On ne parle pas en classe, hurla-t-elle. La prochaine fois, je te coupe la langue!

C'est ainsi qu'on matait les enfants dans ce temps là. Excellente méthode pour en faire des citoyens serviles!

Lorsqu'il atteignit ses dix ans, il voulut exprimer les images de choc et de désarroi vécues en assistant à l'incendie de la maison voisine. Il écrivit un récit bouleversant qui exprimait son émoi. La copie de sa rédaction lui fut remise par l'instituteur avec une belle note en rouge: zéro sur dix!

- La prochaine fois, lui dit l'instituteur avec un rire sarcastique, ne puisez pas vos récits dans les livres.

Kata était tout à la fois peiné par cette injustice mais fier qu'on ait pris son texte pour celui d'un écrivain.

À douze ans, il voulut exprimer sa joie et son enthousiasme lors d'une leçon de chant. L'inspiration lui fit extraire quelques fausses notes de sa gorge, d'une tonalité plus haute qu'il ne fallait. Rouge de colère, le professeur arrêta le cours et hurla en le menaçant de sa baguette de chef d'orchestre:

- Sale canard! Sortez immédiatement de cette classe...

A quatorze ans, on lui demanda de s'exprimer en public. Il rougit de honte et fut incapable de prononcer la moindre parole.

- Ô! Le grand bête, ricana l'adulte qui le questionnait. À quoi ça te sert d'être si grand en étant si bête!

Pourquoi veulent-ils que je m'exprime à présent alors qu'on m'en a empêché pendant toute mon enfance, se demanda Kata?

Lorsqu'il eut 16 ans, il écrivit quelques poèmes. Il commit la bêtise de les lire à ses parents.

- Ce sont des idioties qui ne te mèneront nulle part! Déclara son père. Occupe-toi donc de choses sérieuses.

Pendant les vingt prochaines années, Kata s'efforça de se taire et s'occupait de «choses sérieuses». Après 20 ans de travaux 'forcés', la petite voix en lui se libéra et chercha à s'exprimer à nouveau. Elle l'inspira d'écrire un roman. Celui-ci fut écrit en huit mois puis envoyé à plusieurs maisons d'édition. Les copies lui furent renvoyées sans commentaires.

- Décidément, le monde n'aime pas que tu t'exprimes, annonça Kata à sa petite voix.

Mais celle-ci ne le laissa pas tranquille. Elle somnola pendant cinq ans puis s'éveilla et lui fit écrire et publier lui-même un livre sur l'éducation des jeunes enfants. Il envoya plusieurs copies à de grandes chaînes de librairies. Les copies lui furent renvoyées avec des commentaires polis qui signifiaient: «Vous n'êtes pas célèbre et nous ne voulons pas prendre le risque de vendre votre livre. Nous préférons les livres qui proviennent des États-Unis. C'est là que se trouvent les experts. Leurs livres se vendent bien! »

Les copies qu'il recevait en retour n'avaient même pas été ouvertes.

- Pourquoi les gens prétendent-ils vous écouter, dit-il. Ils ne pensent qu'à leurs petites misères quotidiennes...

La petite voix lui répondit, avec un petit rire en sourdine.

- C'est parce que les gens n'écoutent qu'eux-mêmes! Ils sont trop occupés à écouter l'incessant babillage de leur esprit. Le jour où ils se mettront à écouter les autres, à écouter la nature et les petites voix à l'intérieur d'eux-mêmes, sera un jour glorieux pour tous.

- Je devrais peut-être me mettre aussi à écouter plutôt que chercher à m'exprimer, lui répondit Kata.

- Excellente idée, lui dit-elle, car plus tu écouteras et plus j'aurais de choses à dire...

~~~~~

## La taupe

A Konoko, un homme vivait comme une taupe, en permanence éloigné de la lumière. Certes, son commerce était florissant; il passait beaucoup de temps à compter son or et à servir ses clients, mais il vivait bizarrement.

Personne ne connaissait la cause de la maladie qui le rongait. Lui seul aurait pu chercher à le savoir... Et comme son esprit n'était jamais présent à l'endroit où son corps se trouvait, une telle démarche était vouée à l'échec.

Quand il servait ses clients, il réfléchissait aux nouveaux produits qu'il devrait acheter. Quand il comptait son or, il spéculait sur tout ce que cet or pourrait lui procurer. Quand il observait la rue, il se demandait si les autres commerçants ne lui chapardaient pas sa clientèle.

Quand il se reposait, il réfléchissait à sa boutique. Quand il mangeait, il pensait à son or. Quand il parlait à sa femme, il pensait à ses enfants et quand il parlait aux enfants, il spéculait sur le futur. Quand il conversait avec ses parents, il méditait sur le passé. Quand il conduisait son auto, il s'inquiétait sur ce que le futur lui réservait et quand il faisait l'amour à sa femme, il pensait à la femme du voisin.

Bref, il vivait toujours dans l'avenir ou dans le passé. Il avait appris à vivre ainsi dès son jeune âge car tout allait toujours trop vite autour de lui. Lorsqu'il quitta l'enfance, on ne lui permit jamais plus de s'arrêter sur le présent. Il fallait toujours prévoir, organiser, préparer. Les moindres moments de quiétude tourmentaient son esprit et le plongeaient dans le bon vieux temps.

« Le présent... quel présent? »

Il croyait savoir ce qu'est le présent mais il n'en avait aucune idée. En réalité, il marchait à côté de ses bottes...

Il ignorait qu'une pêche a un meilleur goût lorsqu'on s'arrête pour la déguster et qu'on jouit de sa saveur en la croquant.

Il ignorait la plénitude de plaisir que l'on atteint en faisant l'amour, jeté corps et âme dans la jouissance.

Il oubliait le plaisir que l'on ressent à écouter les autres, surtout les enfants; lorsqu'on joue avec eux en plongeant les mains dans un seau de boue, tout entièrement fasciné par la texture de l'argile, ne pensant à rien d'autre qu'à jouer comme un enfant, entièrement fasciné par l'instant même.

Il passait à côté des joies simples de la vie. Il s'accrochait au passé lorsqu'il déjeunait avec ses parents, au lieu de vivre chaque seconde avec eux comme s'il s'agissait de leurs derniers instants ensemble.

Il glissait d'un rêve vers un autre, d'une pensée à une autre, en ignorant que l'éternité est faite de l'instant présent, de sa saveur et de sa jouissance.

- C'est en vivant dans l'instant présent qu'on expérimente l'éternité, lui disait un ami, et en vivant dans le passé ou le futur qu'on existe dans la futilité.

Il chassait la vie au lieu d'être la vie. Il poursuivait le bonheur au lieu d'être le bonheur. Il courait après l'amour au lieu d'être l'amour.

Il était comme un petit chat qui court sans arrêt, sautillant par-ci, par-là, dépensant une énergie extraordinaire pour essayer d'attraper un rayon de soleil.

~~~~~

## **Dix neuf sans dix-neuf**

En 1919 de notre ère, Jacques avait douze ans lorsqu'il annonça brusquement à toute sa famille attablée pour le repas du soir:

- J'ai rêvé qu'un jour l'homme marchera sur la lune.

Il n'eut pas le temps de voir la lune tomber sur son nez. Ce fut une auguste gifle que lui assena son père.

- Espèce d'imbécile! Tu ferais mieux de fermer la bouche en mangeant plutôt que de dire des foutaises.

Il fut envoyé au lit sur-le-champ pour avoir parlé de son rêve et imaginé l'inimaginable.

En 1919 avant Jésus-Christ, l'arrière, arrière, arrière (et j'en passe beaucoup) grand-père de Jacques était un vénérable scribe au service de l'un des fils du pharaon Senusert. Ce noble prince se nommait Tut-Ankh-Tut-Kâ.

Un matin, le vieux sage dit à son maître:

- Ô! Illustre maître, j'ai fait un mauvais rêve.
- Et qu'as-tu donc rêvé?
- Des choses troublantes...
- Que veux-tu dire? Sommes-nous en danger?
- Oh non, pas encore ! Seules les générations futures seront affectées.
- Pourquoi donc?
- Dans quelques milliers d'années tous nos grands monuments, nos temples, nos dieux et notre religion seront ruine et poussière. Tout sera tombé en décrépitude. Il ne restera que des morceaux par-ci, des détritrus par-là!
- Ca, c'est un mauvais rêve! Ça vient des mauvais esprits, ce songe.
- Ce n'est pas tout, rétorqua l'aïeul.
- Quoi encore?
- Il viendra d'autres religions avec leurs prophètes et d'autres temples que l'homme bâtira tout autour de la terre. Ces croyances seront le pain et le miel de générations futures. Elles représenteront l'expression de leurs pensées. On y attachera plus d'importance que la vie. On tuera en leur nom.
- L'Égypte n'a jamais tué personne pour leurs croyances!
- Ceux qui surgiront des ténèbres n'accepteront pas d'autres vérités que celles que leurs ancêtres prétendent avoir reçu des dieux. Cependant, tous leurs temples et leurs religions disparaîtront eux-aussi tour à tour de la surface de la terre.
- Et qu'y aura-t-il alors? Que restera-t-il à l'homme pour confronter les forces du mal, la misère, la maladie et la mort ?
- Je n'en sais rien! Le rêve ne me l'a pas dit.
- Pourquoi dis-tu que notre religion et nos temples tomberont en ruine ainsi que tous ceux qui viendront après nous?
- Tout simplement parce que tous les grands lieux de culte sont bâtis par l'homme pour apaiser les dieux et assurer sa pérennité personnelle. Si les pharaons consacrent l'or de Nubie à construire des temples toujours plus beaux et plus grands, c'est bien pour assurer les dieux de leur dévotion et se préparer une place de choix dans le royaume d'outre-tombe.

«Si tous ceux qui auront fortunes et privilèges consacreront d'immenses ressources à édifier des lieux de culte toujours plus grandioses, ce sera pour s'assurer une place de choix dans le royaume céleste. Chaque roi espère être roi dans l'au-delà et chaque sujet rêve d'y recevoir privilèges, fortune et amour.

« L'égoïsme et la peur des forces mystérieuses sont les seules motivations de nos magnifiques temples ! Nous sommes des créatures superstitieuses et narcissiques... Un jour, l'homme ne bâtira plus de temples. Il aura compris que le seul temple qu'il faut construire est dans son cœur.

- Je n'aime pas qu'on contredise les croyances séculaires, avisa Tut-Ankh-Tut-Kâ. Notre pharaon ainsi que les prêtres n'aiment pas cela non plus! Votre rêve met en danger l'ordre établi.

Le soir même, au coin d'une sombre ruelle, les gardes du corps du prince Tut-Ankh-Tut-Kâ surprirent le vieux scribe. Ils lui coupèrent la gorge.

Le vieux sage, le grand aïeul de Jacques fut envoyé dans l'autre monde pour avoir parlé de son rêve et imaginé l'imaginable.

~~~~~

## Le professeur

Le professeur Von Ottenbergh enseignait la physique à l'Université de Konoko. Il encadrait également une équipe de recherche travaillant sur les applications de la physique quantique au niveau de l'agencement du cosmos.

Sujet très sérieux me direz-vous !

Un jour, il invita ses étudiants les plus distingués à un exposé sur la théorie du chaos. Le soir précédent cette lecture, quelques étudiants avalèrent des cachets de ginkgo biloba et d'autres pilules pour exciter leurs cellules grises. Il s'agissait de décupler leurs capacités cérébrales pour digérer un sujet aussi complexe.

Le professeur posa sa vieille sacoche de cuir sur son bureau et donna un ordre bref:

- Suivez-moi!

Le groupe s'éloigna des bâtiments austères de la faculté et entra sur le terrain de football. Le professeur portait une jaquette de laine écossaise et un pantalon de tweed gris. Il déambula sans un mot. Brusquement, il fit un saut vers la droite, puis vers la gauche. Puis il fit volte face, s'accroupit et fit un bond.

- Le prof est devenu dingue! Ricana un étudiant.

Les autres agrandissaient lentement la distance qui les séparait du professeur. Craintifs, le visage médusé, ils n'osaient rire, ni accuser.

Entre-temps, le professeur saisit un yo-yo de la poche arrière de son pantalon et le lança à coup de poignet. Il poursuivit sa marche vagabonde, sans proférer une parole. Enfin, il remit le yo-yo dans sa poche et prit la direction de la faculté.

Une fois les étudiants assis dans la salle de cours, il les questionna:

- Que comprenez-vous du cosmos?

La plupart des étudiants se mirent à penser qu'il leur faudrait choisir un autre professeur pour leurs cours de physique. L'un d'eux tenta de répondre.

- C'est un amalgame d'énergie noire, de matière noire et...

- Foutaise! s'écria Von Ottenbergh. Ceci est le cosmos expliqué par un perroquet.

Une jeune fille assise à l'arrière demanda la parole. D'un charme simple, ses yeux frôlaient l'aile du rêve. Généralement, elle passait comme un être invisible.

- Le cosmos ressemble au professeur Von Ottenbergh lorsqu'il déambule sur le terrain de football avec un yo-yo en main, dit-elle. A première vue il semble chaotique. On pourrait croire que ses neurones sont perturbés. Mais lorsqu'on prend la peine de chercher plus loin, on découvre que le chaos contient une intelligence qui essaie de nous transmettre un message.

~~~~~

## LE FLEUVE

A l'est de la république de Konoko s'étend une vaste chaîne montagneuse couverte de forêts qui sont souvent plongées dans les brumes. Dans ces forêts vivent les gorilles, chimpanzés, okapi, perroquets et quelques autres espèces animales dont certaines sont en voie d'extinction. Le despotisme du général Muncham Kundu et de ses adjoints, pendant les 20 années de sa dictature, n'a pas épargné cette magnifique région.

Un jour de septembre, des cavalcades d'épais nuages sombres accouraient de l'Ouest et prenaient d'assaut les pans de montagne. Les nuages se pressaient les uns contre les autres, en une armée compacte poussée par le vent de la conquête. Ils éclataient alors dans une bataille d'orage où des glaives et des javelots d'éclairs et de foudre les déchirait avec des hurlements de tonnerre. Leur sang giclait en pluie diluvienne sur la montagne.

Les grandes feuilles des arbres accueillait à bras ouvert l'eau du ciel et la déposaient délicatement vers des petites failles couvertes de lichen et de mousse. La mort dans les cieux créait la vie sur terre. Le sang des combats célestes oubliait déjà la mort des nuages; un nouveau ruisseau commençait à balbutier, émettant des gloussements, des chuintements qui s'harmonisaient à merveille avec les chants de bienvenue des petites grenouilles de montagnes qui sonnaient comme des grelots de cristal. L'eau claire sautillait sur les épaisses fougères et tripotait la nature de ses mains puissantes de nouveau-né.

Bientôt, le ruisseau prenait des forces, s'alimentait comme un glouton en suçant toutes les mousses des pierrailles et grossissait à vue d'œil. Il longait

quelques huttes couvertes de feuilles sèches de bananiers où des enfants joyeux et turbulents se jetaient dans l'eau fraîche qui perdait peu à peu sa limpidité. Sa gourmandise l'avait engrossé et légèrement troublé. Sa petite voix muait et papotait dans le perpétuel bruissement des herbes qu'il traversait. Il se faufilait dans les roseaux et les hautes herbes. Il coulait sous le feuillage d'arbres aux parfums tropicaux comme s'il cherchait à faire l'école buissonnière. Il sautait avec joie dans des chutes et carambolait avec entrain en riant de toutes ses dents dans de longues cascades.

Quand il parvint au village de Tcho-Tcho, il était devenu une rivière de cinq mètres de large. Ses eaux brunâtres témoignaient déjà de toutes les rapines qu'il avait dérobées aux futaies, aux champs de bananiers et de caféiers. On le voyait traîner des touffes d'herbes, des branches mortes et les fleurs des arbres qui pleuraient au-dessus de lui. Ses mains d'enfant sauvage malaxaient la terre latérite rouge qui salissait ses habits de soie.

\*\*\*

Le village de Tcho-Tcho comportait une centaine de cases, pétries de branches et de boue, entre le serpent rouge d'une route en terre et la petite rivière. Au milieu, trônant comme un chef de village, brillait la toiture de tôle ondulée de la petite boutique de monsieur Ismaël Pacha, dont les murs étaient peints en mauve et vert clair. Devant la boutique, pieds nus dans la boue, se tenait un misérable garçon de 15 ans, vêtu d'un short et d'un tee-shirt rapiécés. Il contemplait, médusé, une magnifique bicyclette anglaise, la seule qu'Ismaël Pacha avait fait venir de la capitale, à mille kilomètres de là. Elle se tenait bien fière au milieu des conserves de lait, de sardines et de purée de tomate. La bicyclette noire était ornée de nombreux accessoires en chrome et deux grands rétroviseurs. Elle donnait envie à tous les garçons du village et principalement au jeune Jono qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Il faut dire que le jeune garçon était pauvre, très pauvre même. Orphelin, il habitait chez sa grand-mère à l'orée du village et l'aidait à cultiver un lopin de terre et à surveiller quelques poules et quelques cochons noirs: toute la fortune de la vieille femme.

Jono se différenciait cependant très fort des jeunes garçons du village car il souriait tout le temps, d'un large sourire béat qui découvrait toutes ses dents blanches.

- Regardez-moi cet imbécile heureux, médisait le commerçant, derrière son comptoir.

Dépité mais souriant, Jono rentra chez lui, en emportant des chromes luisants plein les yeux. Sa grand-mère lui cria d'aller chercher un petit cochon noir qui s'était égaré vers les collines. Il partit aussitôt pour une courte ballade qui allait bouleverser toute son existence. Il dénicha l'animal près d'un sentier étroit, somnolant au pied d'un flamboyant, à côté d'un étrange petit sac, aussi grand que la main du garçon.

Jono le ramassa, regarda autour de lui et ne vit personne. Craintivement, il ouvrit le sac et y trouva deux petites pierres qui avaient des reflets d'argent. Il devina immédiatement qu'il s'agissait de diamants bruts, perdus par l'un des aventuriers qui hantaient les rivières et vendaient leur récolte non loin de chez lui. Il avait assisté maintes fois aux houleuses séances de négociation, lorsque monsieur Abner venait acheter les diamants des trafiquants, à l'entrée du village.

Après avoir ramené le cochon dans son enclos, il revint à la boutique de monsieur Ismaël et lui annonça qu'il désirait acheter le vélo.

- Sors d'ici mendiant! Injuria le marchand. Je ferme la boutique.
- J'ai de quoi payer! Répliqua Jono.
- Avec quoi? Avec la crotte de ton cochon ?
- Avec cette pierre....

Le marchand devint suspicieux et inspecta le diamant.

- Où l'as-tu trouvé? ...En as-tu d'autres?
- Non! Je n'ai découvert qu'une pierre, bredouilla le garçon.
- 

Ismaël fraudait également et connaissait la valeur des pierres précieuses. Bonne aubaine avec un garçon qui n'y connaissait sans doute rien!

- C'est bien, prend le vélo et laisse moi la pierre.
- . Mais, à force d'observer M. Abner négociateur, Jono connaissait aussi la valeur et exigea des conserves, des habits neufs et d'autres accessoires chromés pour le vélo.
- Tu me ruines! Pleurnicha Ismaël malgré qu'il s'en tirait encore avec un copieux bénéfice. Et puis, que vas-tu faire avec un beau vélo comme ça?
- Je vais descendre la route qui suit la rivière.
- Jusqu'où ?
- Jusqu'au bout....
- Tu sais ce qu'il y a au bout, toi?
- Je ne sais pas mais je vais prendre mon secret avec moi et je vais le déposer au bout de la rivière.
- Quel secret? S'étonna le marchand.
- C'est un secret! Et puis.... Je ne vous dirais rien de plus.

- Est-ce que cela vaut la peine de quitter ton village et tes amis pour un secret de gosse?

Ismaël se dit que le garçon était plus affligé qu'il l'avait cru mais sa curiosité était aiguisée. Il ferma sa gargouille et se retira dans l'arrière-boutique qui lui servait aussi de chambre à coucher, de salle à manger et de salle de bain. Il ne put dormir de la nuit, le secret de Jono le hantait.

Le lendemain matin très tôt, il se rendit chez la grand-mère. Peine perdue, Jono était parti avec son vélo, ses habits neufs, ses conserves et son sourire.

Ismaël se rendit chez l'inspecteur de police local. Il omit de parler du diamant qu'il avait troqué.

- Ce garçon doit avoir beaucoup de diamants avec lui, dit-il. Il va les passer dans le pays voisin.

L'inspecteur était un homme replet, au visage rond, aux petits yeux de fouine enfuis sous d'épaisses arcades sourcilières, rehaussées d'un large front chauve. La distance entre ses yeux et son menton était raccourcie par un tassement du crane. C'est à peine si l'on voyait un nez et une bouche dans ce visage sévère. En l'observant, on percevait la longue et mystérieuse métamorphose qui transforme l'être humain de «tendre agneau» en «jeune loup» puis en «vieux bouc»

- Une pareille contrebande doit être sanctionnée, répondit-il.

Il se dit qu'il serait très facile de saisir les diamants et de se débarrasser du garçon. Il sauta sur une petite moto qui pétaradait plus de fumée qu'un haut fourneau et s'engagea sur la piste de Jono. Il roula longtemps, cahotant sur une route exécrable, sa moto fumant et toussant des volutes bleutées. Il inspectait régulièrement la petite rivière ainsi que les sous-bois afin de déceler la présence éventuelle du jeune garçon.

Après deux jours de patrouille sa moto rendit l'âme et il n'eut d'autre choix que de continuer sa route à pied, espérant sauter à bord d'un des rares camions qui descendaient les récoltes de café vers la frontière.

Ereinté, transpirant de grosses gouttes, il s'assit sur un rocher en contrebas et se mit à jurer contre la proie qu'il avait cru trop facile. Devant lui, les grandes herbes lui cachaient le lit de la rivière. Tout à coup, il vit glisser derrière les herbes une belle bicyclette noire dont les chromes brillaient au soleil. Une bicyclette en train de rouler sur une rivière? Sans rameur ni passager! Ce fut trop! La chaleur, la fatigue... Il crut que ses yeux lui jouaient un mauvais tour. Il se leva d'un bond et cria:

- Jono! Reviens au village. Ta grand-mère a besoin de toi.

\*\*\*

La petite rivière avait bien grandi. Elle avait abandonné ses culottes d'adolescent dans les vallées où les galeries forestières l'avaient cachée du vent et du soleil. Tout autour d'elle, la savane jaunissait et les hautes herbes protégeaient les animaux sauvages qui avaient échappé à la cruauté du despote Muncham Kundu. Les buffles, girafes, antilopes et éléphants venaient s'abreuver dans la belle rivière. Elle avait vaincu ses affluents et les avait obligés à lui rendre hommage en lui offrant toutes leurs eaux. Les grues couronnées, les hérons, les flamands roses, les marabouts, ambassadeurs du ciel, descendaient pour passer quelques heures sur de petits îlots qui flottaient sur l'eau brune.

Consciente de sa force, la rivière serpentait sous un ciel de plomb et arrachait des touffes de roseaux et des troncs d'arbres morts qu'elle charriait comme des trophées devant les villages où les hommes fabriquaient des pirogues et les femmes lavaient le linge. Après quelques rapides et de petits torrents où elle testait ses forces, elle tomba brusquement sur un nouveau plateau et s'élargit avec fierté. Sa voix devint grave, et la nuit, elle ronflait comme un chasseur épuisé par une longue marche. Elle entra dans la vie d'adulte, métamorphosée en un fleuve puissant, traînant sa cape ocre pour imposer sa noblesse. Les grands arbres se courbaient sur son passage. Le fleuve se gaussait tout le long d'une immense avenue, comme un général et ses troupes dans un défilé de la fête nationale. Tourbillonnant aux pieds des palmiers, des acacias et des flamboyants, il laissait les hippopotames et les éléphants jouer dans ses méandres car ils avaient une majesté qui lui plaisait.

Des jeunes femmes nues, aux formes épanouies, se baignaient dans l'un des méandres, s'éclaboussant avec des cris de joie. Le fleuve aimait caresser leurs corps d'ébène et leur procurer le plaisir de sa fraîcheur et de ses courants secrets. Le fleuve s'amouracha d'une belle fille. Sans qu'elle le sache, il lui donnait plus de fraîcheur, il la berçait, il la dorlotait et caressait son corps avec convoitise. Mais un jeune homme, bâti comme un guerrier, appela la nymphe depuis la berge. C'était son mari! Le fleuve ne put contenir un mouvement de jalousie; il resserra son empreinte, saisit les jambes de la jeune femme dans un courant de fond et l'entraîna, loin du groupe. Elle ne savait pas bien nager et se fatigua très vite à lutter contre ce courant envieux. Elle lança quelques cris d'angoisse mais son homme était trop loin.

\*\*\*

Jono s'était vite rendu compte que le meilleur moyen de descendre la rivière était d'acheter une pirogue. Il fixa sa bicyclette bien droit sur l'avant de l'embarcation, s'assit à l'arrière et agrippa la pagaie. Il se reposait parfois, allongé au fond de l'esquif, et souriait aux nuages, laissant la pirogue suivre le courant. Ce fut lors d'un de ces moments que l'inspecteur vit passer la bicyclette et cru aux hallucinations.

Après avoir traversé les rapides sans dommages, Jono se retrouva sur le grand fleuve et parvint au lieu où le courant avait étreint la jeune femme. Il la vit devant lui. Elle lançait des signes désespérés de ses bras et battait l'eau comme une roue à aube. Elle giflait le coquin de fleuve qui lui serrait les cuisses dans ses bras d'eau. Jono comprit qu'elle allait se noyer et se mit à pagayer très vite. Le courant l'aida et il parvint auprès d'elle juste à temps. Il lui saisit une main et la tira vers lui. Après quelques manœuvres difficiles, la pirogue glissa vers la berge, en aval. La jeune femme prit pied et sortit de l'eau, nue comme une déesse qui avait bu une bonne tasse.

Pour remercier Jono, la jeune femme et son mari l'invitèrent à rester plusieurs jours dans leur case, à se nourrir de poisson frais, de fruits et de légumes sauvages que la jeune femme préparait sur un petit feu de bois, à l'extérieur.

Lorsqu'ils furent assis autour du feu, l'homme questionna Jono:

- Où vas-tu avec ta pirogue et ton vélo?
- Je me rends au bout du fleuve....
- Mais c'est très loin! ...As-tu de quoi vivre? Tu es déjà bien maigre et tu as l'air faible.
- Oh! Ce n'est rien, répondit Jono. Je ne mange pas beaucoup quand je voyage.
- Eh bien ici, tu vas te rattraper! Lui dit la jeune femme. Mange autant que tu le veux.
- Merci!
- Non.... Merci à toi pour m'avoir sauvée de la noyade.
- C'était le hasard....

L'homme interrompit:

- Que vas-tu faire au bout du fleuve?
- Je vais voir à quoi ça ressemble. Et j'y déposerais mon secret!

Le couple s'interrogea du regard. Ils n'osèrent pas le questionner d'avantage. Peut-on influencer celui qui est déterminé à suivre sa voie?

Cette nuit-là, Jono insista pour que sa bicyclette soit à l'abri dans l'unique pièce de la hutte. Il s'installa sur une natte à même le sol pour y dormir. Le couple s'était allongé sur une natte, contre le mur opposé.

Jono rêva que les lions ne rugissaient plus dans la savane mais qu'ils étaient entrés dans la case. Quand il se réveilla, la case était vide mais il était convaincu qu'il n'avait pas rêvé. Il avait vraiment entendu des rugissements.

La jeune femme lui servit un petit-déjeuner copieux consistant en fruits et une bouillie de farine de maïs.

Au cours des trois journées suivantes, il apprit à pêcher sur le fleuve en y lançant le filet qui s'étale comme un lasso bien arrondi. Il passa des heures à circuler avec son beau vélo sur la route de terre entre les villages, éclairant les villageois de son perpétuel sourire. Il quitta ses hôtes au matin du quatrième jour et manœuvra sa pirogue vers le prochain méandre du fleuve tout en leur adressant de grands signes d'adieux. Sa prochaine étape était le passage de la frontière.

A l'instant où il parvint au premier îlot, dans le méandre, l'inspecteur tout essoufflé surgit au milieu des cases et lui cria de revenir. Jono fit mine de ne pas entendre.

\*\*\*

Majestueux et fier, le grand fleuve talonnait sa conquête des terres fertiles du plateau. Conscient de la force secrète qui l'encourageait chaque instant à aller de l'avant, il étreignait chaque jour davantage, se faufilait dans les terres, s'immisçait sous les jupes de petites galeries forestières et pénétrait dans d'autres endroits secrets. Et, tout au long de la cavalcade sur ses chevaux d'Attila, il empoignait aux vaincus un butin qu'il charriait dans ses bras puissants. Il parvint auprès d'une grande île où quelques grues couronnées sommeillaient d'un long voyage. Dans sa magnificence, le fleuve s'adressa à la plus vieille grue couronnée, une sorte de bohémienne toute hirsute qui pourrait peut-être lire les palmes de la main du conquérant:

- Je t'ai vue passer au-dessus de moi lorsque j'étais un jeune cours d'eau. Tu sembles avoir la sagesse et l'expérience....

- Oh! Je ne suis qu'une aïeule à bout de souffle. J'ai traversé ce continent maintes fois avec mes amies que voici.

- Toi qui caresses le ventre des nuages avec tes ailes, peux-tu me dire qui je suis et quel est mon destin?

- Tu te donnes des grands airs avec tes muscles d'airain,... mais tu n'es rien!

- Rien! Se récria le fleuve en crachant une vaguelette sur le sable. Que veux-tu dire?

- Tu es fait d'eau qui coule entre les doigts, qui s'épand et disparaît dans le sable, qui s'échappe en vapeur sous le feu du soleil.... Tu n'es rien!

- Mais je suis puissant! J'ai la force de bouger des montagnes, d'anéantir les champs de culture, de creuser la roche, de déraciner l'arbre le plus imposant de la forêt...

La grue couronnée resta pensive et muette. Le fleuve ordonna:

- Vas demander au nuage la-haut!

Elle s'envola et revint un instant plus tard.

- Alors, que dit-il? Que suis-je?

- Le nuage m'a répondu: «Je suis le fleuve et le fleuve est le nuage. Nous sommes tout et nous ne sommes rien. Nous sommes l'océan et nous sommes la poussière d'eau qui s'évapore des grands lacs pour aller former ruisseaux et rivières. Nous donnons la vie à la terre, aux plantes, aux arbres, aux hommes...Mais tire une goutte de ton fleuve, extrait une goutte de mes flocons puis éparpille ces gouttes qui sont notre existence, et nous ne sommes plus rien. Nous sommes tout...et nous ne sommes rien »

Le fleuve haussa ses grosses épaules d'écume, tourbillonna autour de rochers ventrus et s'écria:

- Vous n'y connaissez rien! Vous ne voyez les choses qu'avec votre point de vue de myopes. Vous ne connaissez pas la force qui mugit dans mes entailles, l'énergie qui me tourmente et qui s'affirme toujours plus forte dans mes membres!

- Justement! Interrompit la veille grue couronnée. Tu es plein d'énergie, plein de tumultes et tu te montes la tête avec tes ambitions de gros conquérant éphémère. Tu cours sans arrêt et ton ventre est trop lourd de festins et de rapines. La vérité ne pourra pas t'apparaître tant que ton ego sera aussi tumultueux et aussi pédant. Ta vraie nature ne se dévoilera jamais.

- Comment la discerner? Grimaça l'orgueilleux.

- Si tu veux expérimenter le profond secret de ton existence, tu dois te figer, t'immobiliser, arrêter ta course irréfléchie.

- Impossible! S'écria le fleuve. On ne peut pas se retenir de profiter de la vie.

- Tu te méprends! J'ai vu des grands lacs tranquilles refléter le bleu de l'azur et le moutonnement d'épais nuages. Ils ont freiné leur course, déposé toutes leurs rapines, leurs chagrins et leurs soucis dans des fonds ténébreux. Ils se sont purifiés avec la musique du silence ; ils ont médité l'hiver sous le

gel et l'été sous le soleil ardent. Leur esprit s'est calmé, leur cœur s'est arrêté d'exiger et de désirer, leurs yeux sont devenus limpides et calmes. Les lacs se sont figés dans l'instant présent. Ils ont vu les nuages se refléter dans le miroir de leur esprit. «Nous sommes la même chose !» se sont-ils écriés. «Nous sommes les nuées, l'océan et la lumière des rayons qui nous caressent»

- Il est impossible que je sois un lac ou un nuage. Ils sont trop différents de moi.

- Où est ton passé? Demanda la grue.

- Derrière moi, vers l'amont.

- Où est ton futur?

- Quelle question! Devant moi, vers l'aval.

- Si c'est ainsi, ajouta la dépositaire de la sagesse, tu n'as pas de présent?

- Mais bien sûr que j'ai un présent.

- Où est-il? Je ne le vois pas. Les eaux de ton babillage coulent sans arrêt. Elles emportent ton passé dans ton futur, mais elles ne s'arrêtent jamais. Tu ne subsistes que dans le passé et le futur.

- Ca m'est égal. Je me fous bien du présent.

- Tu as nourri ton ego pendant ta course effrénée et oublié ta source. Tu es devenu aveugle par ton propre choix. Quel dommage!

Le fleuve rassembla ses armées de tourbillons, ses fantassins de vaguelettes et ses bataillons de courants, puis s'élança vers l'aval. Il refusait la sagesse de la vieille grue. Après tout ce n'était qu'une bohémienne archaïque. Sa jeunesse à lui palpitait dans tous ses membres. Il préférerait s'accrocher au monde qu'il pouvait toucher, sentir, palper ou saisir. Profiter de tous les trésors visibles! C'était ça, vivre!

- Aveugle! Ah! Ah! Mon cul, oui.

\*\*\*

Enfin la frontière! La pirogue glissa sous le grand pont métallique qui faisait sauter la route d'une berge à l'autre. Jono se présenta au poste frontière, une cabane peinte de chaux blanche et couverte de tôle, assise auprès d'un débarcadère envahi de pirogues. Des grappes d'hommes et de femmes vêtues de pagnes bariolés échangeaient propos et marchandises en caquetant comme des poules qui viennent de pondre. Le garçon confia sa pirogue à un jeune enfant et se faufila parmi la populace en direction de la cabine des douaniers. Des chiens jaunes et maigres comme le désert de

Latarou s'acharnaient à trouver leur nourriture dans les détritiques jonchant un sol poussiéreux.

"Entrez!" Cria une grosse voix de ténor cassée comme si elle venait d'avaler une arête.

Le jeune garçon entra dans la pièce sombre, repaire des douaniers insatiables et d'un essaim de mouches coriaces. L'inspecteur était assis à côté du bureau délabré du douanier:

- Enfin! Te voila...s'exclama-t-il.

- Me voila! ...Bonjour monsieur l'inspecteur!

Jono cachait à peine sa surprise mais n'éteignit pas son large sourire.

- Où vas-tu? Demanda l'inspecteur.

- Au bout du fleuve....

- Tu fais du tourisme?

- Un peu...

- Et avec quels moyens?

- Les moyens du bord...

Le sourire du garçon reflétait un brin de sarcasme.

- Tu te fiches de ma gueule! Hein? C'est ça, ce jeunet se fiche de ma tronche! Ne fais pas le malin avec moi sinon je t'enferme en prison. Allons inspecter ses bagages!

L'inspecteur craignait tellement de tomber à l'eau qu'il fit transporter la pirogue sur la berge. Avec l'assistance d'un douanier, ils épluchèrent le maigre ballot de vêtement et les réserves de nourriture puis la belle bicyclette.

- Il n'y a rien à déclarer! Conclu le douanier. On doit le laisser passer. Vends ta pirogue et continue ta route en vélo.

Dépité, l'inspecteur tenta de retenir le garçon:

- Pourquoi as-tu quitté le village? Ta grand-mère te regrette; tes amis voudraient te revoir. Reviens chez toi. Tu appartiens au village.

- J'appartiens au fleuve et je dois aller jusqu'au bout...

Dépité, mais toujours aux aguets, l'inspecteur laissa partir sa proie. Jono vendit sa pirogue, posa d'immenses lunettes de soleil de parvenu sur son nez puis agrandit son sourire jusqu'au lobe de ses oreilles. L'inspecteur ne le quittait pas des yeux.

- Ce gamin se moque de moi, bougonna-t-il.

- Au revoir monsieur l'inspecteur! Cria Jono en se dirigeant vers le pont métallique.

Il longea la grande route poussiéreuse pendant plusieurs jours. La chaleur était intense. Il profitait de la fraîcheur des matins et des soirées pour s'enfoncer davantage dans ce nouveau pays. Le paysage s'alternait de petites forêts d'euphorbes, d'acacias et de buissons dont les milliers d'épines étaient aussi longues que le couteau dans sa poche et pointues comme des épingles. Quelques bandes de singes macaques l'accompagnaient parfois en criant et sautant dans les grands arbres. A d'autres endroits il voyait courir des troupes d'impalas et de kudus et parfois dévaler une famille de phacochères.

Il parvint dans les faubourgs d'une grande ville dont les maisonnettes en brique, couvertes de tôle ondulée, s'alignaient sur des distances inouïes. Inquiet, peu habitué aux foules humaines, il rejoignit très vite un faubourg plus calme, en bordure du grand fleuve qui avait à présent plus d'un kilomètre de large. Il trouva asile chez un vieux couple originaire de Konoko qui avait fui les sévices du dictateur. Les époux avaient des visages ridés comme la terre d'une route après l'orage, les cheveux blancs, les épaules courbées par des années de misère et des membres fluets. Une douceur tendre émanait des yeux vifs de la vieille dame. La sénescence avait brûlé son corps mais n'avait pu atteindre ses yeux dont les reflets indiquaient la vie intense qui gazouillait dans son âme.

\*\*\*

Le fleuve ne pouvait plus s'arrêter. Que de pays à découvrir, de berges à caresser, de projets à réaliser et de territoire à conquérir! Pourquoi s'arrêter lorsque les paysages défilent sans arrêt et que les berges grouillent d'une vie joyeuse?

La vieille grue couronnée s'était envolée avec ses amies et, caressant les nuages de ses ailes, elle leur dit que le fleuve désirait grandir davantage et devenir toujours plus grand, toujours plus victorieux.

Les nuages s'étaient concertés puis avaient décidé de satisfaire les vœux du fleuve. Ils se rassemblèrent en aval, vers les montagnes, comme une armée qui va bivouaquer puis firent tonner le canon pendant plus d'une semaine. Les boulets de feu déchirèrent des poches d'eau au cœur des cumulus. Il plut tellement que le niveau du fleuve déborda de toute part comme les bourrelets d'une grosse truie. Le fleuve riait dans sa grande beuverie. Saoul de son sang brun qui lui montait dans toutes les veines et lui gonflait la tête, il envahissait la terre des plateaux. Il emporta la baraque des douaniers du poste frontière puis il sortit de son cours sur toute la distance

qu'il chevauchait jusqu'à la grande ville. Le fleuve leur montra alors tout son butin d'arbres arrachés et de maisons éventrées. Puis il s'entêta à anéantir cette ruche d'êtres humains, cette fourmilière qui ne s'était jamais soumise à ses volontés. Il emporta les animaux, les enfants et les gens qui ne savaient pas nager. Il lâcha ses troupes d'eaux couvertes de pelisses brunes pour ouvrir les portes des maisons et piller tout ce qu'on y avait amoncelé.

Toutes les maisonnettes des faubourgs eurent vite les chaînes aux pieds. Celles qui furent construites hâtivement furent éventrées dans un massacre d'eau brune qui rugissait. Jono aida ses hôtes à grimper sur le toit d'un bâtiment de deux étages, abandonné par ses propriétaires. Il y monta également sa bicyclette, quelques poules et un chien noir. Les vieillards s'assirent sur le faîte de la toiture, prostrés, regardant disparaître le faubourg, ses maisonnettes, ses maigres arbustes. Ils ne distinguèrent bientôt plus qu'un autre toit, à quelque distance. Plusieurs personnes s'y étaient empilées. Jono reconnu l'inspecteur au moment où celui-ci aperçut les reflets de chrome du vélo et cria :

- Jono! Tu vois à quoi te mène ton entêtement! Nous voilà tous deux condamnés à périr dans ces eaux de fin du monde!

Mais le tumulte des eaux recouvrait la voix de l'inspecteur. Jono haussa les épaules, agrippa bien son vélo et porta son regard au loin, fasciné par ce fleuve dont les eaux chevauchaient sur plusieurs kilomètres de large.

Le lendemain, l'eau atteignit la toiture et menaçait de le recouvrir. Transis de froid, les vieillards ne purent dissimuler leur angoisse. Le bâtiment de briques résistait encore mais la terrible force de ce fleuve déchaîné ne leur offrait-il peu d'espoirs?

Pauvres hères abandonnés sur leurs toits de tôle ondulée! La violence du courant ne permettrait à aucun bateau de sauvetage d'accoster et de les prendre à bord. Aucun bateau en vue! Seulement quelques toits bourrés d'une humanité abandonnée, quelques grands arbres dont les branches pliaient sous le poids de grappes humaines comme des fruits trop murs que les mains avides du fleuve cherchaient à cueillir. Ils n'avaient guère plus d'espoir de survivre une telle calamité.

\*\*\*

Le fleuve avait conquis. Il emportait tout sur son passage. Il s'étalait sur des kilomètres et rien ne résistait sur son passage. La ville était

presque engloutie. Grand conquérant, il emporta ses hordes barbares après avoir mis à sac la cité vaincue. Il s'élança vers ses nouvelles proies, regroupa ses courants, ses vagues pour mieux subjuguier toute résistance.

Mais, soudain, il sentit un peu de faiblesse dans ses membres. Quelque chose venait de saper son énergie, tout au fond de sa musculature. Il crut à une faiblesse passagère. Ses os se faisaient lourds. Bientôt une lente paralysie monta dans tous ses membres. Il s'efforça d'être digne devant son armée de vagues et de courants. Son apparence était toujours celle d'un fleuve puissant. Mais il sentait dans ses entrailles une force extraordinaire en train de briser sa vie, d'étouffer sa course, d'éreinter son tumulte. La vie le quittait. Peu à peu, une force extraordinaire l'étreignait; il tressauta et ouvrit grand la bouche pour aspirer l'air qui lui manquait. Quelques derniers hoquets avant d'expirer. Soudain, le fleuve comprit. Il découvrit la vérité de la vieille grue couronnée au moment où il s'éteignait:

*'Peu importe si l'on est une source vacillante, un ruisseau insignifiant, une rivière paisible, un lac enivré de méditation ou un fleuve majestueux, on finit toujours dans l'immensité de l'océan'*

Le fleuve avait heurté de plein fouet la profonde quiétude de l'océan et dispersait ses eaux dans celles de l'immensité qui l'accueillait à bras ouverts. Toutes ses rapines disparaissaient dans les précipices paisibles; il se rendit compte, dans la paix qui l'accueillait, de la sagesse de la vieille grue.

Dans l'océan, il ne restait bientôt plus rien de la faiblesse du ruisseau ou de l'orgueil du fleuve. Il découvrit qu'on finit toujours dans l'immensité de l'océan.

Cette magnitude l'accueillait à bras ouverts, contente de le revoir après un si long voyage, heureuse d'être nourrie de toutes les peines et toutes les joies de son existence. Et, dans cette paix sublime qui l'embrassait, qui s'infiltrait dans ses pores, qui se mêlait à toute sa substance pour une communion totale, il découvrit qu'il était l'océan, lui aussi.

Portée par les flocons de nuages, l'eau de l'océan repart au gré du vent vivre une autre aventure, renaître dans la vie d'un vin pisseux ou noble, d'un ruisseau, d'un arbre, d'un animal, d'un homme...ou d'une simple flaque boueuse.

\*\*\*

Les poules et la chèvre avaient disparues dans les eaux rugissantes et les vagues de boue. Un nouveau jour se levait; Jono se blottit très fort contre ses compagnons qui avaient failli disparaître plusieurs fois dans le courant. Le toit était presque submergé. Dans le lointain, une aurore triste saignait, douloureuse, ayant à peine la force de se lever au-dessus des eaux.

Deux grosses abeilles vibraient très loin d'eux. Etait-ce des bourdons ...ou des guêpes? Peu importe lorsqu'on est si fatigué et prêt à tout abandonner!

Bientôt, ce ne fut plus un faible vrombissement. Non! Ce n'étaient pas des insectes mais deux gros hélicoptères d'armée.... Enfin! On avait pensé à eux, après trois jours de misère, à grelotter. L'aide venait du sud, d'un pays voisin qui avait encore le sens du devoir. Quelques minutes plus tard, un homme descendit, pendu à un câble. Il tenait les lanières d'une nacelle dans laquelle il souleva les vieillards puis Jono tout souriant et son vélo.

L'hélicoptère se dirigea, rapidement vers un arbre lointain pendant que l'autre appareil secourait l'inspecteur et ses compagnons de toiture.

Accrochée dans l'une des fourches de branches d'un eucalyptus, une femme avait mis au monde son enfant dans cette aube de désespoir où plus rien ne semblait possible. Elle était parvenue à mener à bien son oeuvre de création alors que tout mourait autour d'elle. Après tout, la vie a toujours plus de force que la mort car que subsisterait-il alors au grand océan si la vie était totalement anéantie ?

\*\*\*

Après un bref séjour dans un camp de réfugiés dont les tentes de logement et de service sanitaire s'alignaient avec soin, Jono décida de poursuivre son chemin.

Le temps d'aller déposer son secret!

Le visage émacié par la fatigue et les épreuves, Jono sauta sur sa bicyclette, s'assura que son sourire n'avait pas disparu et pédala longtemps.

En fin d'après midi, il entrevit un paysage de dunes sur lesquelles de rares plantes rampaient, toutes essoufflées.

Derrière les dunes, qu'y avait-il...?

Derrière les dunes... l'océan! Immense, infiniment bleu. Sur sa gauche, à plusieurs kilomètres dans le lointain, il aperçut l'embouchure du grand fleuve. Oui! Il était bien arrivé au bout du fleuve. Il n'aurait jamais pu deviner que le monde finissait dans un immense champ d'eau qui, tout au bout, allait se dissoudre dans le ciel.

Il posa son vélo contre une dune et couru vers les grandes vagues. Essoufflé et tout remué, il étendit les bras comme s'il voulait embrasser l'océan.

- Me voila! Dit-il. Me voila au rendez-vous...

Il respira bien fort puis s'adressa à l'océan:

- Attendez un peu, je vais vous raconter. Il y a cinq ans, ma grand-mère m'obligea à me faire vacciner. Lorsque le docteur vint au village, il vaccinait tout le monde, l'un après l'autre, avec la même seringue! Il revint l'an dernier avec son équipe pour voir le résultat de son travail. Ils ont vu que j'étais maigre et ils ont analysé mon sang. D'un air triste, ils m'ont dit: «Tu as attrapé le SIDA garçon! Il te reste peut-être un an à vivre. On ne peut rien faire pour toi! »

Alors je n'ai rien dit à personne au village. J'ai gardé mon secret pour moi jusqu'au jour où je pourrais venir le déposer au bout du fleuve...

\*\*\*

Le lendemain matin, l'inspecteur conduisit un véhicule de la police locale et trouva la piste de Jono. Il parvint jusqu'aux dunes qu'il grimpa avec difficulté. Essoufflé, il distingua une grande plage de sable blanc qui invitait le regard à plonger vers un océan très calme et très beau. Sur sa gauche, très loin, la plage déserte s'étirait vers l'embouchure du grand fleuve. Sur sa droite, contre une dune reposaient un beau vélo noir avec des chromes brillants et une paire de sandales.

Sur le sable mouillé, à côté du vélo, il vit la trace des pas de celui qui s'en était allé rejoindre l'océan.

~~~~~

# La petite demoiselle Orange

*Science Fiction*

12 juillet 3053

Un message mystérieux jaillit sur le cadran d'ordinateur du Général Pitt-Woo:

**«Objet non-identifié se déplace à environ 10 millions de kilomètres de la planète Pluton. Les calculs de notre Super ordinateur local nous informent que cet objet entrera dans le système solaire d'ici quelques jours.- Signé: 'Robot 555X – Base d'observation lunaire'»**

20 juillet 3053

Un second message parut sur l'écran du Général:

**«Objet non-identifié passe près de Neptune. Nos calculs indiquent que la Terre est sur sa trajectoire. L'objet devrait parvenir à la Terre dans 7 semaines.**

**Couleur de l'objet: orange. Forme: ronde. Masse: environ la moitié de celle de la Lune. Signé: Robot 555X»**

Le Général Pitt-Woo disposait d'un arsenal planétaire suffisamment puissant pour observer les allées-venues de tous les vaisseaux spatiaux. Il décida d'attendre quelques jours avant d'alerter ses supérieurs au Gouvernement Central Terrestre. Il lui fallait au préalable glaner de plus amples informations sur cet 'objet'. Il les reçut six jours plus tard.

26 juillet 3053

«L'objet est à présent proche de l'orbite de Saturne. Sa couleur est bien orange.

Ne détectons aucun signe de vie. Il ressemble à une petite planète. Vitesse: 38000 kilomètres à l'heure. Sa trajectoire passe définitivement par la Terre»

«Inutile de supputer ou de tergiverser», pensa le général. Il alerta ses supérieurs, des hommes au tempérament de blaireau qui bénéficiaient d'un pouvoir extraordinaire.

«Qu'est-ce que c'est ce putain d'objet? Aboyèrent-ils au général. Donnez-nous immédiatement une description précise!

-Est-ce un OVNI, un vaisseau inter galactique, une planète, un météore ou une illusion? Demanda le général à son Robot 555X. Donnez-moi une description détaillée immédiatement!»

Le Robot répondit sur le champ:

«C'est une orange!

-Arrêtez vos conneries ou je vous pète le disque dur! Hurla le général. Un peu de sérieux SVP. Envoyez-moi une fiche technique! A quoi ressemble cet objet?

-Il ressemble à une orange, répondit 555X.

-Connard lunaire! Qui m'a foutu un fumier de robot pareil dans la station d'observation?»

Le général instruisit immédiatement tous les silos de têtes nucléaires et les bases de lasers destructifs de se mettre en alerte maximale. Ils n'attendaient que le feu vert, c'est à dire que le général appuie sur le bouton ...orange.

**«L'objet 'orange' ralentit, signala le Robot 555X. Il craint sans doute la colère du général Pitt-Woo. Il vient de passer à coté de Mars et semble se préparer à entrer dans sa propre orbite. Il s'agit définitivement d'une immense orange»**

Le télescope lunaire transmet des photos claires et inédites à la Terre.

«C'est à peine croyable, commenta un ministre du Gouvernement Mondial. C'est la parfaite reproduction d'une orange. On dirait vraiment un énorme fruit.

-Qu'est-ce qui vous le fait croire? Lui demanda un collègue. Nous n'avons plus vu une orange sur la Terre depuis plus de 500 ans!

-J'en ai vu des photos, répondit le ministre laconiquement»

La planète Terre souffrait en effet d'un destin étrange. Tous les arbres fruitiers furent stérilisés par mégarde et aucun fruit n'avait paru sur la planète depuis lors. Dans leur hâte, les chercheurs qui s'étaient attaqués aux

modification génétiques ainsi qu'aux manipulations de l'ADN, presque mille années plus tôt, avaient négligés les conséquences à long terme de leurs travaux. Dans les années 2100, cinq grandes multinationales s'étaient battues pour essayer de contrôler les codes génétiques de tous les arbres fruitiers de la Terre. En déposant une licence sur les codes modifiés, elles espéraient obtenir un monopole absolu sur chaque variété de fruit et toucher des royalties considérables.

Malheureusement pour la race humaine – et pour de nombreux animaux – les savants s'étaient lancés sur un terrain mouvant et les manipulations génétiques produisirent un arrêt pur et simple de la production fruitière. Le retour en arrière fut impossible.

Les cinq multinationales s'étaient alors consultées et annoncèrent au monde qu'une étrange poussière cosmique était la cause de l'incident mais, avaient-ils ajouté, inutile de s'en faire outre mesure, les savants des multinationales joignaient leurs efforts pour mettre au point une gamme d'ersatz fruitiers.

Ils parvinrent vite à produire des pilules qui, grâce à une publicité massive remportèrent un vif succès. À défaut de contrôler les fruits de la Terre, ils contrôlèrent les remplaçants chimiques et s'enrichirent davantage.

Ceux qui se plaignaient furent jetés en prison. Les autres, les citoyens dociles remercièrent très vivement le consortium des Cinq pour les efforts immenses à trouver une solution à la crise fruitière.

En l'année 3053, la race humaine s'était habituée à se passer de fruits. De plus, le cartel des Cinq s'était tellement enrichi qu'il contrôlait le Gouvernement de la planète, les diverses colonies du système solaire et tous les vaisseaux qui opéraient le transport de passagers et marchandises entre les planètes.

«Cela ne me déplairait pas de goûter un vrai fruit, déclara un ministre à son épouse. Les vieux documents prétendent qu'ils avaient un parfum de Paradis Terrestre.

-Ca me rappelle une légende qu'on nous racontait à l'école gardienne, répondit l'épouse.

-Serait-ce celle où une femme - je ne me souviens plus de son nom - croqua un fruit défendu? Demanda le ministre

-Il s'agit d'Eve, la première femme selon les légendes des anciennes religions.

-C'est ça! Dit le ministre. Mais au moins à cette époque ils avaient des fruits. C'est pour cela qu'ils vivaient au Paradis Terrestre»

Au siège du gouvernement, les autorités se questionnaient:

«Cet objet volant ressemble peut-être à une orange mais je reste convaincu qu'il est constitué de roches comme toutes les planètes, supputait le ministre de l'énergie.

-Je crois qu'il s'agit d'une machine, dit le général Pitt-Woo. Une sorte de vaisseau fantôme dirigé par une force mystérieuse. S'il n'avait pas arrêté sa course nous l'aurions désintégré.

-Expédiez-y le régiment de vos 'conquistadores' pour inspecter sa nature et pour nous l'approprier, ordonna l'un des Présidents du cartel des Cinq.»

Le général acquiesça. Ses rangers se sentaient un peu rouillés. Ils déploraient constamment le fait qu'il n'y avait plus guère de guerre ou de rébellion sur la planète. La conquête d'une nouvelle colonie ne pourrait que les réjouir. Les rangers de ce régiment devenaient soldats de père en fils. Leurs arrière-grands-pères avaient subi une mutation génétique bloquant le facteur myostatin dans la croissance musculaire. Ceci permit aux muscles de se développer en perdant toute trace de graisses. Cette nouvelle race de soldat bénéficiait ainsi d'une musculature double. Le cartel payait très cher l'élite militaire de la planète et, à leur tour, les rangers veillaient à la sauvegarde des intérêts des Cinq.

Tout semblait donc être au mieux sur la planète Terre. Tout, sauf un problème. L'absence de fruits dans le régime alimentaire humain provoquait une dégénérescence progressive des organes. Au fur et à mesure des générations, l'être humain vieillissait plus vite. En 3053, à l'âge de quarante ans un humain paraissait vieux. Rares étaient ceux qui vivaient au-delà des quarante cinq ans. Les ersatz chimiques ne parvenaient pas à ralentir le processus de vieillissement.

Le général reçut donc l'ordre de saisir l'objet orange.

Un vaisseau militaire nommé 'Cortés' s'envola aux cotés d'un autre navire spatial contenant des instruments compliqués et des savants. Le ministre des colonies du système solaire, Mr Rudolph Garth accompagnait la mission délicate. Les fusées passèrent plusieurs fois autour de l'objet insolite. Les instruments sophistiqués analysèrent sa structure, forme, taille et contenu. Ils ne décelèrent aucune trace de vie, ni à l'intérieur, ni sur la surface.

«Ce qui est étonnant, annonça le général à ses supérieurs, c'est que les observations et études des deux fusées confirment bien que cet objet est une immense orange.

-Où est l'arbre? S'enquit le ministre des loisirs.

-Je n'en sais pas plus que vous, répondit le général. L'objet est protégé par une peau épaisse qui produit assez d'oxygène que pour s'y déplacer. L'intérieur consiste en cellules qui contiennent chacune des quantités astronomiques de jus d'orange. Une sonde a effectué un prélèvement qui fut analysé. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit du même jus que les oranges terrestres produisaient autrefois.

-Nous vous allouons une haute prime et vous nommerons 'Amiral' si vos hommes s'emparent de cette orange galactique, déclara jovialement l'un des membres du cartel.

-Pourquoi êtes-vous si généreux? Demanda un ministre.

-Il faut être un sacré imbécile pour ne pas réaliser les énormes profits que nous pourrions réaliser grâce à la vente de ce jus sur la Terre, répondit l'autocrate sans aucune attention à la sensibilité blessée du ministre. Je vois déjà des millions de personnes se jeter sur l'élixir divin dès qu'ils réaliseront ses bienfaits. Nous orchestrerons une magnifique campagne publicitaire: *'Regagnez la santé et vivez vieux. Buvez le jus d'orange cosmique.'* Oui messieurs, voici un don des dieux.»

Le Président du Gouvernement Mondial tourna son profil de faucon vers le général Pitt-Woo.

«Ordonnez à 'Cortés' d'atterrir...ou dirais-je plutôt d'orangir et d'y planter notre drapeau, ajouta-t-il en ricanant.»

'Cortés' se posa à l'aube, le lendemain. Le soleil se levait dans une glorieuse explosion de couleurs orangées. La seconde fusée se posa un instant plus tard. Les rangers se déployèrent autour du site tandis que les ingénieurs débarquaient toute une cargaison de véhicules et d'appareils de forage. Ils sondèrent sous la surface afin de bien s'assurer qu'il ne s'y cachait aucun monstre ou aucune vermine. Le résultat fut entièrement satisfaisant. Orange était un don des dieux à l'humanité et il suffisait de se servir.

Mais soudain l'un des rangers placés en poste d'observation remarqua une ombre glissant sur l'horizon.

«Ennemi à 10 heures, gueula-t-il de tous ses poumons.»

Les mille rangers prirent leurs positions de combat. Les autres se cachèrent derrière les abris. L'ombre se coulait lentement sur la peau d'Orange et s'allongea vers eux jusqu'à ce qu'elle leur paraisse monstrueuse.

«Quelle sorte de créature est-ce là? Demanda le ministre Rudolph Garth d'une voix chevrotante au commandant à ses cotés.

-Nous essayons de le savoir, répondit le militaire en collant ses jumelles sur ses yeux.»

Un silence tragique tomba autour d'eux. Sur le qui vive, les rangs braquaient les canons de leurs armes lourdes vers la source de l'ombre dantesque, heureux d'avoir enfin une occasion de démontrer leur bravoure. Peu leur importait un danger inconnu venu du cosmos, l'essentiel demeurait la possibilité de se battre et de gagner des médailles. Un soldat reste un soldat jusqu'au bout des ongles, même si une ombre terrifiante serpente en face d'eux. Pour les autres, cette ombre n'inspirait que de la crainte et l'envie soudaine de retourner d'où ils étaient venus.

Le ministre saisit les jumelles du commandant.

«La créature s'approche de nous, bafouilla-t-il, les yeux rivés vers le soleil qui cachait l'identité de la créature.

- La taille de son ombre diminue, nota le commandant.»

En effet, la taille s'amenuisait au fur et à mesure qu'elle laissait le soleil derrière elle. Il en fut ainsi jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point à distance. La tension se relâcha sur les muscles du visage du ministre. Ses mains tremblaient encore lorsqu'il chercha à distinguer la créature dans ses jumelles.

«Qu'est-ce ... Mais, diable! Mais c'est un être humain!

-Un homme? Demanda l'officier. En êtes-vous sûr?

-Certain! D'où peut-il bien venir?

-S'agirait-il du propriétaire de celle Orange? Demanda le militaire.

-Je n'en sais pas plus que vous, commandant. S'il y en a un il doit y en avoir d'autres. Où diable se cachaient-ils donc?

-Nous pourrions déjà éliminer celui-ci, suggéra l'officier.

-Ne tentez rien sans mon ordre, renchérit le ministre. Nous devons en savoir plus et connaître leurs intentions.

-J'attends vos instructions, monsieur le ministre!»

Rudolph Gath scruta l'horizon à nouveau avec ses jumelles.

«Etrange! Vraiment étrange, dit-il.

-Quoi donc?

-C'est une gamine...

-Une fillette?

-Exact!

-Les Orangistes ont sans doute sacrifié une de leurs enfants pour tester nos intentions. Bande de trouillards!»

Une demi heure plus tard, une jolie fillette d'une dizaine d'années s'approchait nonchalamment du site. Elle marchait avec grâce, nullement inquiétée par les immenses fusées. Son sourire brillait du charme de la naïveté enfantine et de la certitude d'être inondée de paix. Sa robe de satin blanc était parsemée de petites étoiles bleues et un chapeau bizarre, agrémenté de pompons roses, recouvrait ses longs cheveux noirs.

«Elle est peut-être une intégriste, suggéra le commandant.

-Et alors?

-La taille ceinturée de bombes, ça ne vous dit rien?

-Voyons, commandant, vous plaisantez?

-Gardons la à distance, répondit l'officier. Puis il cria dans un mégaphone: «Arrêtez!»

La fillette releva la tête, surprise. Son regard calme chercha l'origine de cet ordre derrière les abris.

«Elle nous comprend, conclut le militaire.

-Nous voici bien. Posez-lui donc quelques questions.

-Qui êtes-vous?

-Qui êtes-vous? Répéta une voix de cristal comme un écho.

-Etes-vous stupide?

-Si elle l'est, elle ne vous le dira pas, murmura le ministre.

-Etes-vous stupide? Répéta la voix magique en écho.

-Ces idiots nous ont envoyé une retardée, observa l'officier. Que faisons-nous?

-Demandez-moi mon nom, dit la fillette du ton le plus paisible qui soit»

Les mille rangers pointaient mille canons vers le cœur de la petite fille. Le ministre et l'officier se regardèrent un instant, surpris.

«Mon nom est demoiselle Orange, dit-elle avec un sourire candide.

Comment vous appelez-vous?

-Je suis Rudolph Gath, ministre des colonies du système solaire, annonça le fonctionnaire d'une voix qui se voulait imposante.

-Je ne vous vois pas. Où êtes-vous donc?»

Rudolph Gath sortit lentement de l'abri suivi de l'officier et des gardes du corps serrés autour de lui. Ils marchaient comme de grosses légumes, fiers et pompeux dans leurs uniformes impeccables. La petite demoiselle Orange éclata de rire. D'un rire qui sautillait gaiement sur l'écorce de sa planète.

Elle riait tellement que des larmes jaillirent de ses yeux et tombèrent sur le sol comme des petits diamants.

«Il n'y a pas de quoi rire», marmonna le ministre.

Les hommes se sentaient mal à l'aise. Personne ne se serait permis de rire d'eux ouvertement sur la Terre. Cela était interdit.

«Vous ressemblez à un vilain monstre, une hydre à six têtes, tous serrés les uns contre les autres.

-Bon, ça suffit, déclara le ministre du ton d'un régisseur. Où sont vos parents?

-Je n'ai pas de parents.

-Famille, frères ou sœurs?

-Non plus.

-Des amis ou des adultes vivent avec vous?

-Ma famille et mes amis sont ailleurs.

-Vous avez décidé de faire une ballade seule? Avez-vous emprunté la voiture à papa?

-Vous ne pourriez pas comprendre, dit-elle avec une pointe de malice.

-Vous n'avez pas peur du noir? Demanda le fonctionnaire.

-L'obscurité n'est que l'autre côté de la lumière. L'un ne va pas sans l'autre.

-Vous vivez seule ici? Demanda Rudolph Gath qui commençait à sentir sa position précaire.

-Oui et non.

-Cette Orange vous appartient-elle?

-Appartient? Que voulez-vous dire?

-Est-elle à vous?

-Rien n'est à moi.

-Mais vous la contrôlez! Vous l'avez dirigée ici, dans notre système solaire, n'est-ce pas?

-Votre système?

-Vous coupez les cheveux en quatre et vous nous faites perdre notre temps.

-Vous m'amusez avec votre discours. Je n'ai pas entendu des mots qui résonnent comme le vide depuis si longtemps.

-Alors dites-nous pourquoi vous avez dirigé votre machine..., votre planète Orange près de la Terre.

-Je pensais que vous en auriez peut-être besoin.

-N'est-ce pas plutôt pour espionner?

-Espionner? Demanda la fillette en écarquillant des yeux. De quel jeu s'agit-il? Pouvez-vous me l'apprendre?

-Avez-vous des mauvaises intentions à notre égard?

-S'il vous plait, pouvez-vous m'apprendre votre nouveau jeu? S'il vous plait!

Elle battait des mains, toute excitée.

-Ce n'est pas un jeu, mademoiselle Orange. Vous êtes un mystère pour nous. Qui êtes-vous donc?

-Je ne suis que la petite demoiselle Orange, répondit-elle humblement.

Le ministre et le commandant se consultèrent un instant puis questionnèrent les autorités qui suivaient le périple depuis leur palais sur la Terre.

«Allez droit au but, ministre Gath, ordonna le Président. Ne la laissez pas vous entourlouper avec ses mots à double sens. Soyez fermes et prenez avantage de votre situation. Ce n'est qu'une enfant après tout.

-Et oui, je le sais, Rudolph Gath répondit en soupirant.»

Il expliqua alors à son hôte le problème de dégénérescence des êtres humains puis termina en soulignant combien le précieux liquide de la planète Orange serait utile pour l'humanité.

-Et oui, je le sais, répondit la fillette avec une moue énigmatique.

Le ministre usait de diplomatie pour traiter avec des extra-terrestres coopératifs. Mais il disposait d'un arsenal puissant pour convaincre ceux qui plaçaient leurs intérêts avant ceux de la Terre.

«Nous donnez-vous l'autorisation de forer et de pomper le jus de votre Orange? Demanda-t-il.

-Bien sur, avec plaisir.

-Nous enverrons des tankers pour transporter le jus vers la Terre.

-Je comprends. Et quelle quantité pensez-vous extraire?

Le ministre se tourna vers l'ingénieur en chef qui questionna son ordinateur portable. Celui-ci, à son tour entra en contact avec le ministère de la Santé.

«Cent mille litres par jour devraient nous permettre de régénérer la santé des hommes de notre planète, déclara l'ingénieur.

-Je ne vois aucun inconvénient, répondit le fillette. Faites à votre aise»

Puis elle sembla réfléchir un instant et ajouta: «Cette Orange peut fournir cent mille litres par jour sans aucun risque. Mais n'en prenez pas davantage sinon vous l'épuiserez»

-Ceci nous convient parfaitement mademoiselle Orange, déclara le ministre. Nous vous verserons la somme de 10.000 WC par jour sur le compte de votre choix.

-Pardon?

-Il s'agit de notre World Currency, notre monnaie mondiale, précisa Rudolph Gath.

-Pourquoi voulez-vous me donner quelque chose? Dit-elle. Je ne désire rien.

-Vous pourrez utiliser cet argent pour vous acheter de belles choses.

-J'ai beaucoup de belles choses ici, autour de moi.

-Je pensais à des poupées, des ours en peluche, des bonbons, des billets de voyage et de jolies maisons. Vous deviendrez très riche mademoiselle Orange.

-Je suis déjà riche, dit-elle avec une moue convaincante.

-Vous pourriez devenir encore plus riche.

-Pourquoi donc? Demanda-t-elle avec une lueur intense dans son regard.

-Pourquoi? Et bien... hésita le fonctionnaire, parce que la fortune vous permettra de contrôler la presse et les médias.

-Et alors?

-Alors vous pourriez littéralement manipuler les masses; vous pourriez influencer les décisions et obtenir tout ce que vous désirez.

-Vous semblez insister pour que je retire le libre choix aux êtres humains, n'est ce pas?

-Oh non, pas du tout, vous changeriez tout simplement leurs perceptions...»

Un message bref résonna dans l'écouteur du ministre.

«Faites lui signer le contrat immédiatement! Ordonna la voix du Président. Nous n'avons que faire de votre gaspillage de paroles. Vous êtes ministre, bon Dieu! Pas directeur de conscience»

Un contrat parut sur l'écran portable du ministre. Il le parcourut rapidement et pria son assistant de le présenter à son hôte pour signature. Elle ne le lut pas et signa le document de trois petites étoiles dorées.

«Le cadeau de la petite demoiselle Orange, murmura Rudolph Gath.

Sur la Terre, les Cinq se serraient vivement la poigne en se félicitant d'avoir obtenu une concession pareille aussi rapidement.

Les fusées cargo s'envolèrent aussitôt vers le nouvel Eldorado. L'élixir se mit à couler à flot vers les immenses réservoirs volants, puis ceux-ci

reprirent le chemin de la Terre, protégés chacun par un grand nombre de rangers armés jusqu'aux dents.

Sur la planète, un banquet grandiose fut organisé par le cartel pour les membres du gouvernement mondial et les hauts dignitaires ainsi que leurs familles. Personne n'eut le droit de goûter à la panacée orange avant l'inauguration de l'ère nouvelle. On fit de nombreux discours pompeux; on parla beaucoup de l'efficacité des politiciens et des rangers mais très peu de la mystérieuse demoiselle. Les robinets furent enfin ouverts et l'on but plus que la portion individuelle pour célébrer l'aube d'un espoir de longue vie. Quelqu'un osa quand même porter un toast à la naïveté de la petite demoiselle Orange.

Le lendemain, les usines d'emballage du cartel se mirent à embouteiller le précieux liquide que l'on mit en vente à des prix prohibitifs. Ceux de la haute, ceux qui baignaient dans les privilèges bénéficièrent d'une remise considérable. Les autres devraient se débrouiller, payer le prix fort ou tout simplement rêver.

Chaque jour suivant un nouveau vaisseau spatial déposait sur la Terre une cargaison du précieux nectar. Les bienfaits du liquide orange apparurent très vite sur ceux qui en buvaient. Le processus de dégénération freina, preuve incontestée que l'absorption régulière de jus de fruit frais concourt à la longévité.

Mais il est bien connu que certains rapaces avides et gloutons désirent toujours davantage. Ceux qui fricotaient avec le pouvoir eurent tôt fait de vouloir plus que leur du. Leurs femmes se mirent à se laver le visage avec le nectar céleste. La vanité aidant, il leur en fallait davantage pour remplir leurs baignoires. Puis elles exigèrent qu'on leur fabrique des produits cosmétiques à base du jus d'Orange. Le précieux don de la petite demoiselle Orange s'écoulait dans les égouts des palais alors que les pauvres n'en avaient toujours pas vu la couleur. Les voraces en voulaient plus, toujours plus.

Une légende étrange circulait parmi les privilégiés du pouvoir: on disait que la petite demoiselle était en fait âgée d'au moins mille ans et que son nectar était sa source de jouvence, sa fontaine de jeunesse éternelle.

Les rapaces se mirent en devoir d'exiger davantage du précieux cadeau. Ils exercèrent une pression inouïe sur le Gouvernement Mondial pour obtenir

50000 litres en plus par jour. Celui-ci décida de renvoyer le ministre Rudolf Gath sur l'Orange pour renégocier les termes du contrat avec la fillette galactique.

Le véhicule du ministre fit plusieurs fois le tour de l'Orange avant de trouver son hôte. Il la trouva assise, le menton posé sur les genoux, en admiration devant l'espace sidéral, le regard perdu sur le grand tableau noir où une multitude infinie de galaxies inscrivaient leurs contes d'éternité. Parfois, elle éclatait d'un rire joyeux puis elle se reprenait à lire sur son tableau ou bien elle parlait au grand vide comme s'il contenait une pléthore d'enfants. Le ministre patienta un moment avant de l'interrompre.

«N'êtes-vous pas déprimée par la solitude, mademoiselle? Lui dit-il.

-La solitude?

-Vous n'avez personne autour de vous, ni ami ni famille.

-J'ai l'univers autour de moi, monsieur Gath, répondit-elle en pointant le doigt vers le cosmos.

-Ce n'est pas la même chose.

-Comment le savez-vous? Demanda-t-elle avec un sourire candide qui désarma le ministre.

-La majorité des habitants de la Terre succomberaient à la folie s'ils n'avaient pas d'êtres humains autour d'eux.

-Ceux-là ont besoin de compagnie car leur bonheur dépend de choses extérieures à eux-mêmes. Ils cherchent un bonheur futile en dehors de leur cœur et en se plongeant dans le bruit. Ils ne parviennent pas à comprendre qu'on n'est jamais seul. Il faut un esprit calme et détendu, une âme profondément paisible pour avoir accès à l'Universel qui contient tout.

-Vous êtes une petite futée, lança le ministre.

-Je ne suis que la petite demoiselle Orange», répondit-elle humblement.

Rudolph Gath reprit sa mine d'ambassadeur, son expression imbue des hautes fonctions de sa charge.

«Mon Gouvernement m'envoie renégocier les termes de notre contrat, dit-il non sans une pointe d'embarras. Nous avons besoin d'une plus grande quantité de jus pour aider l'humanité.

-Vraiment?» Demanda-t-elle en plongeant un regard qui perçait comme un glaive dans les yeux du fonctionnaire.

Il détourna vivement son visage, incapable de soutenir l'intensité des yeux de la fillette.

«N'avions-nous pas convenu avec vos spécialistes que vous ne prendriez que 100000 litres par jour? Pourquoi donc ce changement?»

Il ne pouvait pas avouer la véritable raison de sa requête. Le Gouvernement et le Cartel étaient à l'écoute.

«Il nous en faut davantage, bafouilla-t-il.

-Certains veulent toujours davantage, n'est-ce pas?

-Ils vous forceront de renégocier, murmura-t-il. Ils ne vous laisseront aucune option et useront de la force si nécessaire»

Elle pencha la tête en guise de réponse négative. Le ministre aperçut une larme couler sur sa joue.

«Réfléchissez, je vous en prie, lui dit-il en la quittant. Je vous laisse le temps. Je reviendrais»

Il revint en effet, plusieurs fois, espérant qu'elle changerait d'avis. Le Cartel était d'avis qu'elle ferait exactement comme les humains: changer d'avis dès qu'on offre une somme attrayante ou que l'on use de la force. Ce même principe devrait forcément faire plier la fillette. Mais elle resta inflexible.

«Le contrat spécifiait la quantité journalière nécessaire pour sauver l'humanité, dit-elle. Je ne peux en offrir davantage sans risquer la destruction d'Orange»

Le Général Pitt-Woo reçut l'ordre d'envoyer ses mille rangers arrêter la petite demoiselle Orange. Ses supérieurs ne désiraient pas prendre de risque avec une créature sidérale dont on ignorait tout des éventuels pouvoirs occultes. Le commandant ferma les menottes sur ses fins poignets et la força à marcher vers la station de la mission de forage. Les rangers suivaient de près comme des automates imbus de leur puissance. Ils atteignirent un bâtiment administratif que l'on avait transformé momentanément en tribunal où les attendaient juge et jurés.

«Veuillez vous asseoir, ordonna le greffier avant d'annoncer gravement: *'Dossier Terre contre le demoiselle Orange'*

Il lut un bref résumé des événements puis un simple chef d'accusation.

«La demoiselle Orange est accusée d'espionnage, déclara le juge. Elle a délibérément dirigé son Orange à proximité de la Terre afin d'espionner sur les activités de notre Gouvernement bien aimé. Il n'y a guère de doute qu'elle se préparait à rapporter ses observations auprès de ses commanditaires afin que ceux-ci viennent renverser l'ordre établi. L'accusée a-t-elle quelque chose à dire pour se défendre?»

Le fillette semblait vulnérable et belle dans sa robe de satin blanc. Elle sourit à ses accusateurs.

«Je suis venue pour vous aider. Un cadeau ne peut jamais être repris par celle qui l'offre même quand on abuse de sa bonté.

-Rien d'autre à dire pour votre défense?»

Elle fit un signe négatif.

«Dans ce cas, procédons au vote des jurés»

Un instant plus tard le représentant des jurés déclara: «Nous confirmons la culpabilité de la demoiselle Orange»

«Ainsi soit-il, dit le juge. Passons donc la sentence»

Il se raclât la gorge puis déclara:

«En vertu des pouvoirs extraordinaires qui nous ont été confiés pour tous les problèmes relevant du système solaire, nous vous déclarons coupable de haut espionnage et vous condamnons à prison à perpétuité. Une prison spéciale sera construite pour vous»

Le demoiselle Orange sourit au juge et celui-ci détourna le regard. Il y avait une intense et profonde lueur bleutée dans les yeux de la fillette. Une lueur de bonté infinie. Mais qui aurait osé soutenir son regard y aurait détecté aussi une pointe de tristesse.

Trois jours plus tard, une fusée déposa une étrange cage sur la surface d'Orange. Avec plusieurs étages et cloisons à claire-voie, elle ressemblait étrangement à ces cages pour oiseaux que les Chinois fabriquaient deux millénaires plus tôt. La fillette y fut enfermée mais ne se plaignit jamais de sa perte de liberté. Rudolph Gath lui rendit visite régulièrement et s'excusa de la manière dont les humains la traitaient.

«Je suis vraiment désolé de vous voir prisonnière, dit-il. J'aimerais vous aider mais j'ai les poings liés par le système qui nous dirige.

-Ne vous excusez pas, répondit-elle avec douceur. Rien ne peut m'affecter ou me faire souffrir. Tout ce que votre humanité a fait c'est d'augmenter sa propre souffrance et de remettre à plus tard sa libération.

-Je ne suis qu'un grain de sable parmi quelques milliards. Je donne l'impression de puissance mais en réalité je ne suis qu'un être dénudé de sa liberté de choisir.

-Un grain de sable peut rouler sur une pente, entraîner tous les autres autour de lui et modifier entièrement la structure d'une dune. Les conséquences de la cupidité ne sont jamais irréversibles.

-Mais qui donc êtes-vous, mademoiselle Orange? Demanda le ministre en découvrant une profondeur infinie dans ses yeux.

-Je vous l'ai déjà dit», répondit-elle avec un clin d'œil mystérieux.

Peu après, le Cartel se mit à forer sur toute la planète Orange et le précieux liquide coulait à flot dans les immenses fusées cargo. C'est ainsi que petit à petit l'Orange perdit sa forme ronde et ressembla à un ballon qui se vidait de son air. Cela n'empêcha pas les ingénieurs de recevoir l'ordre de pomper davantage et plus rapidement. La ruée vers l'or orange conduisait vers une seule issue: l'anéantissement total des réserves.

Cinq années après l'arrivée de la planète Orange, la fillette constata les conséquences d'une rapacité jamais vue ailleurs dans le Cosmos. La gourmandise effrénée témoignait d'un excès égoïste à épuiser l'Orange.

Un jour, le dernier vaisseau cargo s'envola vers la Terre. L'Orange n'était plus qu'une surface vide et bosselée. La fusée militaire 'Cortés' s'appêtait au départ elle aussi. Rudolf Gath se rendit à la prison. Il ouvrit la porte de la cage, et trouva la prisonnière en train de se balancer sur un des perchoirs. Elle lui sourit avec tendresse. Le ministre se sentit terriblement mal à l'aise, hésita un instant alors qu'elle marchait vers lui. Il y avait trop de bonté dans ses beaux yeux. Il marcha à reculons, tourna sur ses talons, sauta dans son véhicule et conduisit à toute vitesse vers la fusée.

«Adieu planète Terre», murmura la fillette en regardant le vaisseau s'envoler.

Lorsque 'Cortés' ne fut qu'un point sur l'horizon, la demoiselle Orange fit quelques pas sur le sol craquelé de sa planète. Elle tourna le regard vers la Terre, toute ronde et bleue dans l'espace sidéral. Une grande tristesse l'envahit soudain et une larme se détacha de sa joue. Elle flotta devant elle comme un petit cristal rond suspendu dans le vide.

Peu à peu, la larme se mit à grossir. Elle passa de la taille d'un pois à celle d'une balle de tennis puis d'un ballon puis d'une énorme boule. Au fur et à mesure de sa croissance, la boule perdait ses reflets d'eau pure pour prendre une couleur orangée. Elle continua sa croissance jusqu'au moment où elle fut assez grande pour permettre à la petite demoiselle Orange de monter sur sa surface.

Puis, avec lenteur et tout en continuant à croître, elle s'éloigna de l'ancienne orbite de la Terre, accéléra et, finalement, s'envola à la vitesse d'une étoile filante vers l'immense Cosmos.

-----

**FIN**